LA VIE SPIRITUELLE

N° 347 Janvier 1950

## SOMMAIRE

★

### AUTOUR DE LA SEMAINE DE L'UNITÉ

*Comme au printemps la vie, longtemps sommeillante, éclate en milliers de bourgeons et de petites feuilles vertes, ainsi aujourd'hui le Saint-Esprit, au travail dans le secret des âmes, fait-il éclater le mouvement qu'il a partout suscité. Nous assistons à une sorte de « printemps œcuménique », dont la semaine de l'Unité, chaque année du 18 au 25 janvier, est un des espoirs et une des manifestations.*

*L'appel œcuménique du Saint-Esprit exige de nous que nous soyons vraiment* catholiques, *c'est-à-dire que nous ne nous enfermions pas dans certains particularismes comme s'ils étaient une plénitude, mais que nous vivions* on la totalité, *l'universalité de* notre *Tradition. Les deux articles que voici sur l'Icone nous y aideront. Le premier nous introduit à la psychologie de l'icone. Le second nous en montre ses dimensions religieuses et spirituelles. Encore que les couleurs n'aient pu malheureusement être reproduites, on aura plaisir de comparer le beau commentaire de M. Evdokinov avec l'Icone de Roublev, qui sert ici d'exemple pratique.*

Y. CONGAR, O. P. L'APPEL ŒCUMÉNIQUE ET L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT ..... 5

M.-I. DUMONT, O. P. SACRAMENTALISME ET VÉNÉRATION DES ICONES DANS L'ORIENT CHRÉTIEN.... 13

EVDOKINOV. L'ICONE ..... 24

### UN SAINT DE L'ANNÉE SAINTE

WINOWSKA. DON VINCENT PALLOTTI ..... 38

*Un nouveau François d'Assise, un nouveau Curé d'Ars, un précurseur de l'action catholique : un saint magnifique des nouvelles canonisations (19 janvier) de l'Année sainte.*

333386

## NOTRE SANCTIFICATION

M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS. VIRGO FIDELIS ..... 65

*La crise de la fidélité ne vient-elle pas de ce qu'on fonde trop souvent son « engagement » sur un état d'âme, un moment, une situation psychologique ? L'homme moderne ignore « le nom », la personne, que Dieu marque d'un certain « appel ». C'est pourquoi il a tant de mal à être fidèle.*

## CHRONIQUES

P. VILLOTEAU. CHANCES, RISQUES ET PRIVILÈGES DE L'ART SACRÉ ..... 74

*Bien qu'il ne soit pas « sacré » au sens où on l'entend en Orient, l'art en Occident a aussi sa place et personne ne saurait la lui enlever. N'est-il pas l'expression spontanée de la foi et en même temps un de ses soutiens ? Il n'y a pas de crise de la foi qui ne se traduise d'une manière ou d'une autre par une crise de l'art sacré. On ne saurait totalement séparer la cause de la foi et la cause de* l'art sacré.

LUIGI BEDDA. LES REVUES ITALIENNES ..... 79

## A TRAVERS LES REVUES

La Vie Intellectuelle. — Dieu vivant. — Esprit et vie. — Nouvelle revue théologique. — The american Ecclesiastical Review. — Revue diocésaine de Tournai, p. 92.

## LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 98.

Livres reçus, p. III.

# *L'Appel œcuménique et l'œuvre du Saint-Esprit*

## *Simple témoignage*

C'est un fait : il existe actuellement, pour la cause de l'unité chrétienne, un attrait, et plus qu'un attrait, car ce n'est pas une question de sentiment ou de mode : une attraction, un soulèvement, une sorte de grande marée des âmes; dans bien des cas on peut même dire : une vocation. Depuis juste vingt ans que j'ai constaté ce fait en moi-même, il m'a été donné bien des fois, surtout à l'occasion de la semaine de prières du 18 au 25 janvier que, d'année en année, je vais prêcher à travers la France, il m'a été donné de voir cette pacifique mais irrésistible marée grandir, s'élargir et commencer à soulever certains môles ou certaines défenses de ce qu'on a heureusement appelé la « chrétienté crénelée », celle qui a construit ses bastions surtout *contre* l'Orient ou *contre* la Réforme, voire *contre* le monde moderne dans son ensemble.

Ce mouvement, qui porte les âmes à vouloir faire quelque chose pour l'unité des chrétiens, est pur et de grande qualité spirituelle. Bien sûr, comme à tout ce qui existe dans le monde des hommes, il peut lui arriver d'avoir ses bavures, ses faiblesses, ses dangers de déviation. Si, comme cela est le cas, il se poursuit dans la communion de l'Église, il se rectifiera à mesure. Un

catholique aura à cœur de ne rien faire en dehors de l'aveu de ses supérieurs, et encore moins contre lui. C'est-à-dire, concrètement, au moins dès que ce qu'il fait revêt une certaine publicité, l'aveu de l'épiscopat. Si la publicité devenait plus grande encore, comme ce serait le cas, par exemple, pour l'assistance à l'une des grandes conférences œcuméniques, c'est l'aveu du Saint-Siège lui-même, signe, centre et critère de l'unité catholique, qu'il faudrait obtenir. Tel est le sens et, très précisément, le contenu, de l'Avertissement promulgué par le Saint-Office à la veille de la Conférence d'Amsterdam, en juin 1948. Peut-être a-t-il existé des cas où tel ou tel n'a pas compris l'urgence d'une semblable discipline, qui est beaucoup plus qu'une réglementation de police extérieure, mais traduit certaines exigences profondes de la communion catholique et donc, en première instance, de cette unité même que nous voulons servir. Mais ces cas, s'il y en a eu, ont dû être bien rares. Personnellement, je n'en ai pas connu directement. J'ai rencontré bien plutôt généralement un mouvement très pur, se soldant en ferveur spirituelle, en humilité, en sentiment de pénitence, en attachement envers les dogmes et les sacrements.

On eût pu craindre peut-être, au début, qu'un intérêt donné à la pensée ou à la vie protestante ou orthodoxe ne tournât en désaffection à l'égard des dogmes ou de la vie de l'Église. Or l'indifférentisme dogmatique est fréquemment le vestibule de l'incroyance ou, en tout cas, de la tiédeur. On comprend donc que la Hiérarchie ait été d'abord circonspecte. Mais les faits ont répondu sur ce point d'une façon décidée. Les dizaines de prêtres qui, chez nous et à l'étranger, s'occupent de l'œuvre œcuménique et sont en contact avec les centaines d'âmes que le même appel a touchées, témoignent unanimement que, loin de conduire à l'indifférentisme, la participation à l'œuvre de rapprochement et d'unité se solde généralement en ferveur, en plus profonde compréhension du christianisme, en « paix et joie dans l'Esprit-Saint » (Rom., 14, 17). Je ne connais personnellement pas un seul cas où les contacts œcuméniques prudemment conduits aient mené à une sorte de syncrétisme. Au contraire, je connais de nombreuses âmes qui en ont été confortées, et un curé qui m'a dit avoir renouvelé sa paroisse en l'orientant vers cette grande

ise. J'ajouterai même que, comme un surcroît donné à qui ne pas cherché, la valeur apologétique de ces efforts est réelle. r les incroyants sont scandalisés plus que nous ne le pensons r la désunion des chrétiens. Quand, sans montrer encore au nde, hélas ! le visage de notre unité, nous pouvons témoigner e nous tendons vers celle-ci, que nous avons du moins cessé de us déchirer et de nous mépriser entre chrétiens, le monde écoute. sent qu'il se passe quelque chose de nouveau et de grand dans ligne de cela même qu'il attend de nous. C'est encore un ensei- ement de l'expérience que la rigoureuse vérité de la parole de tre-Seigneur : « Qu'ils soient un *afin que le monde croie...* » an, 17, 21.)

Cet appel à refaire l'unité chrétienne travaille des âmes in- mbrables *partout*. Nous allons, dans quelques semaines, quel- es mois au plus, assister une fois encore au spectacle enthou- smant de redépart de la vie dans la nature. Comment, par i tous ces germes ont été amenés là; comment, faisant profit de moindre parcelle de terre, ils ont poussé leur racine, leur e, et s'efforcent de porter frondaison et fruit ? C'est là quel- e chose de magnifique; on y perçoit l'activité irrésistible d'une rce, celle que nous appelons la vie, fomentée à la surface de la re par un même soleil. Le Saint-Esprit est le soleil des âmes, il est en même temps celui qui, soufflant où il veut (Jean, 3, , amène là où nulle main d'homme ne l'a plantée la semence i lui plaît; il est encore la vie qui travaille dans cette semence ur sa croissance, et l'humus qui la nourrit. On reconnaît l'œu- e et comme la marque propre du Saint-Esprit à ce fait que des mmes qui ne se connaissent pas, ou des circonstances dispa- tes et que nul n'a arrangées, concourent à la même œuvre irituelle et, finalement, à édifier le corps du Christ. C'est là manière propre. Des hommes qui n'y pensaient pas, des cir- nstances incoordonnées, aspirent à un même but d'unité, et la sans violence, comme si cela leur venait du dedans. Car Saint-Esprit s'insinue dans l'intérieur des êtres, il se fait en ix comme leurs poids intime, leur penchant naturel. Étant, lui, nique et le même, il est la coordination vivante des poussées u'il met en chacun, et ainsi tout concourt à l'unité où il trouve mme son fruit propre, puisqu'il est Amour.

catholique aura à cœur de ne rien faire en dehors de l'aveu d ses supérieurs, et encore moins contre lui. C'est-à-dire, concrè tement, au moins dès que ce qu'il fait revêt une certaine publi cité, l'aveu de l'épiscopat. Si la publicité devenait plus grand encore, comme ce serait le cas, par exemple, pour l'assistance à l'une des grandes conférences œcuméniques, c'est l'aveu d Saint-Siège lui-même, signe, centre et critère de l'unité catholi que, qu'il faudrait obtenir. Tel est le sens et, très précisément, l contenu, de l'Avertissement promulgué par le Saint-Office à l veille de la Conférence d'Amsterdam, en juin 1948. Peut-être a-t-il existé des cas où tel ou tel n'a pas compris l'urgence d'un semblable discipline, qui est beaucoup plus qu'une réglemen tation de police extérieure, mais traduit certaines exigences pro fondes de la communion catholique et donc, en première ins tance, de cette unité même que nous voulons servir. Mais ces cas, s'il y en a eu, ont dû être bien rares. Personnellement, je n'en ai pas connu directement. J'ai rencontré bien plutôt géné ralement un mouvement très pur, se soldant en ferveur spiri tuelle, en humilité, en sentiment de pénitence, en attachement envers les dogmes et les sacrements.

On eût pu craindre peut-être, au début, qu'un intérêt donné à la pensée ou à la vie protestante ou orthodoxe ne tournât en désaf fection à l'égard des dogmes ou de la vie de l'Église. Or l'indif férentisme dogmatique est fréquemment le vestibule de l'in croyance ou, en tout cas, de la tiédeur. On comprend donc que la Hiérarchie ait été d'abord circonspecte. Mais les faits ont répondu sur ce point d'une façon décidée. Les dizaines de prêtres qui, chez nous et à l'étranger, s'occupent de l'œuvre œcuménique et sont en contact avec les centaines d'âmes que le même appel a touchées, témoignent unanimement que, loin de conduire à l'indifférentisme, la participation à l'œuvre de rapprochement et d'unité se solde généralement en ferveur, en plus profonde com préhension du christianisme, en « paix et joie dans l'Esprit Saint » (Rom., 14, 17). Je ne connais personnellement pas un seul cas où les contacts œcuméniques prudemment conduits aient mené à une sorte de syncrétisme. Au contraire, je connais de nombreuses âmes qui en ont été confortées, et un curé qui m'a dit avoir renouvelé sa paroisse en l'orientant vers cette grande

ıse. J'ajouterai même que, comme un surcroît donné à qui ne pas cherché, la valeur apologétique de ces efforts est réelle. r les incroyants sont scandalisés plus que nous ne le pensons r la désunion des chrétiens. Quand, sans montrer encore au nde, hélas ! le visage de notre unité, nous pouvons témoigner e nous tendons vers celle-ci, que nous avons du moins cessé de ıs déchirer et de nous mépriser entre chrétiens, le monde écoute. sent qu'il se passe quelque chose de nouveau et de grand dans ligne de cela même qu'il attend de nous. C'est encore un ensei- ement de l'expérience que la rigoureuse vérité de la parole de tre-Seigneur : « Qu'ils soient un *afin que le monde croie...* » an, 17, 21.)

Cet appel à refaire l'unité chrétienne travaille des âmes in- mbrables *partout*. Nous allons, dans quelques semaines, quel- es mois au plus, assister une fois encore au spectacle enthou- smant de redépart de la vie dans la nature. Comment, par i tous ces germes ont été amenés là; comment, faisant profit de moindre parcelle de terre, ils ont poussé leur racine, leur e, et s'efforcent de porter frondaison et fruit ? C'est là quel- e chose de magnifique; on y perçoit l'activité irrésistible d'une ce, celle que nous appelons la vie, fomentée à la surface de la re par un même soleil. Le Saint-Esprit est le soleil des âmes, il est en même temps celui qui, soufflant où il veut (Jean, 3, amène là où nulle main d'homme ne l'a plantée la semence i lui plaît; il est encore la vie qui travaille dans cette semence ur sa croissance, et l'humus qui la nourrit. On reconnaît l'œu- e et comme la marque propre du Saint-Esprit à ce fait que des mmes qui ne se connaissent pas, ou des circonstances dispa- es et que nul n'a arrangées, concourent à la même œuvre irituelle et, finalement, à édifier le corps du Christ. C'est là manière propre. Des hommes qui n'y pensaient pas, des cir- nstances incoordonnées, aspirent à un même but d'unité, et a sans violence, comme si cela leur venait du dedans. Car Saint-Esprit s'insinue dans l'intérieur des êtres, il se fait en x comme leurs poids intime, leur penchant naturel. Étant, lui, ique et le même, il est la coordination vivante des poussées 'il met en chacun, et ainsi tout concourt à l'unité où il trouve mme son fruit propre, puisqu'il est Amour.

plit le chapitre dix-septième de saint Jean : qu'ils soient un ! Le rappel qu'il nous en fait consiste à nous la faire mieux pénétrer ou plutôt à nous faire mieux pénétrer par elle : bref, à nous la faire prier. Car il est Celui qui prie en nous et qui y pousse les gémissements dont parle saint Paul (Rom., 8, 26-27). C'est pourquoi, avec la pénitence, le mouvement profond qui anime notre désir d'unité est un mouvement de prière. Durant la semaine du 18 au 25 janvier, en particulier, la chrétienté désunie se retrouve dans une sorte d'unanimité miraculeuse de la prière. Que cette prière soit profonde plus que sonore; qu'elle traduise ces « gémissements » qui ne sont pas tapageurs mais, comme la faim, la soif, le besoin d'aimer et d'être aimé, de partager et de communier avec d'autres, expriment un désir ontologique, celui de l'être chrétien lui-même. N'oublions pas cela, dans quelques jours, quand les dates que j'ai dites vont ramener, un peu partout, une célébration qui est tout autre chose qu'un rite !

Enfin, le Saint-Esprit nous introduit et nous guide dans « toute la vérité ». Il semble qu'il y ait là un point qui répond à ce que l'œuvre œcuménique a de plus spécifique : car elle est, par nature, un mouvement vers l'accomplissement et la plénitude. Ce n'est pas une unité de pauvreté qu'elle vise, mais une unité d'intégration. Elle veut rassembler. Elle suppose, de la part de ceux qui veulent la servir, un puissant effort d'élargissement de l'âme, d'éducation d'une loyauté et d'une fidélité en profondeur, de dépassement d'un certain nombre d' « idées reçues » qui, loin d'être *la Tradition* catholique, en sont parfois plutôt la stagnation et l'affadissement. Mais comme on est vite payé de ce qu'un tel effort a de rude ! Quelle dilatation, en nous, des fibres catholiques, quelles découvertes, quels enrichissements ! Au-delà du sens purement confessionnel et un peu étroit du beau nom de « catholique », nous découvrons un sens plus véritable de ce que nous sommes; nous apprenons à devenir ce que notre nom comporte, et, au lieu d'en faire seulement un titre, à en faire en nous une réalité, à devenir plus « catholiques », « selon le tout ». Nous récupérons des tranches de notre héritage que nous ne soupçonnions pas, nous bénéficions de ce que les autres, ceux dont nous sommes actuellement séparés, ont développé, perçu ou vécu avec plus d'intensité, de cet héritage qui nous avait

:té commun avant qu'ils ne nous quittassent et dont ils ont
mporté une part qu'ils ont fait fructifier. Nous n'additionnons
)as leurs vérités — des vérités que nous n'aurions pas — aux
nôtres. Nous croissons ensemble dans la vérité, nous voulons
:tre *introduits dans toute la vérité*. Cela signifie des redécouver-
:es. Pour nos frères séparés, des redécouvertes substantielles;
)our nous, en partie grâce à eux, des redécouvertes dans la pro-
ondeur et la largeur de *notre* tradition.

Évidemment, il n'est nullement souhaitable, il pourrait être
ort dangereux, que n'importe qui se lance dans un tel travail
ans être qualifié autrement que par sa bonne volonté. Il n'est
)as de domaine où un pareil procédé d'improvisation et d'anar-
:hie ne produirait des fruits amers. Tout chrétien n'est pas éga-
ement qualifié pour poursuivre ce qu'on appelle le dialogue
ecuménique; de plus, encore une fois, tout ce qui atteint le plan
l'une certaine publicité doit se soumettre à la discipline non
eulement interne — on le doit toujours —, mais extérieure de
a communion catholique dont la hiérarchie a la garde. Mais,
:eci clairement dit et entendu, il reste le fait — car c'est aussi
in fait — que la reprise du dialogue entre les chrétiens désunis
st pour tous la source d'un grand enrichissement. Sans doute
ous la pression et par l'évidence des faits, il s'est créé sur ce point
ne sorte de consensus, et si ce que j'écrivais dans cette tendance
n 1937 a pu alors en étonner quelques-uns, j'ai recueilli depuis
in tel nombre de témoignages publics en ce sens — les uns
réticents, les autres éclatants — qu'on peut regarder la chose
)resque comme un lieu commun. Nous, catholiques, ne sommes
)as exactement, à cet égard, dans la même condition que nos
utres frères chrétiens. Pour eux, c'est une question d'*esse*, de
ubstance de la foi apostolique; pour nous, c'est une question
le *bene esse*, de plénitude des développements de la tradition.
l n'y a pas lieu de nous en enorgueillir, mais bien plutôt de
)rendre conscience des devoirs qui nous incombent plus stricte-
nent. Mais si les Souverains Pontifes ont, d'une manière de plus
n plus nette et pressante[3], demandé aux catholiques d'étudier

3. Comme on peut s'en rendre compte dans l'excellent petit livre de

leurs frères séparés et de s'efforcer de les comprendre, qui sou tiendrait que ce soit seulement par tactique et par méthod comme un belligérant étudie son adversaire — encore admet-o qu'on a toujours quelque chose à apprendre de son ennemi ?.. Non, c'est essentiellement pour mieux les aimer. Et aussi parc que, selon le mot célèbre de Pie XI à propos des Orientaux, « l morceaux détachés d'une roche aurifère contiennent eux aus de l'or ».

C'est cet or là que nous voulons recueillir, pour en fair une seule offrande, pour tenir en un la plénitude de l'œuvre d Dieu parmi les hommes.

Un certain nombre de cercles ou de groupements s'offrent, ici o là, au catholique soucieux de suivre, par la prière et une informa tion sérieuse, le mouvement unionique. Signalons en particulie pour Paris, une messe célébrée, le premier dimanche de chaqu mois, à 9 h. 30, au Centre d'Études « Istina », 25, boulevard d'Au teuil, Boulogne-sur-Seine (à dix minutes des métros Porte d'Auteui ou Michel-Ange Molitor). Cette messe est suivie d'une conférenc d'information. Un résumé de ces conférences paraît, avec un bille de spiritualité unionique, des informations assez copieuses et un bibliographie raisonnée, dans un bulletin mensuel *Vers l'Unité chré tienne*. Abonnement : 200 fr. par an. Ce bulletin est publié à l fois au nom du Centre Istina et de l'Association Fernand-Portal. O peut s'y abonner (200 fr. par an), soit au C.C.P. Dumont (25, boule vard d'Auteuil, Boulogne-sur-Seine, Seine. Paris 90-36), soit a C.C.P. Association Fernand-Portal (même adresse), Paris 5795-4

A un niveau plus technique, la meilleure revue unionique catholi que est *Irénikon* (Monastère de Chevetogne, Belgique, et Éditions d Cerf, 29, boulevard de La-Tour-Maubourg, Paris-VII[e]). Mentionnon aussi *Unitas* (Desclée, Saint-Jean, Paris).

Fr. Yves M.-J. Congar, O. P.

---

R. Aubert, *Le Saint-Siège et l'union des Églises*. Bruxelles, Édit. Univers taires, 1947.

# *Sacramentalisme et Vénération des Icones dans l'Orient chrétien*

Une des caractéristiques les plus manifestes de l'Église d'Orient est l'atmosphère de sacramentalisme dans laquelle elle baigne. Lorsqu'un fidèle latin prend un premier contact avec les rites de cette Église, il est ordinairement frappé par l'abondance du symbolisme qui s'y xprime. Il n'ignore certes pas que ce symbolisme joue aussi un rand rôle dans sa propre liturgie, mais il n'a pas été accoutumé l'y voir tenir une si grande place. Du reste, il faut bien l'avouer, e symbolisme de notre rite latin est aujourd'hui pour beaucoup e nos fidèles, voire de nos prêtres, lettre morte, langage incomris.

Pour les peuples d'Orient, tout au contraire, en particulier our nos frères russes, dont nous tenterons de relever ici un trait évélateur de leur physionomie spirituelle, ce langage du symole n'a jamais cessé d'être familier. Ils le doivent à une tourure d'esprit, à une mentalité, à une éducation aussi qui les fait mouvoir à l'aise dans cette ambiance. Il n'est pas sans intérêt our nous d'analyser les caractères et les racines de ce comporment, car non seulement une telle analyse peut nous aider à s mieux connaître et donc à les mieux comprendre, mais ncore elle doit contribuer à enrichir singulièrement notre propre telligence du mystère de notre vie chrétienne.

## *Les fondements psychologiques du symbolisme sacramentel.*

On s'accorde généralement à reconnaître que la piété russe est à base essentiellement liturgique. Cette affirmation, sans doute aurait besoin d'être nuancée, mais il ne nous paraît pas douteux qu'elle exprime assez exactement l'un des traits les plus caractéristiques du comportement religieux de nos frères russes. Un certain penchant naturel pour une vie communautaire — vie qui sur le plan religieux, et plus spécialement sur le plan de cette « religion en acte » que constitue la prière, se réalise dans et par le culte social, collectif, qu'est la liturgie — n'est pas la seule explication de cet attrait. En tout cas, il ne saurait rendre raison par lui seul, de ce goût du symbole que nous trouvons au fond de cet attachement à la liturgie. La racine la plus profonde de cette inclination nous paraît être une disposition psychologique, un processus habituel de pensée assez différents de ceux qui se manifestent chez nous, occidentaux. Plus porté à la synthèse qu'à l'analyse, l'oriental attache moins de prix que nous à considérer en elles-mêmes et pour elles-mêmes, dans la valeur propre de leurs composantes intrinsèques, les réalités qui nous entourent. Il excelle, au contraire, à saisir les liens qui les unissent entre elles et il les perçoit volontiers comme un écho, un reflet, une image d'une réalité transcendante que, dans le plan divin — à la fois créateur et rédempteur —, elles ont pour raison d'être et pour mission d'exprimer. Pour une telle mentalité l'interprétation symbolique des choses n'est pas un jeu d'esprit, plus ou moins subtil, mais toujours aussi plus ou moins artificiel et donc superficiel. Non pas, elle est la seule vue profondément réelle de ces choses, parce que la seule qui les saisisse dans leur nature totale sans les abstraire arbitrairement des rapports qu'elles ont avec Celui qui ne les a fait être que pour qu'elles lui rendent témoignage et contribuent à nous unir à lui.

On a souvent souligné les dons artistiques naturels du peuple russe, la façon dont il excelle dans les arts et en particulier la

musique, la poésie, le théâtre. Ces dons, il les doit sans doute à une sensibilité extrêmement affinée, mais aussi, je le pense, à cette habitude de penser par évocation d'un au-delà de ce qui est directement et immédiatement perçu. Il a ce trait commun avec les autres peuples de l'Orient, et rien d'étonnant à ce qu'il ait été profondément réceptif à tout ce que le christianisme, né dans cet Orient, lui a légué dans cet ordre de choses. L'histoire biblique elle-même est tout entière pénétrée de symbolisme et de figuration. Non seulement nous y voyons les prophètes recourir, en maintes occasions, à des gestes figuratifs, mais toute l'histoire du peuple de Dieu, de l'ancien Israël — saint Paul nous en avertit — préfigurait celle du nouvel Israël, de ce nouveau peuple que Dieu s'est acquis de son sang. Notre-Seigneur lui-même recourait volontiers aux paraboles, jusqu'à en faire, durant une longue période de son ministère, un procédé presque exclusif d'enseignement. Bien plus, les rites sacrés qu'il a établis et par lesquels ceux qui le reconnaissent pour Dieu et Sauveur sont initiés à sa foi, rendus participants du culte qu'il rend au Père et mis en possession de sa grâce, ont tous une valeur de symbole, sont *expressifs* de la *réalité* divine et surnaturelle qu'ils *contiennent* et qu'ils *communiquent*.

Sans revenir ici sur la difficile question de la relation que certains prétendent relever entre les religions à mystères (qui florissaient en Orient au moment où est apparu le christianisme) et, sinon la substance, du moins certaines formes et moyens d'expression du christianisme lui-même, il faut bien constater que notre religion chrétienne comporte, comme composante essentielle, un aspect mystérique qui la prédisposait à être particulièrement bien saisie et assimilée par les peuples de l'Orient et au premier chef par le peuple russe.

Le sens de cet aspect mystérique a eu tendance à s'estomper dans notre Occident plus avide d'expressions rationnelles déterminées, de formes juridiques précises, et toujours en défiance à l'endroit de ce qu'un mode de penser et d'agir ayant recours au symbolisme comporte nécessairement d'indétermination et de flou. Fidèle à cette tendance, notre théologie a cantonné les sacrements en nombre clos dans un domaine nettement délimité et aux frontières tranchées. Sans doute, même chez nous,

le symbolisme déborde-t-il de ce domaine restreint par le biais du culte liturgique qui sert de cadre à la célébration du mystère par excellence qu'est l'Eucharistie; mais la pratique de l'Église a imposé à la liturgie elle-même une note de sobriété, un caractère de dépouillement, voire d'abstraction, qui la distinguent très manifestement de l'exubérance des liturgies orientales.

Ces rites orientaux, au contraire, sont pénétrés de symbolisme. La sacramentalité y est partout. J'entends par là que tout y a valeur de symbole, que tout est expressif d'une autre réalité transcendante *qui se livre réellement* à nous par le truchement du symbole. On comprend que les théologiens russes se soient toujours trouvés mal à l'aise dans les cadres rigides que la théologie sacramentaire latine (élaborée au moyen âge sur la seule base, hélas ! du rituel et de l'expérience de l'Église latine) a fixés aux sacrements. Sans aucun doute leur nombre *sept* n'aurait-il pas été si généralement admis par eux si, par sa valeur symbolique, il n'avait à leurs yeux laissé une ouverture vers la multitude des autres rites producteurs de grâce qu'il évoque. En tout cas la différence radicale que nous avons coutume d'établir entre sacrements proprement dits et rites sacramentaux[1] leur a toujours paru forcée et beaucoup seraient tentés de la rejeter comme abusive.

Il est facile de comprendre qu'aux yeux d'un esprit pénétré de cette manière de voir et de penser, la valeur religieuse des choses leur viendra précisément de ce rapport de ressemblance qu'elles entretiennent avec la réalité spirituelle, de leur coefficient d'expressivité de cette réalité. Il y a là un lien établi par Dieu dans son œuvre de création d'abord, dans son œuvre ensuite de res-

---

1. Nous traduisons ainsi, de façon bien imparfaite, la distinction que la théologie scolastique fait entre les *sacramenta* (produisant la grâce *ex opere operato*, c'est-à-dire en vertu de l'accomplissement même du rite institué dans ce but par le Christ, pourvu que celui qui les reçoit n'y mette pas obstacle par de mauvaises dispositions) et les *sacramentalia* (qui produiraient leur effet seulement *ex opere operantis Ecclesiae*, c'est-à-dire dans la mesure où l'Église dispose, en faveur de ses membres, des ressources de grâce à elle confiées par le Christ). Si l'on veut bien nous passer un néologisme, on rendrait mieux cette distinction par les mots *sacrements* et *sacramentoïdes*.

MT. ST. [illegible]
LIBRARY
SPOKANE

ration de sa créature déchue, ces deux ordres de choses étant
illeurs aux yeux des orientaux beaucoup plus en continuité
n avec l'autre que notre propre tradition théologique ne
us a accoutumés à le concevoir. Dans l'ordre du salut —
ns lequel se trouve désormais établie la création tout entière,
ais auquel nous ne participons que par la foi et la grâce du
ptême —, c'est par son existence même que le symbole crée
tre nous (qui le percevons *comme tel* avec le regard de la foi)
la réalité qu'il représente une relation effective; par cette
rception se trouve pour le moins amorcée pour nous une
ise de possession de cette réalité, une communion réalisée avec
e. On comprend que dans cette conception vivante et dyna-
ique la vérité ne saurait se définir par une simple équation sta-
que entre la chose en soi et la représentation que nous nous
donnons par la connaissance. Elle inclura également l'effi-
cité de l'objet à nous conduire, par le moyen de cette repré-
ntation, jusqu'à la réalité, dont il est l'image, réalité inacces-
ble par toute autre voie. Sous le revêtement symbolique des
tes, c'est la réalité vivante du mystère chrétien qui s'offre à
perception du fidèle et c'est de cette façon que celui-ci entre
contact avec elle.

## *e caractère sacré de l'icone.*

Il faut de toute nécessité se placer à ce point de vue si l'on
eut comprendre le sens et l'importance de la vénération des
ones dans l'Église d'Orient. Les « images saintes » viennent
ut naturellement occuper une place de choix dans une con-
ption religieuse où la notion d'image joue en général un rôle
premier plan. L'icone, ou « image sainte », n'est en effet
un cas particulier de réalité sensible, expression d'une réalité
irituelle. Par son truchement, comme par le moyen de tous
s autres symboles, va s'établir un contact effectif, une com-
union réelle de l'âme avec la réalité représentée.

On voit d'emblée à quel point la vénération des icones, en
rient, diffère de l'usage que nous faisons des statues ou des

images pieuses. Celles-ci ne sont pour nous qu'un simple rap adressé à notre attention, un moyen sensible qui nous aide à c centrer notre pensée et à maintenir présent sous le regard notre foi l'être invisible auquel s'adresse notre prière. L'ic est bien plus que cela : elle concrétise et rend sensible u présence de cet être invisible, non point certes présence matér lisée et comme physique, mais présence toute faite d'efficie spirituelle. Sans doute ce n'est pas par sa seule vertu repré tative qu'il est donné à l'icone de concrétiser cette prése L'icone n'est rien aussi longtemps que la bénédiction de l'Ég n'en a fait un objet sacré [2], et son efficience dans l'ordre de grâce est conditionnée par la foi qui inspire la prière formu devant elle. Mais cette double condition étant remplie, la v figurant au rang des réalités créées instruments de la gr divine, la voici incorporée au vaste organisme d'ordre sacram tel dans lequel et par lequel s'institue et s'exerce le cu chrétien.

C'est ce caractère sacré des icones qui commande leur réali tion et leur usage. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. N ne pouvons malheureusement, dans ce bref article, qu'effleu le sujet.

Il faudrait parler d'abord de l'état d'âme du peintre l même [3]. Celui-ci ne peut faire œuvre valable que s'il apporte son travail non seulement une foi vive, mais un esprit profo d'humilité qui le rende docile aux inspirations de l'Esp S'il a conscience de sa responsabilité, il ne se mettra à peind qu'après avoir jeûné et prié. Docile, il doit l'être non seulem aux inspirations d'En-Haut, mais aux prescriptions de l'Égl qui, en raison de ce caractère proprement sacré de l'ic (comme aussi de son rôle pédagogique en tant qu'expression message révélé [4]), a toujours revendiqué sur la peinture et l'

---

2. Il n'en était pas ainsi dès l'origine, où l'icone, par sa seule désignati possédait ce caractère sacré. Peut-être même aujourd'hui cette bénédicti n'est-elle pas encore strictement requise en certaines Églises d'Orient.

3. On n'a pas coutume, en Russie, de l'appeler un « artiste » (*khoudojni* c'est proprement un peintre d'icones (*ikonopissetz*).

4. Ceci concerne principalement les icones de la Très Sainte Trinité, Sauveur, de la Vierge, et les icones des fêtes (Annonciation, Nativité, etc

ige des images saintes un droit strict de contrôle et de direc-
ion [5].

Il faudrait encore souligner les caractéristiques propres de ce genre » artistique si particulier qui ne vise aucunement à voquer le personnage présenté tel qu'il pouvait paraître durant ette vie. Ce sont les traits de sa physionomie spirituelle qui eront avant tout rendus, sa transfiguration par la grâce, le riomphe en lui de l'esprit sur la chair. De là le caractère hiéra-que de ces représentations, caractère qui nous surprend si même il ne nous choque pas dès l'abord, mais qui, pour eu qu'on ait fait effort pour le comprendre et s'y accoutumer, ous fait ensuite paraître si vides et si profanes jusqu'aux meil-eures productions de notre art occidental dit « religieux ».

Il faudrait surtout exposer la signification de l'icone dans usage qui en est fait dans la décoration de l'église et en parti-ulier dans l'ornementation de l'iconostase [6]. « L'église, dit saint ermain de Constantinople, est le ciel sur la terre, où habite et e meut Dieu, qui est plus haut que le ciel »; et saint Syméon de hessalonique : « Elle est une *image* de l'Église divine et repré-ente ce qui est sur la terre, ce qui est au ciel et ce qui dépasse e ciel. Le narthex correspond à la terre, la nef au ciel, le sanc-uaire à ce qui est plus haut que le ciel. »

Par les icones qui ornent l'église, c'est de toute l'assemblée les saints, de toute la cour céleste que la présence est rendue ensible. C'est réellement quoique sous forme symbolique que es fidèles prennent place dans cette assemblée lorsqu'ils par-

5. Voir à ce sujet : Vl. Riabouchinsky, *Un tournant dans le développement le l'iconographie russe au XVI^e siècle : l'affaire du diak Viskovatov*, dans *Russie et Chrétienté*, cahier 3-4 (1948), pp. 1-16. Il faut dire, hélas! que ce ontrôle ne s'est pas toujours exercé en Russie d'une façon aussi vigilante. Dès e XVIII^e siècle, on a vu se développer une imagerie populaire qui n'a guère envier à la fadeur et à l'insignifiance de notre « art » dit « de Saint-Sulpice ». Le mal s'est aggravé avec les procédés mécaniques de reproduction en série, au siècle dernier. Ce n'est évidemment pas par ces échantillons qu'il faut juger l'icone. Mais dès la fin du XIX^e siècle s'amorçait en même emps un mouvement de redécouverte de la véritable icone, de son sens et de sa valeur.

6. L'iconostase est la cloison garnie d'icones qui à la fois ferme le sanctuaire et lui donne accès par des portes, elles-mêmes décorées d'images saintes.

ticipent aux fonctions liturgiques ou simplement lorsqu'ils vien nent se recueillir et converser avec Dieu. Le culte est, en quelqu sorte, une anticipation de la liturgie céleste, tous ceux qui prennent part avec les sentiments qui conviennent participer comme par avance, en figure mais réellement, à cette liturgi un peu comme le Christ sur le Thabor participait par anticip tion à la gloire du Père et faisait bénéficier ses apôtres priv légiés de cette participation [7].

Tout ceci, bien évidemment, demanderait une description une étude plus approfondies. Ce que nous en avons dit suffit cependant à donner quelque idée de la grandeur de cette an biance religieuse à laquelle l'icone, ainsi comprise (on dira volontiers aujourd'hui : l'icone ainsi *vécue*), apportent une large contribution.

## *Le sens des querelles iconoclastes.*

Il est un autre point qu'il ne faut jamais perdre de vue si l'on veut comprendre la place prise par l'icone dans la piét russe et l'intérêt si positif que lui porte l'Église. Nous voulon parler des luttes sanglantes qui ont mis aux prises durant plu d'un siècle (de 725 à 843) en Orient les partisans et les adver saires de la vénération des icones. Nous n'avons pas à refair ici l'historique de cette querelle, mais peut-être ne sera-t-il pa étranger à notre sujet d'en souligner certains aspects dont l'im portance semble avoir échappé, en général, aux théologiens occi dentaux [8].

---

7. Cf. L. Ouspensky, *L'icone, vision du monde spirituel*, Paris, Setor, 1948 C'est à ce petit ouvrage, éminemment suggestif, que nous empruntons le citations ci-dessus.

8. L'Orient a été, de beaucoup, le théâtre principal de ces luttes que l'Occ dent n'a pas connues au même degré (si ce n'est huit siècles plus tard, l'époque de la Réforme et dans une atmosphère tout à fait différente). Cett diversité d'expériences n'a pas été sans entraîner d'importantes conséquen ces, comme nous allons le dire

Nous avons peine à nous représenter et, surtout, à nous expliquer l'acharnement de cette lutte. L'élément politique qui, dès abord et plus encore par la suite, s'est introduit dans cette querelle a souvent voilé à l'historien, et voile presque toujours au profane, l'intérêt proprement religieux qui se trouvait en jeu. Aussi ous arrive-t-il d'être assez étonnés lorsque, en présence des décions conciliaires qui tranchèrent en principe le débat (VII^e^ Concile oecuménique, II^e^ de Nicée, 787) sans mettre toutefois fin nmédiatement à la lutte, nous entendons les théologiens orthooxes souligner la portée *dogmatique* de ces canons. Nous serions pontanément enclin à leur reconnaître bien plutôt une portée rincipalement *disciplinaire*. Ne s'agissait-il pas, en effet, de nctionner le bien-fondé d'une *pratique* de l'Église, bien plus ue de formuler à proprement parler une *doctrine*, à plus forte aison un *dogme*? Il me semble discerner à l'origine de ce jugement dont nous sommes coutumiers une erreur de perspective ue à la fois au peu de traces qu'ont laissées dans notre propre adition les luttes iconoclastes, et à l'usage si différent que ous faisons des images saintes. On ne peut comprendre la ortée de la réaction anti-iconoclaste qu'en la situant dans la ngue série des querelles christologiques et dans la ligne de la éaction orthodoxe contre les fauteurs d'hérésies dans ce domaine. C'est la divinité du Christ qui avait dû tout d'abord tre défendue contre l'arianisme, puis la réalité de sa nature umaine contre le docétisme, ensuite l'unité de son être et de a personne contre le nestorianisme, plus tard la réalité de ses eux natures dans l'unité de sa personne, contre le monophyisme; contre le monothélisme il avait fallu défendre encore 'intégralité de sa nature humaine; en face de l'acharnement échaîné contre les icones, l'Orient orthodoxe sentit que se rouvait à nouveau mise en cause quelque chose de la réalité du ystère du Christ et de sa réalité théandrique.

L'erreur était subtile. Elle prenait appui, en ce qui concerne image du Sauveur, sur le dogme même de Chalcédoine[9]. En

9. Le IV^e^ Concile oecuménique tenu en 451 à Chalcédoine (aujourd'hui adi-Keuï, près de Constantinople) a défini que dans le Christ sont unies en unité et par la seule subsistance du Verbe de Dieu, seconde Personne de la

représentant le Christ sous ses traits humains, on ne pouvait de toute évidence représenter que sa nature humaine. On laissa fatalement échapper sa divinité, dont le propre est précisément de ne pouvoir être « circonscrite » (περιγραπτὸν), c'est-à-dire enfermée dans des limites déterminées. En raison de sa divinité le Christ ne peut trouver son expression adéquate dans les co tours d'une image matérielle. En lui, proclamait le dogme de Chalcédoine, sont unies les deux natures sans confusion ni div sion. Le représenter sous les traits sensibles d'une icone, n'est ce pas ou confondre les natures ou les diviser ? [10]

Sans doute était-il aisé de répondre que durant sa vie mortelle les disciples ne percevaient également par leurs sens que l'hu manité du Sauveur, sans que cela entraînât la confusion ou la division de ses natures. Par son humanité, le Christ notre Dieu est « circonscrit » et donc représentable par une image. Le Concile, du reste, prit soin de le définir et d'anathématiser ceux qui prétendaient le contraire. Mais ses définitions et ses anathèmes portent plus loin encore : ils consacrent le fait, dans l'Église, de traditions que l'on ne peut ni mépriser ni rejeter. La vénération des icones en est une, comme l'est la vénération de l'Évangile et de la Croix. Toucher aux icones, c'était, aux yeux du Concile, commencer de porter une main sacrilège sur le culte chrétien tout entier, consacré par la tradition de l'Église. Il n'est pas étonnant qu'en réfléchissant sur la portée des mesures prises alors, les théologiens orientaux aient ensuite plus ou moins confusément senti que ce qui avait été sauvé par le Concile, c'est un aspect réel de l'Incarnation, à savoir l'efficience salvifique du Christ par le moyen des rites sacrés confiés à son Église et perpétués en elle par la Tradition. Tout l'organisme sacramentel

---

Sainte Trinité, les deux natures divine et humaine; unies sans se confondre immuablement, indivisiblement, inséparablement, et sans qu'aucune d'elle n'en souffre diminution. En même temps que Dieu parfait, le Christ est homme parfait, c'est-à-dire qu'en lui existe la nature humaine en la totalité et l'intégralité de ses éléments : corps et âme raisonnable. C'est ce qu'on appelle le dogme de l'*union hypostatique* : deux natures en une seule personne ou hypostase.

10. Quant aux images des saints, on en rejetait la vénération comme pratique idolâtrique.

l'Église est à base de figure, et c'est le réalisme de cette uration qui se trouvait proclamé. La doctrine du caractère éandrique de l'Église [11] qui, par une application analogique du gme de Chalcédoine, devait ultérieurement recevoir dans la éologie les développements que l'on sait, se trouvait ainsi ggérée dans son principe, et c'est pourquoi, me semble-t-il, s frères orientaux accordent non sans raison aux définitions IIe Concile de Nicée une telle importance doctrinale. A tra- rs ces pauvres images peintes, c'est la notion même d'*image* i était en jeu et donc, en définitive, la nature de l'Église, rps mystique du Sauveur.

Tout ceci nous est sans doute moins sensible à nous, occi- ntaux, qui depuis de longs siècles avons perdu, dans une rge mesure, ce sens du symbole demeuré si vif en Orient. Ce ns, nous commençons de le retrouver aujourd'hui, grâce pré- ément au renouveau liturgique et à une meilleure connais- nce de la Bible, qui tout entière elle aussi est figure. Puisse que nous en avons dit valoir de notre part à nos frères d'Orient e plus profonde estime, et contribuer à restaurer en nous cet pect essentiel du mystère de notre foi chrétienne.

C.-J. Dumont, O. P.

1. Nous voulons parler de la réalité de l'Église en tant qu'elle est faite la conjonction très intime d'un élément proprement *divin* (par exemple, vie du Christ en nous par la grâce) et d'un élément *humain* qui s'affirme ns tout ce qui compose l'aspect visible de l'Église (hiérarchie, culte, sacre- nts, etc.). Cette théologie a trouvé récemment une belle expression dans ncyclique sur le *Corps mystique du Christ*.

# L'ICONE

La révélation de la Vérité divine n'est jamais une synth statique de concepts logiques, mais un appel, une i tation pour pénétrer toujours davantage dans la prof deur sans fond. Et c'est à la mesure de la croissance, la maturité de notre esprit que le Mystère devient éclair Sans jamais se laisser démontrer ou définir, il se montre. M pour se montrer il s'humanise, se conforme à la réceptivité l'esprit humain et ainsi pose le problème des correspondan entre l'objet divin de la révélation et ses expressions sur le p humain.

Le mystère de l'icone rejoint le mystère de la Bible. Auth tique parole en couleurs et en lignes, l'icone nous conduit à théologie de l'expression. Du plan idéal de la Parole, nous p sons au plan expressif des formes, aux contemplations revê d'images.

## AVANT-PROPOS

### *Essai d'une théologie de l'icone*

1. Le conflit aigu entre les défenseurs des icones et les ico clastes avait posé un problème immense. L'icone étant la re

sentation sensible de l'invisible, les iconoclastes désiraient la réduire à l'absurde, à l'hérésie. En effet, si en traçant l'icone du Christ on représente l'humanité seule, on divise le Christ. Si on prétend représenter à la fois les deux natures, on les confond.

On voit immédiatement que c'est le problème général de toute expression qui est posé; et en effet, le Concile iconoclaste d'Hieria, en 753, porte cette condamnation sur l'Art : « L'art des images n'a pas de fondement dans l'économie du salut par le Christ. » Par contre, le VII^e^ Concile oecuménique en 787 et son affirmation en 842, qui reçoit le nom de « Triomphe de l'Orthodoxie », sont en même temps la justification religieuse de l'art.

La Parole de Dieu est la source de toute théorie de la connaissance. A la base de tout acte cognitif de valeur se trouve la foi[1], et la qualité et la signification existentielle de toute connaissance dépendent de la connaissance-communion avec Dieu. De même l'icone est un cas particulier, et est le fondement de toute expression artistique. Les impasses de l'art moderne viennent de son écart de la perspective iconographique.

2. Toute image est relative à son original, non pas en qualité d'un double, d'une copie exacte et somme toute inutile, mais en tant que son commentaire, que sa reproduction idéale.

Le premier acte créateur d'Adam pénétrait l'écorce des choses, la rendait transparente afin qu'il puisse en savoir le sens et l'exprimer en *Nom*; le deuxième acte serait de créer son image non pas pour en admirer la ressemblance, mais pour la déchiffrer, pour la lire. L'art isole la chose du complexe cosmique et l'explique en la libérant de toute pesanteur terrestre. Il voit ce qu'il y a dans la chose et derrière la chose, il saisit son idée, son schéma spirituel, il découvre une présence.

Par contre, le naturalisme aspire à réduire au minimum la distance entre l'original et son image, et aboutit au suicide artistique. Un cadavre est le souvenir de ce qui n'existe plus; c'est la vraie signification de toute photographie, fixation de l'immobile dans son abstraction d'un tout vivant et continu; toute

1. Cette phrase ne doit pas s'entendre comme si, pour l'auteur, la distinction entre naturel et surnaturel n'existait pas. Elle souligne simplement leur heureuse communion chez le croyant.

photographie est toujours signe d'absence. L'icone se trouve au pôle opposé — elle synthétise tous les moments de l'homme dans leur mobilité, elle transcende le fugitif, le temporel, et témoigne de la présence.

Ainsi l'icone retire l'art du plan de l'être et le place dans celui du sens. Saint Denis a dit : « En vérité, les icones visibles sont le visible de l'invisible », et saint Jean Damascène : « Toute image est la révélation du caché. »

A ce niveau de sa vraie signification, l'icone ne possède pas d'existence propre — ce qui écarte toute idolâtrie possible — elle tire toute sa valeur non pas de la ressemblance, mais de la participation à son prototype, du lien entre le visible et l'invisible, et ce lien signifie la présence dans le symbole de ce qui est symbolisé. Nous y trouvons la valeur sacramentale. Selon saint Nicéphore, elle conduit « par la voie directe et immédiate aux choses elles-mêmes, tout comme si elles étaient présentes ». Et saint Jean Damascène note que, regardant le visible de l'icone, notre pensée se transforme en amour pour la majesté divine. La vision intelligible devient contemplation mystique, rencontre et enfin transmutation en objet contemplé.

3. Les iconoclastes ne comprenaient pas que l'icone était justement la figure parfaite du dogme christologique, l'expression de l'union sans confusion et sans séparation.

L'icone ne reproduit pas les traits physiques, elle n'est point le portrait de l'homme Jésus; elle ne dessine pas non plus le transcendant, le Verbe éternel, mais elle représente l'Humanité du Christ de telle manière qu'elle y révèle son mystère théandrique. L'icone du Christ est l'icone du Dieu-Homme parce que c'est justement son *humanité elle-même qui est l'image de sa divinité*. Le Christ ne dit pas : celui qui m'a vu a reçu la grâce de voir en plus le Père, mais : « Celui qui m'a vu a vu le Père. » L'invisible n'est pas ajouté, n'est pas dessiné à côté, mais le visible est révélé comme image de l'invisible [2].

L'objet d'une icone et d'un tableau religieux est exactement

---

2. Il est intéressant de noter que, dans la psychologie moderne, on représente parfois l'âme comme forme du corps.

même, ce qui diffère, c'est la manière de le regarder. La anière iconographique renonce à considérer le complexe visible mme un tout en soi, mais elle le voit en tant qu'image, découant ainsi une autre dimension du même objet. Elle traite tout bjet comme icone visible de sa propre spiritualité invisible comme lieu de présence de son prototype spirituel — et ainsi it l'image de l'image, et cette image est précisément l'icone, iracle de la présence totale. L'art retrouve sa fonction prophéque d'annoncer le vrai, l'authentique.

Cette manière mystique de concevoir le monde est la seule ii l'affirme dans son réalisme ultime, dans sa dignité infinie n tant que sphère de pneumaphanie, d'avènement de l'esprit. e fondement de cette conception est dans le grand principe blique de la *conformité* entre le divin et l'humain : *l'homme t à l'image de Dieu*, l'homme *est* l'image, l'icone vivante de ieu. Pendant le culte, le prêtre encense les fidèles au même titre ue les icones, et dans ce geste liturgique l'Église salue la préence de Dieu dans son icone, l'homme. C'est cette vérité ontoogique de l'homme inscrite dans sa nature qui sert de base à Incarnation. Dieu peut s'incarner, réunir dans son hypostase le ivin et l'humain parce qu'ils sont conformes. Dieu peut se egarder dans l'humain comme dans un miroir et s'y refléter arce que l'homme est à son image. Selon les Pères de l'Église, n créant l'homme, Dieu pensait au Christ; il a créé l'homme omme condition ontologique de l'Incarnation. Et alors, dans s révélations, Dieu parle, se raconte, il a aussi une forme, il eut être représenté au moyen de l'humain : son image.

Une seule hypostase du Christ signifie qu'elle vit et se réalise la fois dans sa nature divine et dans sa nature humaine : invilblement, sans image pour nous dans le divin et visiblement ans l'humain (ce qui explique la forme humaine de la vision e Dieu chez Daniel et Ezéchiel). Les deux natures sont inséparables non pas en vertu du principe *Deus ex machina*, mais du it qu'aucune nature ne peut exister hors de son centre hypostique. La présence de l'hypostase dans une des natures comorte la présence du *tout* théandrique du Christ.

Toute séparation comme toute confusion sont écartées de par ontologie christologique qui est l'extension de l'ontologie hu-

maine, et c'est elle qui postule l'humain comme image. Da le cas du Christ, son humanité est l'image du tout théandriqu et le lieu de sa présence, ce qui rend toute icone du Christ vé tablement icone du Dieu-Homme.

4. Cela nous fait comprendre pourquoi, dans l'histoire p chrétienne, la loi de l'Ancien Testament défendait toute rep sentation de Dieu. L'image de Dieu dans l'homme s'est obscu cie au point que toute forme humaine conduisait fatalement l'idolâtrie. Le seul plan resté pur est celui des anges et le image est même ordonnée par Dieu (Ex., 25, 18-22; III R., 23-32). Cela a une importance capitale : le monde céleste possè sa figure sur le plan des expressions humaines; l'Ancien Tes ment nous laisse l'icone des anges.

Ce qui a été admis en principe mais partiellement dans l'A cien Testament trouve son achèvement et sa plénitude dans Nouveau. Le Christ restaure la pureté de l'image, l'accompl et au moyen de son humanité se montre comme « l'empreinte son Père ». Dès lors, placé en Christ, tout homme devient ico de Dieu. « Ton visage resplendit dans les visages de tes saints chante l'Église.

5. L'art et la mystique convergent. L'icone n'est jamais u construction cérébrale, mais elle est la transposition d'une visi qui n'est ni subjective ni arbitraire, une transcription de l'exp rience authentiquement catholique. Sa valeur vient de la sens bilité spirituelle de l'iconographe, de sa place organique da l'universel de la conscience de l'Église. L'icone est la parole l'Église — sa main conduit la main humble de l'artiste.

« Les règles » de l'art iconographique sont les données sch matiques et brèves de la Tradition. Elles ne lient point l'artis mais lui servent de points de départ et de perspective po encadrer et « canoniser » toutes les audaces de sa création pe sonnelle.

Tel le ruisseau qui plonge dans le courant majestueux fleuve, l'iconographe est porté par la Tradition et, à travers personnel, fait apparaître l'authentique universel.

Tout comme la pensée des Pères de l'Église ou les textes litu giques, l'icone est toute tissée de vérités dogmatiques. Elle repr

ate une véritable somme théologique en couleurs et en lignes une puissance d'enseignement inégalable. A tout fidèle elle re la merveilleuse possibilité d'apprendre les vérités en les gardant, et ainsi de se trouver de plain-pied dans l'expérience stique de l'Église qui contemple et qui voit.

Moines le plus souvent, les iconographes boivent à la source la Vie, se préparent longuement à leur ministère par le jeûne la prière, entrent en état de grâce et d'illumination.

Le Concile des Cent Chapitres défend de peindre les icones à lui qui n'a pas une vie pieuse. Et celui qui se consacre à cette che, « qu'il prie avec des larmes, afin que Dieu pénètre son e. Qu'il aille au prêtre afin que celui-ci prie sur lui et récite ymne de la Transfiguration ». « Après la prière, tâche de bien naître les règles... et travaille toujours avec la crainte de eu, car c'est un art divin. »

Une vieille *vita* raconte : « On présenta au peintre d'icones de au bénite... destinée à entrer dans la composition des cou- rs. » Son travail se place dans « le sacré » — lui-même res- nt le *mysterium tremendum* et conçoit sa tâche comme un crement. Son inspiration s'apparente à celle d'un évangéliste.

l'Église a eu la fonction de reconnaître le canon des Livres ints, dans le rituel de la bénédiction de l'icone, l'Église recon- ît l'authenticité de l'icone et affirme le lien vivant entre l'image l'original — *nomme* l'icone.

Dans la prière de sanctification, le prêtre dit : « Accorde-lui puissance de protection. »

Une planche, des couleurs, des formes — en soi rien qu'un u de poussière — tout comme tout homme hors de Dieu. ais l'Église opère la liaison, pour ainsi dire « baptise » l'icone, depuis, elle n'est plus neutre : elle n'est plus un tableau, ais tout autre chose. Par la participation à l'original, elle t chargée des énergies divines, et en cette qualité toute icone t miraculeuse.

Point schématique hors de l'espace — point spirituel de la ncontre de notre esprit en état d'adoration avec Dieu — réceptacle de nos prières et le lieu éclatant de la Théophanie, la présence de Dieu, l'icone est la pure grâce de l'amour vin.

## *Interprétation de l'Icone de Roublev*

1. En 1515, la cathédrale de l'Assomption à Moscou venait d'être décorée d'icones splendides exécutées par les élèves du grand maître Roublev. Au moment où le métropolite, les évêques et les fidèles entrèrent, tous unanimement s'écrièrent : « En vérité les cieux s'ouvrent et les splendeurs de Dieu se montrent. » On comprend bien ce sentiment devant l'icone des icones, l'icone de la Sainte Trinité exécutée en 1425 par le moine André Roublev. Environ cent cinquante ans après, le « Concile des Cent Chapitres » l'érige en modèle de toutes les représentations de la Sainte Trinité.

En 1904, la commission de restauration enlève les ornements métalliques, et, après un travail de dégagement des couches postérieures, l'icone se présente dans un tel éclat que les membres de la commission sont littéralement bouleversés. On peut dire avec certitude qu'il n'existe nulle part rien de pareil quant à la puissance de la synthèse théologique, à la richesse du symbolisme et à la beauté artistique inégalable.

L'audace de la vision de Roublev s'accorde avec le commentaire liturgique : « Bienheureux Abraham — tu les a vus — tu as reçu la divinité une et trine », chante l'Église. La composition se détache nettement du contexte historique et se met en rapport avec l'économie du salut : l'icone représente « le Conseil éternel » des trois Personnes divines.

2. On peut discerner les trois plans superposés. En premier lieu, c'est la réminiscence du récit biblique de la visite des trois pèlerins chez Abraham (Gen., 18, 1-15). Mais déjà la suppression des figures d'Abraham et de Sara invite à pénétrer plus profondément et passer au deuxième plan. Les trois pèlerins célestes forment « le Conseil éternel », et le paysage change de signification : la tente d'Abraham devient le palais-temple; le chêne de Mambré, l'arbre de vie; le monde, une coupe schématique dans la nature, signe léger de sa présence. Le veau sur un plat laisse place à la coupe eucharistique. Les trois anges

égers et sveltes, nous montrent les corps très allongés (quatorze ois la tête contre sept pour la dimension normale). Les ailes les anges, de même que la manière schématique de traiter le paysage donnent l'impression immédiate de quelque chose d'im- natériel, d'irréel dans le sens d'une dimension différente, de l'absence de toute pesanteur terrestre. La perspective renversée abolit la distance, la profondeur où tout disparaît dans le loin- ain et, par l'effet contraire, rapproche les figures, montre que Dieu est là et qu'il est partout. La légèreté de l'ensemble, secret lu génie de Roublev, constitue une vision ailée.

Les trois Personnes sont en conversation — son sujet devrait tre le texte de Jean : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il donné son Fils unique*. Or la parole de Dieu est toujours acte : lle prend la figure de la coupe.

Le troisième plan n'est que suggéré, il est transcendant et naccessible. Il est présent pourtant, en tant que l'économie du alut engage la vie intérieure de Dieu.

3. Dieu est amour en soi — dans son essence trine — et son mour envers le monde n'est que reflet de son amour trinitaire. Le don de soi, qui n'est jamais un manque mais l'expression le l'abondance de l'amour, est figuré par la coupe; les anges ont groupés autour de la nourriture divine. Or, les derniers ravaux ont découvert le contenu de la coupe. La couche pos- érieure représentant une grappe cachait le dessin initial : *'Agneau* — ce qui renvoie la Cène céleste à la parole de l'Apo- alypse : *L'Agneau a été immolé avant la fondation du monde.* 'amour, le sacrifice, l'immolation précèdent l'acte de la créa- ion du monde, sont à sa source. Cet acte ne coïncide pas avec e temps et l'histoire, mais se place *avant* — dans l'éternité.

Nous quittons le plan logique et nous entrons dans le méta- ogique — les nombres du dogme trinitaire sont les nombres néta-mathématique —, Dieu n'est pas seulement trine comme l n'est pas seulement un — il est à la fois un et trine.

Les trois anges sont en repos, c'est la paix suprême de l'Être n soi, mais ce repos est enivrant — il est une authentique extase, a sortie en soi-même. Et déjà tout le paradoxe est dans cette xtase qui demeure dans sa propre profondeur. Saint Grégoire

de Nysse appelle ce mystère : « le puits d'eaux vives » — et encore : « c'est la plus paradoxale de toutes les choses que stabilité et mouvement soient la même chose » —, et plus loin : « il avance du fait même qu'il est arrêté ».

La paix absolue, l'immutabilité divine, telle la nappe d'eau d'un lac transparent, cache la profondeur sans fond et inclut la mobilité, la puissance créatrice de la vie. Le mouvement part du pied de l'ange de droite, continue dans l'inclination de sa tête, passe à l'ange du milieu, entraîne irrésistiblement le cosmos : le rocher et l'arbre, et se résout dans la position verticale de l'ange de gauche, où il entre en repos, comme dans un récepTacle. A côté de ce mouvement circulaire et qui commande tout le reste comme l'éternité commande le temps, la verticale du temple et des sceptres montre l'aspiration du terrestre vers le céleste où l'élan trouve son terme.

4. Cette vision de Dieu rayonne de la vérité transcendante du dogme. De la conception des anges de Roublev se dégagent l'unité et l'égalité — on pourrait prendre un ange pour un autre —, la différence vient de l'attitude personnelle de chacun envers les autres, et pourtant il n'y a ni répétition ni confusion.

L'or rutilant sur les icones désigne toujours la Divinité — sa surabondance —, les ailes des anges enveloppent, couvrent tout de leur étendue, et les contours intérieurs des ailes d'un bleu tendre mettent en relief l'unité et le caractère céleste de la nature une. Un seul Dieu et trois Personnes parfaitement égales, ce qu'expriment les sceptres identiques, signes du pouvoir royal dont est doté chaque ange. La Forme divine de l'Unité nous regarde, transcende nos divisions et nos déchirements. Elle est un appel impérieux qui agit de par sa réalité seule, de par sa simple existence.

5. Les formes géométriques de la composition sont : le rectangle, le triangle, la croix, le cercle.

Dans les conceptions de l'époque, la terre était orthogonale et le rectangle est l'hiéroglyphe de la terre que nous voyons sur la partie inférieure de la table. La partie supérieure de la table est également rectangulaire; nous y retrouvons la significa-

L'Icône de Roublev

des quatre côtés du monde, des quatre points cardinaux chez les Pères de l'Église étaient le chiffre symbolique des tre Évangiles dans leur plénitude à laquelle on ne peut rien uter ni rien retrancher — c'est le signe de l'universalité de la ole. Cette partie supérieure de la table-autel représente la le offrant la coupe, fruit de la Parole.

i on prolonge la ligne de l'arbre de la vie, nous le voyons cendre, traverser la table et tremper ses racines dans le rec- gle de la terre — il est annoncé par la Parole et il est ali- nté par le contenu de la coupe. Nous y trouvons l'explication stérieuse pourquoi l'arbre portait les fruits de la vie éternelle : rquoi il était l'arbre de la vie.

es mains des anges convergent vers le signe de la terre, celle- est le point d'application de l'Amour divin. Le monde est delà de Dieu comme un être de nature différente, mais inclu s le cercle sacré de « la communion du Père » — il suit le uvement circulaire, se trouve en haut — dans le céleste — s forme de la roche, et ce mouvement circulaire se résout pour monde dans le palais-temple. Ce temple est comme l'extension l'Ange-Christ. Il est son corps cosmique — *l'Église* — épouse l'Agneau unie à lui « sans séparation et sans confusion ». Le nple demeure dans l'immobilité du repos du grand sabbat terme du mouvement trinitaire. Le cycle du mystère cosmique clos. C'est la vision eschatologique de la nouvelle Jérusa- n. La partie dorée du temple qui s'avance comme une puis- nce de protection symbolise la protection maternelle et la gnité divine de la Théotokos, Mère de Dieu.

C'est de l'arbre de la vie que, selon la tradition, l'on a tiré le is pour la croix du Christ. Sa figure est la base invisible de la mposition. L'auréole, le cercle lumineux du Père et le signe de terre se trouvent sur la même ligne verticale, celle-ci partage cone en deux, se croise avec la ligne horizontale, qui unit les cles lumineux des anges de côtés, et forme la croix. La croix si est inscrite dans le cercle sacré de la vie divine — elle est xe vivant de l'amour trinitaire. « Le Père est l'amour qui ucifie, le Fils est l'amour crucifié, l'Esprit-Saint est la croix l'amour. » Le mouvement parcourt les branches de la croix, celles-ci comme les bras étendus du Christ enveloppent l'uni-

vers : *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.*

Si on unit les extrémités de la table au point qui se trouve juste au-dessus de la tête de l'ange du milieu, on voit que les contours de l'ange se placent exactement dans un triangle équilatéral. Ce triangle occupe la position centrale, il signifie l'unité dans la trinité — la trinité de Dieu.

Et enfin, la ligne tracée en suivant les contours extérieurs des trois anges forme un cercle parfait — signe de l'Éternité divine. Le centre de ce cercle est dans la main du Père.

6. L'attitude du Père a quelque chose de monumental, elle dégage la paix hiératique et l'immobilité, l'acte pur accompli, principe statique de l'éternité, mais en même temps, par un contraste des plus frappants, la vague croissante du mouvement du bras droit, sa courbe puissante qui s'accorde avec la même puissance de l'inclination du cou et de la tête expriment le principe dynamique. L'ineffable du mystère de Dieu est dans cette synthèse de l'immobilité et du mouvement : l'Absolu des philosophes, l'acte pur des théologiens et Dieu de la Bible, le Solitaire abandonné et blessé dans son amour des grands mystiques.

Les lignes, du côté droit de l'ange central, s'amplifient au fur et à mesure qu'elles se rapprochent de l'ange de gauche. Dans le langage symbolique des lignes, les courbes convexes désignent toujours l'expression, le parlé, le déplacement, la révélation; et au contraire les courbes concaves signifient l'obéissance, l'attention, l'abnégation, la réceptivité.

Le Père est tourné vers son Fils. Il parle. Le mouvement qui parcourt son être est l'extase. Il s'exprime tout entier dans son Fils. *Le Père est en moi. Tout ce que le Père a, est à moi.*

7. Le Fils écoute — les paraboles de son vêtement expriment l'attention suprême, l'abandon de soi —, lui aussi il renonce à lui-même pour n'être que le Verbe de son Père : *Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même; le Père qui demeure en moi, c'est lui qui accomplit ses propres œuvres.*

Sa main droite reproduit le geste du Père : la bénédiction. Les deux doigts qui se détachent sur la blancheur de la table-Bible

noncent la voie du salut — l'union en Christ de deux natu- —, l'introduction du monde, de l'humain dans la commu- nion du Père[3]. La main tombant en bas de l'ange de droite ique la direction de la bénédiction : le monde; elle semble uvrir, protéger, *couver* (selon l'expression du texte biblique). -dessus du rectangle du monde, cette main est comme les s étendues de la pure colombe. C'est de cette action sancti- nte de l'Esprit-Saint que jaillit le monde, l'action toujours ultanée avec le Christ : en effet, la création du monde, corps Christ en puissance, la naissance de l'Enfant Jésus, la nais- ce de l'Église le jour de la Pentecôte, tous les sacrements, de me que l'action eschatologique qui modèle déjà le corps glo- ux du Royaume de Dieu — tous ces événements qui découlent l'Incarnation sont précédés par la descente de l'Esprit-Saint. toute-puissance du Père se révèle dans le Fils et l'Esprit-Saint. Dans cette interaction, la monarchie du Père s'accorde avec parfaite égalité des trois Personnes divines. Comme nous ntre l'icone, le centre du cercle éternel se trouve dans la main Père. Pantocrator. Il détient le commencement et la fin. Il la Source et, précisément, c'est par cela qu'il est le Silence. is cela ne signifie nullement la genèse, la théogonie, la nais- ce de Dieu. Le Père n'est point d'abord une divinité et ensuite ui qui enfante et forme une société. La naissance du Fils et procession de l'Esprit-Saint sont d'emblée dans la paternité Père — où tout est et où il n'existe aucun avant ni aucun ès.

La puissance divine, comme le confesse notre *Credo* — je crois Père tout-puissant —, est la puissance paternelle de l'amour Père, reflétée dans le regard de l'ange du milieu. Il est Amour justement c'est par cela qu'il ne peut se révéler que dans la nmunion et ne peut être connu que comme communion. *Nul vient auprès de mon Père que par moi*; et, d'autre part : *Nul peut venir à moi si le Père ne l'attire*. Ce sont nullement de roitesse ou de l'exclusivisme évangélique, mais la plus boule-

---

. Dans la main d'un prêtre en train de bénir, les deux doigts mis ensemble ignent le dogme christologique, et les trois autres, également mis ensem- le dogme trinitaire.

versante révélation de la nature même de l'amour. On ne pe
avoir aucune connaissance de Dieu en dehors de la communi
entre l'homme et Dieu — et celle-ci est toujours trinitaire
initie à la communion entre le Père et le Fils. Cela fait compr
dre pourquoi le Père ne se révèle jamais directement. Il se rév
éternellement, mais c'est la diunité du Fils et de l'Esprit-Sa
qui le révèle. L'icone montre cette communion dont le viv
foyer est la coupe.

8. La douceur des lignes de l'ange de droite a quelque chose
féminin dans le sens maternel. Il est le Consolateur[4]. Mais
est aussi l'Esprit : l'Esprit de la Vie. Il est Celui qui donne
vie, et auquel toute vie s'origine. Il est le troisième terme
l'Amour divin.

Sa position est légèrement différente de la position des de
autres anges. Par son inclinaison et l'élan de tout son être,
est au milieu du Père et du Fils : il est celui qui réalise
communion. Il est la communion, il est l'amour entre le Père
le Fils. Cela est clairement montré par le fait si remarquable q
le mouvement part de lui. C'est dans son souffle que le P
se déplace dans le Fils, que le Fils reçoit son Père et que
Parole résonne. Comme dit saint Jean Damascène : « Par l'Esp
Saint nous reconnaissons le Christ, Fils de Dieu, et par le F
nous contemplons le Père. »

9. Les couleurs dans l'iconographie possèdent leur propre la
gue. Chez Roublev, elles atteignent une richesse inégalable,
accord musical total avec toute la gamme des plus fines nuanc
qui se répercutent dans tous les détails de la composition.

La densité des couleurs de la figure centrale est rehaussée p
le contraste avec la blancheur de la table et se reflète dans
chatoiement soyeux des anges des côtés. La pourpre fonc
(l'amour divin) et le bleu dense (la vérité céleste) avec l'or éc
tant des ailes (l'abondance divine) représentent l'accord parf
qui se perpétue et se reflète avec une tonalité adoucie comm

4. Ruach : Esprit, dans les langues sémites, est féminin. Les textes sy
ques traduisent souvent Consolateur : Consolatrice.

e révélation nuancée, l'initiation par degrés : rose léger et lilas gauche — bleu plus doux et le vert argenté à droite.
L'or des trônes, assise divine, parle de la surabondance de sa .
Ainsi le Père, inaccessible dans la densité de ses couleurs, dans ténèbres de sa Lumière, se révèle adouci, accessible dans la ée lumineuse du Fils et de l'Esprit-Saint.
De loin, cette composition donne l'impression d'une flamme eue et rouge. Tout flamboie dans l'air éclatant du Midi et ppelle l'agraphon : « Celui qui est près de moi est près du u. »
La main du Père détient le commencement et la fin, elle est -dessus de la coupe. L'Agneau immolé avant la fondation monde et l'Agneau-Temple de la nouvelle Jérusalem, la inte Cène du Christ et sa promesse de boire du fruit de la gne dans le royaume du Père incluent le temps dans l'éternité. coupe rayonne dans la blancheur éclatante qui renvoie toutes s couleurs de la Vérité — c'est le rayonnement du Cœur divin - le don réciproque des trois Personnes divines.

10. De l'icone un puissant appel se dégage : *Soyez un comme oi et le Père nous sommes un*. L'homme est à l'image du Dieu initaire, dans sa nature l'Église-communion est inscrite comme n ultime vérité. Tous les hommes sont appelés à se réunir tour de la même coupe, à s'élever au niveau du Cœur divin et rendre part au Repos messianique, à devenir un seul Temple-gneau.
C'est par la vie éternelle qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai ieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.
La vision se termine sur cette note eschatologique : elle est nticipation du Royaume des cieux, toute baignée de la lumière ui n'est pas de ce monde, toute baignée enfin d'une joie pure, ésintéressée, d'une joie divine, par le simple fait que Dieu iste et que nous sommes aimés et que tout est grâce. L'éton-ement jaillit de l'âme, elle se tait. Les mystiques ne parlent mais du sommet, le silence total le couvre.

PAUL EVDOKIMOV.

# DON VINCENT PALLOTTI

## *précurseur et pionnier de l'Action catholique*

## (1795-1850)

L'année sainte est un temps d'éclatantes promotions et joyeux inventaires : comme une bonne mère toute fi missante de légitime fierté, l'Église fait valoir les méri et les vertus de ses plus beaux enfants. L'année sainte une année de saints. Et les voici qui montent sur autels, en un cortège de lumières. Tellement semblables et différents ! Tous marqués du signe indélébile de la divine re semblance et merveilleusement différenciés par la grâce qui travaille pas « en série », mais se plaît à créer de l'inédit appelant chacun par son nom : ce « nom nouveau » dont no parle l'Apocalypse et qui est un appel.

A cet appel seuls les saints donnent une parfaite réponse. Dieu qui les invite, ils sont une vivante réponse ! D'autant pl personnelle, unique, irremplaçable qu'ils se sont prêtés avec pl d'ardeur et de généreux élan à la grâce envahissante et crucifiant Identiques à eux-mêmes parce que totalement expropriés. plupart de nous ne demeurent qu'à l'état d'ébauches, de tronçon de chefs-d'œuvre manqués... Seuls les saints font honneur à race humaine, dans la plénitude de l'offrande qui les combl Au firmament de sa gloire, l'Église du Christ ne trouve pas de étoiles pareilles : chaque saint est une surprise fulgurante q ravit les anges.

Don Vincent Pallotti : bien sûr, la liste de ses vertus héroïques ssemble à tant d'autres ! Et pourtant, lui, il ne ressemble à rsonne. Dans ce siècle de saints il est merveilleusement inédit. l manquait à l'Église, personne au monde ne saurait la con- ler de ce vide. Dans le concert des bienheureux, il a son mot à e : un mot unique.

Tâchons de le surprendre : le voici qui passe dans la rue. Petit, ulingre, légèrement courbé, avec une belle tête fine et noble qui ait la joie d'un sculpteur. Il porte de grosses chaussures de ysan et un chapeau innommable qui n'en garde même plus la rme. Une vieille femme l'accoste, lui demande l'aumône. Il rrête, enlève son chapeau et la salue doucement, respectueu- ment, comme une reine. La femme, d'abord interdite, se met confiance. Elle lui raconte ses malheurs. Voudrait remercier ur les quelques *soldi*, discrètement tendus. Selon la coutume lienne, elle essaie de lui baiser la main.

Mais au lieu de la main du prêtre, ses lèvres touchent quelque ose de froid. Elle regarde, surprise.

— C'est la « Madonnina », dit le prêtre en souriant, c'est par elle e vient tout bien, c'est elle qu'il faut remercier. Dieu vous nisse, bonne femme.

C'était son stratagème habituel : à qui voulait lui baiser la ain, il tendait discrètement sa « Madonnina » qu'il portait à t effet toujours dans sa manche. Attention, nous venons de rprendre son secret...

Lorsqu'il était petit garçon, il s'en allait s'agenouiller devant e image de la Sainte Vierge et lui disait candidement :

— Maman, faites-moi saint!

Il le disait et répétait avec tant de ferveur que la maman « de terre » en fut émue.

Le petit Vincent avait de qui tenir. Il dira souvent, en se frap- nt la poitrine : « Le Seigneur m'a donné de saints parents. » était pour lui un motif de confusion, car il se croyait le der- er des pécheurs.

Tous les saints sont humbles, mais il y en a à qui Dieu ne mande qu'une totale expropriation pour le laisser agir à sa ise.

L'humilité de Vincent Pallotti a quelque chose de spécial, j'o-

serais dire de déroutant. Nous autres, pauvres gens qui piétin sur place et sommes tellement remplis de nous-mêmes, n n'arrivons pas à comprendre certains gestes, certains actes, d' sincérité déchirante et qui semblent faire fi de la vérité.

Lui qui n'a jamais perdu son innocence baptismale se c non seulement pécheur, mais « le dernier des pécheurs » signe ses lettres avec un sceau portant ces paroles : *Nihilum peccatum*, « pour que — dit-il — mes correspondants sach tout de suite *à qui* ils ont affaire ».

Mais il y a plus : ce prêtre exemplaire se croit coupable tous les péchés du monde et gémit : « Je suis une honte p l'Église... »

Nous lisons dans son journal intime : « Mon Dieu, comb de simples paysans, combien de Sœurs converses et de pau artisans que l'on n'estime guère d'habitude vous aiment ré ment, tandis que moi *je ne vous ai jamais aimé*! »

Il invoque le patronage du bon larron : « Celui-là du mo me comprend ! » Et il demande instamment qu'on l'ente parmi les condamnés à mort « qui prieront certainement p ma conversion ».

Comblé d'insignes charismes, canonisé dès son vivant par voix du peuple, confesseur du pape et des cardinaux, fondat d'œuvres et de congrégations, il se considère comme le p grand des criminels, comme « un abîme de méchanceté, négligence et de perversion », et ne cesse de battre sa coulpe. y a dans certains de ses aveux une note poignante qui fait pen à la grande Tentation du saint Curé d'Ars. Voici ce qu'il éc peu de temps avant sa mort :

« Cinquante-cinq ans de votre bonté infinie, ô mon Dieu : c quante-cinq ans de mes innombrables, de mes épouvantab péchés; cinquante-cinq ans d'ingratitude, de scandale pour m entourage, d'hypocrisie. Pendant des années je faisais de bo propos — et me voici pire qu'avant. Mais vous, Bonté éterne et toujours neuve, vous me dites d'avoir confiance en vous. Vo seul connaissez l'immensité de mes fautes; que je suis un prê sans savoir et sans sainteté... Vous seul savez le mal que j'ai f aux âmes, à toute votre Église. »

Cet accent ne ment pas. Il croit ce qu'il écrit. Un an avant

mort, lorsqu'il est comme une torche embrasée d'amour, maître le son corps, aux avant-goûts de gloire, et de son âme, toute consommée, il se considère « comme le principal obstacle de tout le bien qui ne se fait pas et coupable de tout le mal qui se fait ». Quelqu'un à qui j'ai lu ces lignes me déclara d'un ton un peu exaspéré : « Tout de même, il exagère ! »

Eh bien! non, il n'exagère pas. Ces aveux qui font frémir le situent sur le plan exact de son appel et de sa sainteté. Doué d'une rare intelligence, illuminé par l'Esprit-Saint, il passa toute sa vie à creuser le sens et l'éminente dignité de sa vocation de prêtre. Pour lui faire face, il se reconnut victime. Donc, à la lettre, chargé des péchés du monde, combien plus « responsable » que l'Innocent? La tunique de Nessus qu'il revêt, à l'exemple du Maître (« devenu péché pour nous »), trouve dans sa chair, dans ses os, de secrètes complicités. Le Tentateur est là pour lui rappeler la trop fragile condition humaine. Il y a des vertiges que seuls connaissent les saints, j'oserais ajouter : les saints prêtres. Pêcheurs par métier, chasseurs d'âmes, ils les paient, réellement, de leur peau. Combien sentent, en sortant du confessionnal, le fardeau gluant qu'ils viennent d'endosser! Notre médiocrité se cabre devant certaines conséquences auxquelles porte, inexorable, la logique de l'amour. Du moins, faute de comprendre, ignorons de tout notre cœur!

Nous le voyons depuis un âge très tendre voué à de dures pénitences qui effrayaient son entourage. Un jour, il se promenait à la campagne avec un jeune ouvrier, Domenico Ruggieri, qui s'amusa à couper dans la châtaigneraie voisine un beau fouet. Le petit Vincent semblait regarder avec une certaine convoitise la baguette souple et lisse et qui claquait à souhait, car Dominique s'apprêtait déjà à la lui offrir lorsque l'enfant lui dit d'un ton suppliant : « Frappe-moi et bien fort, pour l'amour de Dieu ! Frappe-moi, *car je suis un grand pécheur.* »

Il y avait dans sa voix, dans son regard, « quelque chose de surhumain », déclare Domenico Ruggieri : le fait est qu'il se sauva à toutes jambes en plantant là l'enfant interdit.

L'amour des pauvres le dévorait littéralement. Il donnait tout ce qu'il avait et rentrait souvent tout grelottant, pieds nus et en

bras de chemise (et même sans culotte, ce qui scandalisa gra- dement, un beau jour, sa tante de Frascati). La maman le repr nait doucement, mais avait les larmes aux yeux. Un jour, petit garçon rencontra un malheureux qui se plaignit de ne p avoir de lit, tout malade qu'il était.

— Seriez-vous capable d'emporter le mien? demanda le pe Vincent. En faisant bien doucement, pour que personne ne vo voie?

Ils montèrent tous les deux à pas de loup dans la mansarde dormait Vincent. On entendit d'en bas quelques bruits insolit ses frères guettèrent la porte d'entrée... et virent le mendia emportant le lit à pas de course. Cette fois-ci le papa le gron et, naturellement, remplaça le lit disparu. Mais le petit Vince avait fait son sacrifice. La nuit, il quittait son lit moelleux s'étendait sur le dur pavé : il pratiquera cette pénitence jusqu la mort.

Un beau jour, son père alla voir son directeur spirituel et l confia avoir surpris son petit garçon « se flagellant jusqu'a sang ».

« Laissez-le faire, répondit Don Fazzini, l'Esprit-Saint l'appel à de grandes choses. »

Vincent Pallotti fut son pénitent jusqu'à l'âge de quarante an c'est-à-dire jusqu'à la mort de Don Fazzini, qui au soir de sa v lui porta cet admirable témoignage : « Jamais il n'a comm délibérément le moindre péché, même véniel. »

C'était un petit garçon tout simple et nullement compassé. prêchait bien plus d'exemples que de paroles. Seule la mama devinait la merveilleuse transparence de son âme qui s'épanoui sait comme une fleur au soleil de la grâce baptismale. Croissan lente et sûre, jamais arrêtée.

Il l'aidait à faire le ménage. Jeune clerc, il lavera encore vaisselle de la maisonnée.

A l'école, ses débuts furent laborieux. « Un petit saint, disa son maître, Don Ferri, mais la tête un peu dure. »

Alors la maman décida de recourir aux grands moyens : av son petit garçon elle fit une neuvaine au Saint-Esprit, qui, no relate son biographe, « lui ouvrit l'intelligence ». De derni dans sa classe, il devint premier et se mit à recueillir toutes l

médailles et prix d'honneur qu'il suspendait en cachette à quelque tableau de la Sainte Vierge, dans les nombreuses églises de Rome, ou les vendait tout simplement pour aider ses pauvres.

Personne ne doutait qu'il se ferait prêtre, mais serait-ce dans un Ordre religieux? Vincent rêvait aux Capucins, mais son confesseur dit « non ». Ce fut une rude épreuve pour son obéissance. Il se croyait appelé à une vie complètement cachée, retirée, immolée, pauvre. Mais le Seigneur avait d'autres vues et lui demandait le sacrifice de ses plus belles aspirations contemplatives pour le promouvoir au rôle des plus grands révolutionnaires de son siècle. L'Église, tellement éprouvée, avait besoin de lui.

Il étudia au Collège romain — périclitant à cette époque —, puis à la Sapienza. En même temps, il prenait ses grades — combien plus difficiles! — à l'Académie de l'Esprit-Saint. Nous avons de cette époque son journal intime — qu'il appelait « le livre de mes lumières » —, destiné à son confesseur et qui marque les étapes de l'ascension.

Il se sent écrasé par la sainteté de Dieu. Dans son vocabulaire, les termes exprimant les attributs « infinis, ineffables, incompréhensibles », de Celui qui habite dans « une lumière inaccessible — ténèbres pour nos esprits créés —, se pressent, se chevauchent, s'accumulent avec une impétuosité paulinienne. Quoi d'étonnant que dans cette confrontation fulgurante il se sente « néant et péché »? Et ce serait la pente au désespoir s'il n'y avait ce pont, lancé par l'amour au-dessus de l'abîme : le Médiateur, le Verbe incarné, Jésus-Christ. Peu de grands contemplatifs ont éprouvé avec une égale violence la tension crucifiante entre l'infini et le fini embrassés dans le mystère de l'Incarnation. Je crois que c'est dans cette épreuve douloureuse et vivifiante qu'il faut chercher la clef de toute la vie spirituelle de Vincent Pallotti et aussi de son étrange, de son immense humilité. Il se sent néant parce qu'il s'éprouve créature jusqu'aux derniers replis de son être, suspendu au *fiat* créateur comme un enfant aux mamelles de sa mère. Et il se sent péché, car tout est souillure dans la lumière inexorable.

Face à l'Abîme, il accueille le Christ comme une bouée de sauvetage et l'insigne garant de tous nos pauvres actes humains. « Sans lui je ne puis rien, avec lui je peux tout » : ce cri de triom-

phe au milieu de la plus profonde détresse, joyeusement accue
lie parce qu'invitant à une expropriation radicale, marque u
autre trait de ressemblance entre cet apôtre du XX^e siècle et l'
pôtre des nations. Tous les deux exultent d'être « rien » po
que le Christ en eux soit « tout ».

Le mystère du Verbe incarné porte naturellement vers celle q
l'a rendu possible : Vincent Pallotti voue à la Sainte Vierge
amour sans bornes et plein d'exquises délicatesses. Il ne trou
pas de mots pour le lui dire : tous les superlatifs s'avèrent dé
cients. « *Più* que amantissima madre », a-t-il l'habitude de di
Lorsqu'il quitte sa chambre, il ne manque jamais de regard
son image et de lui dire : « Maman, bénissez-moi! »

Il dira un jour à ses fils : « Un grand dévôt de Marie non se
lement sera sauvé, mais deviendra par son intercession un t
grand saint, et sa sainteté grandira de jour en jour... » C'est
elle, la Reine des apôtres, qu'il confiera toutes ses œuvres. C'e
à elle, toute-puissance suppliante et douce Médiatrice, qu'il att
buera toutes ses réussites.

Il fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans, le 16 mai 18
Voici un fragment de lettre où il annonce à un ami ce gra
événement :

« Dans sa miséricorde infinie Dieu a daigné m'élever à l'i
signe honneur du sacerdoce : moi, qui ne suis que poussière
néant. Pour lui rendre grâces, récite avec moi le *Magnificat* ! D
à d'autres d'en faire autant ! Combien grande est la digni
sacerdotale ! Combien grande et combien auguste ! Si l'on sav
ce que cela veut dire : être prêtre ! O mon Dieu, cela me dépass
Offrir le sacrifice de la messe, administrer les sacrements ! Ré
ter tous les jours le bréviaire en esprit de sacrifice et de louang
Oh ! tâchons de persuader les prêtres à vraiment bien faire c
trois choses : la messe, les sacrements, le bréviaire ! »

Le voici merveilleusement équipé. Quel est le champ que
maître confiera à son zèle ?

Nous sommes dans une des plus sombres périodes de l'histoi
de l'Église. L'Italie est en pleine effervescence. Les élites — so
la coupe des « Carbonari ». Le vent révolutionnaire balaie nc
seulement des structures sociales qui semblent périmées, ma

ussi les plus authentiques traditions religieuses. En vain le ape Pie VII s'efforce de pallier le mal par de sages concessions ui lui faciliteraient le sauvetage des valeurs spirituelles mena-ées. Il ne trouve pas audience chez ceux-là mêmes qui devraient appuyer et voit l'incendie se répandre.

Période de transition où meurt un monde et douloureusement aît un autre. Comment séparer le bien du mal dans ce bras-age universel? Don Pallotti n'est pas pour les solutions mplistes. Il ne fait pas de politique. Il sait une chose : s mains consacrées portent des trésors — de quoi convertir un monde ! Non pas demain, mais tout de suite, en commençant ar cette tâche qui s'impose. Depuis le jour de son ordination se sent personnellement responsable devant Dieu pour chaque me qu'il côtoie.

Le recteur de la Sapienza lui confie le poste de répétiteur. 'est une corvée, mais qui le mettra en contact avec les jeunes. Don Pallotti est nanti de deux doctorats. Il a le don de la clarté. Les étudiants l'adorent. Il est très jeune encore, donc feu et lamme, et voudrait les mener à la sainteté tambour battant. Cer-ains le critiquent pour ce zèle outré, et pourtant les plus belles ocations naissent et mûrissent dans ce climat ardent. Les jeunes 'attachent instinctivement à qui ne doute point de leur géné-osité.

Ce poste officiel ne lui suffit pas. Don Pallotti fréquente les ssociations estudiantines et l'hôpital pour indigents de Santa Galla. C'est là qu'il rencontre son meilleur ami, le jeune cha-oine Gaspare del Bufalo, fondateur de la congrégation du Pré-ieux-Sang. C'est là également qu'il contribue à la fondation de a fameuse « Unio antidaemoniaca » qui se voue à la lutte contre a débauche et la pornographie. Les membres de l'association n'y llaient pas de main morte. Les pécheurs endurcis trouvaient orénavant dans leur courrier des lettres avec une tête de mort t un rappel cavalier des fins dernières. Cela avait une saveur omantique et suscitait, paraît-il, de salutaires réflexions.

Mais ses plus belles conquêtes datent du jour où Don Pallotti ommença à prêcher des retraites.

Il fallut un ordre exprès pour vaincre sa réserve et son extrême umilité. Il se voyait tellement incapable de diriger des âmes !

C'est alors qu'à corps perdu il se jeta dans l'abîme de la grâ toute-puissante. En quelques mois, il s'acquit le renom du mei leur prédicateur de Rome.

Et pourtant il n'avait rien d'un orateur en vogue. Il n'usa pas de tours d'éloquence. D'aspect plutôt chétif, il ne s'imposa pas. Mais chacune de ses paroles, chacun de ses gestes étaient u acte de foi et d'amour. Il s'engageait à fond, il se donnait sa compter, il répandait la flamme qui le consumait : et c'éta une divine contagion. Son secret? Les nuits passées devant Saint-Sacrement, les jeûnes au pain et à l'eau. Durs auxiliaire mais combien efficaces ! Le Seigneur lui-même ne les a-t-il pa recommandés ? Seuls les saints ont le courage de les faire valoi

Le confessionnal l'absorbait de plus en plus. Il avait à pein trente-trois ans lorsqu'il fut nommé confesseur attitré du Sém naire de Rome et remplit ces fonctions pendant treize ans. Deu ans après, il devint confesseur au Collège de la Propagande. Selo le témoignage du recteur, à partir de ce jour « toutes les vertu y refleurirent ». D'autres séminaires et d'innombrables congr gations religieuses réclamèrent sa paternité spirituelle. Il n refusait jamais, car il se sentait de plus en plus dévoré par faim et la soif de la gloire de Dieu — et du salut des âme

Directeur incomparable, il se fit tout à tous, infiniment res pectueux du mystère des vocations, merveilleusement diverse bien plus serviteur que maître des âmes. « Sanctifiez-vous — écri il dans une de ses lettres à un jeune savant —, mais de l façon dont Dieu vous veut saint. Vous n'êtes pas fait pour l silence et les austérités des trappistes ou des anachorètes. Sanc tifiez-vous au milieu du monde, en maintenant vos relation sociales, dans votre travail et dans vos loisirs, dans votre chai de professeur et en contact avec les pécheurs et les publicains Car la vraie sainteté, c'est tout simplement de faire en toute choses la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. »

Il avait le don du discernement des esprits, et plus d'un de se pénitents réticents ou honteux fut dispensé de certains aveux diff ciles qu'il faisait à sa place avec une lucidité inexorable.

Son zèle le plus ardent allait aux prêtres dont le niveau sp rituel, en ce temps-là, laissait à désirer. Don Pallotti leur pr posait la sainteté non pas comme un idéal vaguement entrev

ais comme une obligation. Il allait jusqu'à dire « qu'un prêtre
ii n'est pas entièrement voué à la gloire de Dieu et au salut
s âmes est fort en danger de se damner » et « qu'il vaut mieux
pas être prêtre, qu'un prêtre médiocre, sans vertu et sans
voir ».

Il se faisait du sacerdoce une idée si belle, lui portait un tel
noignage, que ses confrères subissaient la sainte contagion,
boîtaient son pas — ou alors lui vouaient une haine sans
erci. C'est ce qui arriva à l'église, dite napolitaine, de Santo
irito, dont la mauvaise renommée et l'état périclitant déter-
inèrent son choix.

On lui avait offert la prébende de Santo Marco, paroisse cossue
de tout repos. Il la refusa pour se vouer corps et âme au
lèvement d'une église dont les mauvais pasteurs prêtaient à
andale. Il y arriva avec sa douce ténacité — mais à quel prix !
ndant dix ans il fut en butte aux persécutions les plus outra-
antes et aux plus pénibles chicanes. Les anciens maîtres de
glise voulaient s'en débarrasser en lui rendant la place inte-
ble. Ils essayèrent de le compromettre, de séquestrer son con-
sionnal, d'empêcher les offices religieux. En lisant les litanies
onotones de ces innombrables coups de matraque et coups
épingle — ah ! la haine du prêtre ! — nous nous demandons
mment Don Pallotti a pu tenir. Dix ans de ce martyre silen-
eux, dix ans sans la moindre plainte, sans un appel à des amis
issants qui, en un clin d'œil, auraient pu changer la situation !
ur le comprendre il faut recourir à la science des saints.

Quelques mois avant sa nomination pour Il Santo Spirito, Don
llotti écrivait dans son journal : « Mon Dieu, révélez ma malice
outes les créatures ! Faites que toutes les créatures, pour votre
nneur et ma confusion, se rebellent contre moi, me frappent,
torturent, m'humilient parce que moi-même, vile créature,
vous ai offensé et blessé. »

Il fut exaucé à la lettre. N'oublions pas les âmes innombrables
'il avait prises en charge et les lettres de change que lui
sait signer chaque séance au confessionnal. Il avait faim et soif
la croix. Et il fut servi à souhait.

A un ami outré de voir ces procédés odieux, il répondait tout

doucement en baisant son crucifix : « Je ne suis pas digne d souffrir pour le Christ. Cette amertume m'est douce. »

Comme toujours, la croix se révélait merveilleusement f conde. Les énergumènes expropriés avaient beau vouloir le cor promettre, l'affluence à l'église, hier encore si mal fam augmentait chaque jour; le confessionnal de Don Pallotti ét littéralement assiégé. Lui fermait-on l'église sous le nez? L enlevait-on son confessionnal? Imperturbable, le nouveau r teur « s'arrangeait » en passant avec toutes ses ouailles à l'égl de Suffragio.

Finalement les bourreaux le mirent bel et bien à la porte. C' alors que la Providence intervint. A son insu, un de ses an avait informé un cardinal de ce qui se passait, celui-ci en réf au pape qui fit parvenir aux persécuteurs des ordres bien pré juste au moment où le pauvre recteur s'apprêtait à vider l lieux.

Son adversaire le plus implacable, l'ancien vice-recteur, tém gna au procès informatif et ce fut certainement la plus belle v toire de Don Pallotti.

« Jamais, lisons-nous dans la déclaration, il n'avait donné moindre raison pour les mauvais traitements qui lui furent in gés. Il ne me parlait qu'avec le plus grand respect et la t découverte. A plusieurs reprises il avait même essayé de me b ser la main. »

Il s'efforçait d'inculquer à ses disciples un respect infini po l'éminente dignité du prêtre. Au frère Palombi, qui un jour av repris un peu vertement un de ses bourreaux, il dit tout pein « Voyons donc : comment pouvez-vous parler ainsi *à un prêtre* ?

Ces dix ans de martyre obscur étaient exactement ce qu fallait pour faire mourir le grain. Venait l'heure de recueil ce qui avait été semé dans le sang et dans les larmes.

Don Pallotti voyait grand. Il voulait sauver *toutes* les âmes. but grandiose réclamait des moyens appropriés.

Or il venait de toucher du doigt l'insuffisance du clerg Comme qualité, mais aussi dans l'ordre numérique. Les prêt seuls, se disait-il, ne peuvent pas assumer la tâche de sauver monde ! Il leur faut, et vite, des collaborateurs.

Comment faisait l'Église aux premiers temps, tout brûla

flammes de la Pentecôte ? C'est très simple : tous étaient ins actifs du Christ : hommes, femmes, enfants, clercs et . La vocation chrétienne implique cet appel précis et cette ilisation générale. Pourquoi ce qui valait alors ne vaudrait-s aujourd'hui ? pensait Don Pallotti. Pourquoi ne pas les ler tous pour sauver toutes les âmes ? Médecins, institu-, artisans, domestiques, valets de ferme et gros fermiers, des, prisonniers, mères de familles, enfants ? Quelles offen- ne pourrait-on pas entreprendre avec des troupes aussi ser- ? Il y a beaucoup de bons chrétiens, mais un peu endormis. illons-les vite, se disait Don Pallotti, et tâchons de leur faire prendre qu'ils sont responsables de l'univers !

jourd'hui, ces idées ne surprennent personne. Les laïcs ris- t plutôt d'être habitués et blasés par leur extraordinaire notion. Mais du temps de Don Pallotti, c'étaient des idées utionnaires. L'apostolat semblait être le monopole du clergé. laïcs, docile troupeau, n'étaient là que pour se laisser con- . Or, Don Pallotti venait bousculer cette béate quiétude. mandait à chacun des comptes pour son milieu et compre- la charité comme une prise en charge très concrète de ces insérées dans notre rayonnement. A la lettre, et en avance resque un siècle, il instituait l'Action catholique. Le nom e y était : son œuvre ne porte-t-elle pas le titre significatif ostolat catholique ?

s œuvres de Dieu se font à petit bruit et avec des moyens res. Abîmé dans son néant, Don Pallotti n'osait pas croire réellement Dieu lui confiait cette tâche, à lui, la plus vile réatures ! Il dut se rendre à l'obéissance. Ses longues années avail ardent avaient préparé un noyau d'équipe qui avait de tenir. Pour lancer la frêle nacelle en pleine mer il suffit e chiquenaude.

n beau jour, Don Pallotti parla à ses amis de la grande pitié chrétiens en pays musulmans. Ils décidèrent de publier en le petit chef-d'œuvre de saint Alphonse de Liguori : *Les és éternelles*. Mais où trouver les fonds ? Tous les yeux se nèrent vers Jacques Salvati, marchand de métier et rompu affaires. « Faites une quête parmi les gens riches. »

lvati eut la chair de poule rien que de penser qu'il lui fau-

drait tendre la main, comme un mendiant ! Il était sur le p
de refuser avec véhémence lorsque Don Pallotti lui tendit l
crucifix : « Allez en son nom et vous réussirez. »

Salvati était un homme droit et vénérait son ami comm
saint. Puisque Don Pallotti le lui commandait il s'exécut
bonne grâce, et fit si bien que la quête lui rapporta le d
de ce qu'il fallait pour la publication. Que faire du rest
l'argent ? Toujours en équipe, très simplement, fut prise la
sion de fonder « une pieuse association d'apostolat universel
engage tous les catholiques à propager la foi en Jésus-Chr
leur fournisse à cet effet des moyens autant matériels que
tuels ».

C'était au début de 1835. Don Pallotti avait quarante ans
œuvre, entreprise en équipe, venait de naître.

Bien vite, elle fut signée par le sceau de Dieu, je veux di
butte à des persécutions. Dans une belle allocution prononc
24 janvier 1932 à l'occasion de la déclaration de l'héroïci
ses vertus, Pie XI appellera Don Pallotti « pionnier et pr
seur de l'Action catholique ». C'est son plus beau titre de g
qui lui vaut aujourd'hui la suprême promotion.

Or les pionniers sont par principe des défricheurs. Ils do
aller contre le courant établi et en vogue, se frayer un ch
à travers la brousse des préjugés et de la routine, combatt
sclérose de l'habitude. En invitant les laïcs à un apostolat
dirigé mais non point gêné par la hiérarchie, Don Pallott
nouait une tradition séculaire, mais devait sauter à pieds j
par-dessus toute une époque de jalouses restrictions qui
blaient faire de l'apostolat une sorte de « chasse réservée »
blessure béante en pleine chair de l'Église, et qui depuis
siècles saignait toujours, expliquait fort bien ces réserves
protestants n'avaient-ils pas vicié à la base l'idée même et le
de l'apostolat laïc en dépréciant la dignité éminente du s
doce hiérarchique ? Il est toujours dangereux d'apprendr
catéchisme contre quelqu'un. En défendant les vérités bles
nous risquons fort d'oublier les vérités volées. Or l'Église
revendique toutes, et ce n'est pas le moindre signe de son a
rable vitalité que ces vigoureux coups de barre, à travers l
toire, pour rétablir l'équilibre menacé.

Naturellement ce sont les saints, porte-parole de l'Église, qui paient les frais. Tous ils semblent révolutionnaires, parce que ns ils participent à son éternelle jeunesse. Tradition et sclérose nt aux antipodes. Il ne faut pas moins que le solide tremplin ces millénaires écrits sous la dictée de l'Esprit-Saint pour adir vers l'avenir. Seuls les saints savent déchiffrer les secrets l'histoire. Leurs lettres de créance? Une docilité sans limites, solue, héroïque envers l'Église qui souvent les éprouve avant les promouvoir. Un fondateur qui ne serait pas capable de er toutes ses œuvres d'un trait de plume au moindre signe de le qui est sa Mère n'est point digne de ses privilèges.

Don Pallotti n'ignora point cette épreuve cruciale. Tout d'ard le nom de son œuvre fut mis en cause. « Apostolat catholie » ? Le censeur s'effaroucha. N'était-ce point empiéter sur les oits de la hiérarchie? Don Pallotti eut beau expliquer que la laboration des laïcs, dans une stricte obédience aux directives la hiérarchie, ne faisait qu'augmenter les effectifs des apôs, comptables de la conversion d'un monde : ses adversaires désarmèrent point. Ils avaient même pour eux certaines raiıs valables. A force de voir grand, Don Pallotti n'arrivait pas lonner à son œuvre de contours assez précis. En voulant enrô *toutes* les âmes dans une offensive *universelle*, il semblait glober l'Église. Un jour, solennellement, elle lui donnera raı : l'Action catholique est un splendide épanouissement de ses es les plus ardents et une promotion officielle de tous les laïcs grade d'apôtres, sous les auspices de la hiérarchie.

l a fallu un siècle pour faire fleurir ce qu'il a semé avec tant larmes.

Voici le programme qu'il proposait à son équipe :

« 1° L'institution d'un apostolat universel, pour tous les catholues, afin de propager la foi en Jésus-Christ parmi tous les idèles et les non-catholiques.

« 2° Un autre apostolat pour ranimer, conserver et augmenter foi parmi les catholiques.

« 3° Une institution de charité universelle, par l'exercice de ıtes les œuvres de miséricorde, spirituelle et corporelle, afin e vous soyez connu dans le monde entier, ô vous qui êtes la arité infinie! »

Ce triple programme dépasse en effet les possibilités d'un i titut religieux, quel qu'il soit. Pour s'établir, il fallait chois Don Pallotti ne le fit qu'à regret, ou plutôt la vie s'en charg Plusieurs de ses entreprises, comme le Collège des Missions, soldèrent par un échec *apparent*. Je souligne le dernier mo comme saint François d'Assise, qu'il aimait ardemment, I Pallotti fut surtout de la race des *entraîneurs*. Il jetait ses id à tous les vents de l'esprit, sans s'inquiéter où elles prendrai racine, sans revendiquer ses droits de paternité spirituelle. Le lement, certains bénéficiaires de la flamme pallottine porter témoignage : Don Giuseppe Maroni, fondateur du Sémina pour les Missions étrangères à Milan, ne se cacha jamais de l fluence que son ancien directeur aurait exercée sur son œuvre; fondant le Collège de Milhill, le cardinal Manning en attri l'initiative à Don Pallotti, qu'il avait longuement fréquenté Rome et qui avait même accompagné ses conseils pressa d'une affectueuse menace : « Vous tomberez malade, Excellen si vous ne faites pas cette fondation! » Un jour, Mgr Manni devenu cardinal et cloué à un lit de douleurs, se souviendra ces paroles ; en autorisant Herbert Vaughan à fonder le sé naire, il se reconnaîtra tributaire de l'influence de Pallotti, « esprit bien plus grand et plus saint que nous deux ».

Seules, deux œuvres lui survécurent, plus nettement, mais définitivement cristallisées : une congrégation de prêtres, conn sous le nom familier de « Pallottins », et une pieuse associati féminine, chargée d'œuvres de charité, qui opta pour les vœ religieux. Sa mort prématurée ne lui permit même pas de rédig les constitutions. Le petit troupeau de ses fidèles sembla si ru ment atteint par la disparition du pasteur que sa vie en sem menacée. Le nom même de l'œuvre fut remis en cause : ce n' qu'en 1947 que les fils de Don Pallotti purent reprendre le no « d'Association d'Apostolat catholique », auquel leur saint fo dateur tenait comme à la prunelle de ses yeux. Les œuvres Dieu ont leurs divines revanches et « la patience tout obtient

Mais c'est surtout comme précurseur intrépide de l'Acti catholique que Don Vincent Pallotti s'impose à la fervente vé ration de tous les fidèles et surtout des laïcs : dans le courant XIX^e^ siècle, personne n'a autant travaillé et peiné pour leur

ifique promotion et il est juste qu'en l'invoquant ils s'acquit-
nt d'une dette de gratitude.

*Caritas Christi urget nos.* Don Pallotti emprunte à saint Paul
devise de son œuvre. Comme saint Paul, il propose à ses dis-
ples « le Christ crucifié » : l'apôtre n'est accrédité que par le
ne de la croix, suprême preuve d'amour.

Car tout, en fin de compte, se ramène au grand commande-
nt. Des fruits d'éternité, seul l'amour est la pierre de touche.
la veille de son ordination, Don Pallotti écrit dans son jour-
l : « Je prie Dieu de me donner, à moi et à tous dans le monde
tier, un amour ardent et, si possible, infini. Seigneur, t'aimer
finiment ou mourir. »

Et voici comment il trace l'idéal sacerdotal : « Quoi que tu
ses, imite les esprits bienheureux. Ne médite que l'infini
nour. Ne prie que dans l'amour. Récite ton brévaire tout en-
mmé par l'infini amour. Célèbre les saints mystères trans-
rmé en brasier d'amour. Annonce dans l'amour la parole de
eu, communique avec amour les sacrements d'amour. Nourris-
d'amour, désaltère-toi avec l'amour, repose-toi dans l'amour.
ie chacune de tes pensées soit enflammée d'amour, que cha-
ne de tes paroles chante l'amour infini, que chacun de tes
tes soit transformé en amour. Marche dans l'amour, respire
mour, meus-toi dans l'amour. Et ainsi, embrasé d'amour,
nétré d'amour, enivré d'amour, transformé en amour par l'a-
our infini, reposant tout doucement dans l'amour, tu porteras
ec toi la flamme vive de l'amour, tu raviras tous les cœurs
amour pour l'infini Amour. »

Tout mystique est poète à ses heures : dans le *Livre de lumiè-*
s de Don Pallotti il y a des trouvailles exquises et qui plus
une fois font penser aux saintes audaces du Poverello. Ne va-
l pas jusqu'à invoquer « la folie d'Amour » du Créateur pour
créature? « Devant de tels témoignages — dit-il — comment
uter de la miséricorde? »

Il faut ausculter le cœur de Don Pallotti pour comprendre son
tivité débordante. Sa vie ne fut qu'un trop-plein de son
nour. Contemplatif né, il finit par « s'arranger » à toujours
ier, et partout. Avare de son temps, il vivait double, sans cesse

occupé et priant sans cesse. Là encore, il peut servir à notre « activisme » d'insigne garde-fou : ne porte de fruits d'éternité que la plénitude qui déborde, et l'apostolat sans âme n'est qu'un leurre. Les chefs de l'Action catholique auraient bien des choses à apprendre en fréquentant Don Pallotti.

Ce ne fut certes pas un triste saint. Dans sa chasse aux âmes, il avait plus d'une ruse dans son sac, plus d'un pieux stratagème. Certaines anecdotes savoureuses évoquent le souvenir d'un autre très grand Romain, saint Philippe Néri.

Lorsqu'il voulait une âme, il la voulait bien. Et lorsqu'on le chassait par la porte, il revenait par la fenêtre.

Un beau jour, on vint le chercher pour un jeune soldat mourant et à tel point révolté qu'il menaçait d'abattre « comme un chien » tout prêtre qui oserait l'approcher. A cet effet, jour et nuit, il gardait un revolver chargé sous sa couverture.

Comment approcher un tel énergumène ? Tout éploré, son père dit à Don Pallotti :

— Il n'y a que vous...

— Il n'y a qu'elle, répond le prêtre en regardant longuement sa « Madonnina ».

En le voyant arriver, la mère et la sœur du mourant furent prises d'épouvante.

— Il bave de rage, dirent-elles, ne vous exposez pas!

Don Pallotti était très calme.

— Donnez-moi un bonnet de bonne femme, dit-il, et un grand fichu noir.

Elles se regardèrent, interloquées, et obéirent.

En souriant, Don Pallotti affubla son travesti. Avec sa figure émaciée et fine, il faisait vraiment penser à une brave dévote.

— Dites-lui que je suis une voisine et que je viens le veiller cette nuit.

En entendant la porte s'ouvrir, le malade braqua le revolver.

— Qui est là ?

Mais la vieille bonne femme, suivie de la maman et de la sœur plus mortes que vives, s'approcha du lit, se pencha sur le malade et lui dit doucement :

— Je ne vous ennuierai pas. Je me mettrai dans un petit coin ur être à votre service.

Ce disant, Don Pallotti glissa sous l'oreiller sa « Madonnina » et dit dans son cœur : « C'est maintenant votre tour : débrouil--vous, Madame! »

Tous les deux ils se débrouillèrent si bien que le lendemain atin la famille trouva le malade dans les bras de Don Pallotti, urant de joie et d'amour. La coiffe et le fichu se trouvaient n rangés sur une chaise. De ce qui se passa cette nuit, seuls anges furent témoins.

Même sa façon de faire la morale était tendre et aimable. Paul Geslin, un Français, du groupe de ses plus anciens collabora-rs et disciples, raconte l'épisode suivant.

Un jour, il reçut de France une lettre, la lut et se disposait à déchirer lorsque Don Pallotti, qui l'observait du coin de l'œil, dit :

— Mon enfant, pourquoi gâcher ce morceau de papier?

— Mon Père, je l'ai lu et il ne peut plus servir.

— Vous en êtes tellement sûr? Rappelez-vous avec quel soin us a fait ramasser toutes les miettes, après la multiplication s pains. Et pourtant qui est plus riche que le Créateur?

— Mais un bout de papier, ce n'est pas du pain! dit Paul de slin avec un brin d'humeur, et pensa : « S'il était un saint, ne serait pas si tatillon ! »

Don Pallotti le regardait en souriant :

— Mettez cette lettre dans ce panier de vieux papiers... Quelle ance! Entendez-vous le chiffonnier qui passe dans la rue? ppelez-le par la fenêtre. Nous allons vendre ces bouts de papiers.

Le chiffonnier les emporta au prix d'une belle piécette de vingt ntimes que Don Pallotti empocha tranquillement. Puis il dit son disciple :

— Allons voir nos malades à l'hôpital !

Chemin faisant, il entra dans une épicerie et acheta pour la écette de vingt centimes qu'il venait de « gagner » un petit quet de *dolci*, ces bonbons dont les Italiens sont tellement ands : au grand étonnement de son compagnon qui n'osait rien re.

Don Pallotti était aumônier à l'hôpital des Cento Preti, trans-

féré plus tard à Santo Spirito in Sassia. Grâce à son influe bienfaisante, cette maison, où hier encore retentissaient des bl phèmes, était devenue un foyer d'apostolat ardent : tout dou ment, Don Pallotti apprenait à « ses chers enfants éprouvés » bon usage de la maladie et l'apostolat par la souffrance.

Ce jour-là, dès l'entrée de l'hôpital, un prêtre le guettait :

— Je vous signale le lit n° 15. Un pauvre garçon mourant qui semble possédé. Il blasphème d'une façon si horrible que autres malades, épouvantés, se bouchent les oreilles. Il ne v même pas entendre parler des sacrements.

— Il faut prier, beaucoup prier ! dit Don Pallotti. Allons à chapelle.

Avec son disciple il se prosterna devant le tabernacle et p longuement.

Dès qu'ils entrèrent dans la salle, le malade se mit à vocifé à grincer des dents et à blasphémer « si atrocement qu'il se blait Lucifer en personne », déclare Paul de Geslin qui obser la scène à distance.

Don Pallotti s'approcha du lit. Le malade semblait vouloir noyer de son répertoire infernal pour ne pas lui permettre glisser une parole.

Tout d'un coup, prompt comme l'éclair, Don Pallotti lui r un bonbon dans la bouche.

— Mange, mon petit, cela te fera du bien.

La bouche pleine, les yeux écarquillés, le furibond ne sait q faire. Cracher cela ? Mais, pardi, c'est bon !

Et Don Pallotti profite de ce moment de relâche. Et il s' force d'ouvrir ce cœur endurci :

— Voyons, mon petit, tu n'as donc pas honte de faire de peine au bon Dieu qui t'aime — et que tu verras bientôt ?

Il vient d'avaler le bonbon, son visage est noir de fureur, ouvre la bouche, Don Pallotti en profite... voici un autre bonb puis un troisième.

Maintenant le prêtre n'est plus debout mais agenouillé, visage tout près du malade, lui tendant sa « Madonnina », et yeux pleins de larmes :

— Mon enfant, mon enfant, aie pitié de ta pauvre âme !

Tous les malades pleuraient. L'énergumène a le regard fi

mais ne dit rien. Et c'est une lutte serrée, sans merci. On croit sentir le bruissement des ailes noires du partenaire invisible. Comme toujours, Don Pallotti a gain de cause, mais à quel prix ! Dieu seul et la Madone savent ce que lui coûtent ces victoires.

Une heure après, le malade mourait réconcilié, pacifié, en serrant le crucifix de Don Pallotti dans ses mains décharnées et en murmurant tout doucement :

— Jésus ! Marie !

Paul de Geslin était bouleversé. Sur le chemin de retour, Don Pallotti lui dit en souriant :

— Même les bouts de papier servent à quelque chose !

C'était bien lui, qui se sentait dans chaque fibre « serviteur inutile » ! Quoi de plus simple que d'attribuer cette conversion miraculeuse aux vingt centimes du chiffonnier ? Leçon inoubliable de sainte pauvreté, mais aussi de quelle humilité !

Ces deux « fioretti » en disent plus long qu'une sèche nomenclature de ses charismes et de ses miracles, car ils nous montrent le visage du saint, si prenant dans son ardente simplicité, si humain ! Mais les saints ne sont-ils pas, au fond, les seules réussites de notre race, chefs-d'œuvre qui justifient tant de déchets ?

Don Pallotti était un insigne thaumaturge. L'avenir ne semblait pas avoir pour lui de secrets. Plus d'une fois il prédit à ses pénitents le jour de leur mort, à une heure près ! Il arrivait au moment exact, lorsqu'on avait besoin de lui, soit pour guérir, soit pour aider à mourir. Lorsqu'il disait : « Faisons la volonté de Dieu », la mort était proche. Lorsqu'il disait : « Ayez confiance en la Madone », la guérison était sûre. Il suffisait souvent d'une simple bénédiction avec sa « Madonnina » pour que des mourants recouvrassent la santé.

Il avait aussi le don de bilocation. A plusieurs reprises on le vit assister des mourants au moment même où il confessait dans un autre quartier de Rome. Nous avons à ce sujet des témoignages sous la foi du serment.

Tous ses charismes étaient au service des âmes et de ses chers pauvres.

Il donnait tout ce qu'il avait. On l'appelait à Rome « le père des pauvres ». Lorsqu'il était au bout de ses ressources — ce

qui arrivait bien souvent — il s'en allait mendier. Les négociants de Rome le connaissaient bien ! Don Pallotti leur demandait des bons pour différentes denrées, et ils s'exécutaient de plus ou moins bonne grâce : pas moyen de lui refuser ! Lorsqu'il était pris au dépourvu, il griffonnait dans quelque coin de rue des billets hâtifs, adressés à « ses amis les riches » en les sommant de donner de leur superflu à quelque indigent en détresse « pour augmenter ainsi leur trésor de mérites ». On conserve dans les archives plus de sept cents de ces billets.

Dans certains cas même « ses amis les riches » étaient à sec. Alors il recourait au miracle. Un jour la comtesse de Fiano, à qui il avait soumis un cas urgent, s'excusa en disant que la cassette où elle gardait son argent était vide.

— Allez-y toujours, dit Don Pallotti, vous trouverez tout de même quelque « paolo ».

— Mais puisque je vous dis que je n'ai rien !

— Allez au nom de la sainte obéissance !

La comtesse revint toute triomphante, en serrant dans la main l'unique petite monnaie qu'elle avait trouvée au fond de la cassette. Quel ne fut son étonnement lorsque, en ouvrant la main, elle laissa tomber toute une poignée de belles monnaies d'or qui roulèrent joyeusement sur le tapis.

— Mon Père, s'écria-t-elle, comment est-ce possible ?

— Chut ! dit-il, à Dieu tout est possible. Et maintenant promettez-moi au nom de la sainte obéissance que vous n'en soufflerez pas mot, jusqu'au jour de ma mort.

Combien de fois n'est-il pas rentré pieds nus et en bras de chemise, furtivement, pour que personne ne le voie, car, en route, il avait distribué tous ses vêtements ? Il contracta sa dernière maladie parce que, en plein hiver, il avait donné son manteau à un malheureux et resta pendant des heures dans son confessionnal, tout grelottant. Il est mort, à la lettre, au service des pauvres.

Lorsque, en 1837, le choléra sévissait à Rome, il se dépensa sans compter et passait ses jours et ses nuits à visiter, à consoler, à administrer les malades. La contagion était facile et il fallait de l'héroïsme pour s'exposer ainsi : dans la panique géné-

le certains prêtres se dérobaient. Il fallait donc combler les
rèches, ne pas laisser un seul malade mourir sans sacrements !
on Pallotti ne mangeait plus, ne dormait plus, se traînait à
eine. Parfois, à bout de force, il s'accordait un peu de repos en
ppuyant son front fiévreux au marbre froid de quelque église.
ne minute de colloque ardent, le ravitaillement mystérieux de
grâce, et en avant vers quelque « borgo » perdu dans la
uit ! Un soir il s'effondra sur les marches de l'église de San
arlino, aux Quatro Fontane et demeura un long moment
endu, avec la grande ville bruissante à ses pieds. Une fois de
us, pour ces âmes dont il avait faim et soif, il se donna.
Ses disciples, qui ne se ménageaient pas non plus, crurent qu'il
ccomberait à la tâche. Mais les saints ont des ressources que
otre médiocrité ignore ! Don Pallotti tint jusqu'au bout, comme
n bon soldat sur la brèche, mais sa santé en fut ébranlée pour
ut le reste de sa vie.

Ce fut un homme de très grands désirs : *vir desideriorum*, et
s ambitions étaient vastes comme l'univers. « Mon Dieu, disait-
je veux vous donner aujourd'hui et toujours toute la gloire que
oivent vous rendre toutes les créatures, non seulement celles
ui existent, mais aussi celles qui pourraient exister. »
Et il ajoutait :

Mon Dieu, sauvez toutes les âmes !
A vous la gloire ! A moi le mépris !

Aux personnes qui venaient lui demander quelque brève direc-
ve, il conseillait de dire souvent, en faisant le signe de la croix :

Par moi-même, je ne puis rien;
Avec Dieu, je *peux tout*.
Par amour pour mon Dieu je *veux* TOUT faire.

Eh, oui ! Le secret de la sainteté c'est d'accorder, comme deux
aux instruments de musique, notre pouvoir et notre vouloir,
ands ouverts sur la toute-puissance divine.

Naturellement cet humble faisait la terreur de l'enfer. Il l
eut dans sa vie plus d'un tour de grappin, plus d'une attaqu
Chaque fois qu'on entreprenait quelque chose d'important,
commandait aux puissances maléfiques, au nom du Christ, et t
solennellement, « de ne pas saboter les œuvres de Dieu ». Fame
exorciste, il délivra plus d'un possédé de l'emprise diaboliq
et lutta parfois pendant des heures, dans un corps à corps imp
cable, pour arracher telle âme aux griffes de l'enfer. Les actes
procès citent des cas qui font frémir !

En lisant la liste de ses œuvres, simplement alignées et sa
commentaires, on se demande comment une vie humaine, mêr
surchargée, a pu y suffire. Et il est mort dans la force de l'âge,
cinquante-cinq ans! On est tenté de croire qu'il a fait vœu de
jamais refuser aucune corvée. Tout le monde se l'arrachait,
était partout. Étonnement moderne, il se vouait sans compter
la cause ouvrière, organisa des « universités artisanales » po
cordonniers, tailleurs, cochers, menuisiers, maraîchers, en s'
forçant de développer leur culture générale et leur conscien
professionnelle. A Santa Maria degli Angeli, il ouvrit une éco
agraire pour initier les jeunes agriculteurs à une exploitati
rationnelle de la terre. A Rome et ailleurs il fonda pour d
jeunes ouvriers des cours du soir. Il semble avoir prévu et app
qué avant la lettre les grandes directives sociales de l'Égli
*Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno* ! Étonnamment pra
que comme tous les grands contemplatifs, il voyait juste et alla
droit au but. L'ignorance lui semblait un des principaux obst
cles à la foi : donc, il combattait l'ignorance. L'injustice socia
était à la base des grands remous révolutionnaires, exploités p
de mauvais bergers : donc, il fallait à tout prix combattre l'i
justice sociale. Là où son influence ne suffisait pas pour chang
les structures, il suppléait par son immense, par son arden
charité. Dans ce temps-là les tribunaux militaires procédaie
avec une rigueur excessive : Don Pallotti se dépensait sa
compter pour ses chers détenus, écrivait d'innombrables lettr
en leur faveur, les assistait comme ses plus chers enfants e
choisissant de préférence les plus endurcis.

Un bagnard se refusait absolument à le voir :

« Mon enfant, c'est moi qui parlerai, tu ne souffleras pas
ot. »
Il se soumit de fort mauvaise grâce, bien résolu de ne pas se
sser extorquer une seule parole, et voici que, devant ses yeux
ouvantés, se déroula le film de toute sa vie. Don Pallotti parlait
ucement, avec une clairvoyance inexorable. Le prisonnier sen-
ses cheveux se dresser sur la tête et prit la fuite en hurlant :
J'ai peur, j'ai peur, c'est un sorcier ! Il me dit tous mes
chés, même ceux que personne ne sait, j'ai peur, j'ai peur ! »
L'épouvante du pauvre bougre finit par une contrition parfaite.
Ah ! le confessionnal ! On l'y trouvait jour et nuit. Il confes-
it des cardinaux, des évêques, le pape lui-même, mais surtout
s pauvres gens qui venaient à lui de toutes parts. Lorsque sur-
nait un cardinal de ses pénitents, il devait faire la queue et
endre patiemment son tour : au tribunal du Christ il n'y a
int de privilégiés, ou plutôt si, il y en a, et ce sont les pauvres
cheurs, ces brebis perdues que le pasteur poursuit en plantant
les nonante-neuf fidèles.
Son amour pour les pécheurs était vraiment sans bornes. Il
ait à leur poursuite dans les quartiers les plus sordides, entrait
ns les maisons louches, les arrachait à la misère, cette triste
tremetteuse, pour les remettre dans la lumière de Dieu. Il
mait beaucoup son saint patron de France, était membre des
nférences de Saint-Vincent-de-Paul et lui ressemblait en bien
s choses, même par son allure silencieuse et pressée.
Il organisa des cuisines gratuites et distribuait lui-même les
rtions, avec infiniment de respect à « nos seigneurs les pau-
es ». Si humble et si effacé d'habitude, il savait se redresser, et
s yeux lançaient des éclairs lorsqu'il s'agissait de prendre la
fense des opprimés, des veuves ou des orphelins. Jalousement,
cachait ses actes de charité dont beaucoup ne seront connus
'au ciel.
De plus, il était fondateur et père de la congrégation de
êtres qui devait continuer son œuvre, qui réclamait son cœur
son temps. Comment a-t-il pu suffire à ces tâches écrasantes
nt une seule aurait suffi pour absorber toute une vie ? Eh bien !
temps des saints n'est pas notre temps : on dirait qu'ils béné-
ient d'un avant-goût d'éternité, en comblant chaque minute

de plénitude débordante. Son secret ? Mais c'est tout simplement le Christ vivant en lui. Dans son journal il écrit :

Seigneur, détruis ma vie,
Que ta vie soit ma vie.

Il a fallu un crachement de sang avec épuisement total pour qu'il se décidât, au nom de la sainte obéissance, de prendre quelque repos dans le couvent des Camaldules, à Frascati. Ce fut un repos bien relatif, puisque c'est là qu'il écrivit, à genoux, la règle de sa congrégation. Lorsqu'on la lit attentivement il semble qu'elle est un magnifique corollaire de la célèbre devise de saint Augustin : *Ama et quod vis fac*. Pour Don Pallotti, la joie est le thermomètre de l'amour : la joie dans la croix, voici l'épanouissement de la vertu royale qui nous rend tributaires et participants du cœur même de Dieu ! Pas de vœux, si ce n'est « le lien de toute perfection », centre de rayonnement et point de convergence de toutes les vertus. Il est très facile d'être un Pallotin médiocre, la règle ne fait point le gendarme, mais qui veut la remplir parfaitement doit devenir un saint : *tertium non datur*.

Il a été tellement fidèle en de petites choses que le Maître de la Maison lui a confié des charges vastes et écrasantes. Il a tout donné : reste cette pauvre vie qui ne tient qu'à un fil.

Les temps sont durs. L'Europe tout entière est balayée par le grand vent révolutionnaire qui emporte beaucoup de paille, mais aussi pas mal de bon grain. La tempête gronde aux portes du Vatican. Qui mieux que Don Pallotti sait évaluer la grandeur des responsabilités catholiques, le poids des péchés par omission ?

Le pape, débordé, doit fuir à Gaeta. « Mort aux curés », vocifère la rue. Dans les couvents, les révolutionnaires font la chasse aux prêtres. Don Pallotti échappe par miracle. Quelles sont ses réactions ? Celles d'un saint : « Il faut des victimes pour apaiser la Justice », répète-t-il à ses confrères.

Depuis ce temps, il sent sa fin toute proche. Pendant l'octave de l'Épiphanie que l'Apostolat catholique célèbre avec beaucoup de solennité et selon tous les rites dans la belle église de S[illegible]

Andrea delle Valle, il prend froid au confessionnal, après avoir donné, selon son habitude, le bon manteau qui l'abritait à un pénitent nécessiteux. Il traîna quelques jours, puis s'alita avec une grave pleurésie. Les médecins déclarèrent tout de suite qu'il n'y avait aucun espoir.

Ses fils éplorés lui demandèrent un miracle : combien de malades n'a-t-il pas guéris?

Il leur répondit d'un ton suppliant : « Laissez-moi partir ! Je ne suis qu'un serviteur inutile, un obstacle pour l'œuvre. Après ma mort le Seigneur la bénira. »

Lorsqu'on lui porta le viatique, il ouvrit tout grands les bras et dit : « Mon Jésus, bénissez toute la congrégation. Une bénédiction de bonté, une bénédiction de sagesse... »

Il n'eut plus la force d'ajouter, selon son habitude : « Une bénédiction de force. »

C'était le lendemain la fête des Épousailles de la Sainte Vierge. Quelle belle fête au ciel ! soupira-t-il, quelle belle fête ! »

Il n'était que juste que la Madone qu'il avait tant aimée et si humblement servie vint le chercher un jour qui lui était dédié. Il s'éteignit tout doucement après une brève agonie, le 22 janvier 1850.

Tout de suite, il y eut des miracles. Le peuple, fin juge, le déclara saint dès sa mort. Et depuis sa gloire et son actualité n'ont cessé de grandir. « De l'Action catholique, il a tout deviné, dira Pie XI, même le nom ! » Et le cardinal Pellegrinetti, dans un hommage ému : « Il a fait tout ce qu'il a pu; et ce qu'il n'a pu faire, eh bien ! il l'a fait aussi »

Au ciel les saints ne chôment pas ! le bienheureux Vincent Pallotti continue à inspirer, où qu'il soit, son cher Apostolat catholique. N'a-t-il pas voulu sauver toutes les âmes, jusqu'à la fin des temps? Comment donc, devant ce monde en détresse, pourrait-il se reposer ? La gloire de Dieu n'est-elle pas en péril? Combien de créatures détournées de leur sens qui est à la fois leur bonheur? Combien d'âmes étouffent, asphyxiées? Certes, au ciel on ne chôme pas et quelle joie de passer par-dessus toutes les causes secondes, droit au cœur de la Cause première !

En l'élevant sur les autels l'Église rappelle aujourd'hui, *Urbi et Orbi*, « l'âme de tout apostolat » : qui n'est point dans l'action,

mais dans cette plénitude qui déborde en fleurs de grâces, et fruits d'éternité [1].

MARIA WINOWSKA.

1. L'Œuvre de l'Apostolat catholique compte aujourd'hui trois mille trois cent cinquante prêtres et frères Pallottins, établis dans deux cent cinquante maisons, et deux mille neuf cents sœurs Pallottines, dans trois cents maisons répandues à travers le monde entier. En France, l'œuvre de Don Pallotti est à ses tout premiers débuts. Commencée par l'un des plus fervents disciples de Don Pallotti, l'abbé Paul de Geslin, elle fut reprise, après une éclipse momentanée, par une équipe de Pallottins polonais, pour la plupart des rescapés, qui ont maintenant une maison à Paris, 25, rue Surcouf, VII[e]. L'ancien recteur de la Mission catholique polonaise, l'abbé Cegielka, si populaire dans les milieux français, héros de la Résistance et ex-bagnard (Dachau) était un Pallottin. La maison-mère se trouve toujours au 59, via dei Petti nari, à Rome, où est mort Don Pallotti. Il est facile de faire l'inventaire de ses œuvres attitrées, mais comment évaluer le nombre de ceux qui sont ses fils selon l'esprit, parfois sans même s'en rendre compte ? Car tous les militants de l'Action catholique sont redevables à celui que des voix autorisées appellent leur précurseur, leur guide et leur patron.

# *Virgo fidelis*

Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Jésus-Christ le témoin fidèle. » (Ap., 15.)

Vierge fidèle et témoin fidèle sont si profondément liés qu'on ne saurait évoquer l'un sans l'autre.

Vierge fidèle et témoin fidèle, aidez-nous au seuil cette étude sur la fidélité.

)n déclare fidèle celui qui tient ses engagements jusqu'au bout. *que ad mortem* est la formule consacrée de l'engagement gieux. La notion d'engagement au plan social comporte un ect juridique : engagement militaire, engagement matrimol, etc... S'il y a rupture de l'engagement, une réparation est essaire; et la pièce concrète, le contrat, est établie pour témoir de l'engagement et pour déterminer la forme et la granr de la réparation appelée par la rupture.

La notion d'engagement comporte également un aspect psylogique : celui qui s'engage sait que des obstacles pourront gir, mais il est résolu à les surmonter. L'expérience prouve les difficultés à dominer sont parfois très grandes, et elle d prudent. On s'engage moins spontanément à quarante ans à vingt ans. Mais, à quarante ans, on est plus prêt à poser engagement ferme parce qu'on a fait l'expérience de la fidédivine venant au secours de l'humaine faiblesse.

Le monde moderne accepte la notion d'engagement au sens dique, mais refuse l'autre, celle qui saisit l'être tout entier.

Nos contemporains envisagent la personne humaine en sa réa psychologique, non en sa réalité métaphysique et, comme première est par nature mouvante, ils trouvent absurde l gagement à ce niveau.

Je me suis engagé à vingt ans au service de Dieu, je lu voué tout moi-même. A trente ans, j'ai fait une expéri humaine et ma psychologie en a été bouleversée. J'ai taxé d reur l'engagement primitif, et loyalement, me semble-t-il, je suis dégagé pour m'engager dans une autre voie.

A cette expérience peut en succéder une troisième, une trième, et les « engagements » nouveaux se succéder. cadres sociaux sont des barrières opposées à ces char ments, et c'est un bien; mais s'ils assurent une certaine manence concrète dans le déroulement d'une vie d'homme, dira la misère infinie de l'être en proie à tant de fluctuat intimes? Et même s'il n'existe qu'une seule bifurcation d route, la misère est bien grande.

Ou bien l'engagement premier avait été conscient, luc suffisamment prévenu des obstacles pour les dominer d'ava pour refuser d'emblée leur séduction ou leur tyrannie : c'é en un mot, l'engagement personnel. Ou bien ce n'était qu' apparence, une illusion, un jeu : le mot d'engagement du le sujet, la personne ne s'était pas livrée selon son fond : émo de la sensibilité qui avait provoqué un élan sans profond duplicité secrète qui s'était réservé un moyen d'échapper promesse, faiblesse d'une personnalité non encore constituée non constituable.

Dans le premier cas, se dégager c'est trahir. Dans le sec cas, on ne se dégage pas, parce qu'on ne s'était pas engagé. le mépris affleure pour la duplicité sous-jacente, ou la pitié, p la faiblesse d'un être qui n'est pas une « personne ».

Aussi, quel tremblement devant tout engagement vrai ! Com apparaissent sages la réflexion qui mûrit lentement le projet s'engager, la « retraite » qui en permet la mise au point, l time veillée d'armes qui jette son chevalier dans le tournoi fidèles !

Combien sages aussi les précautions des témoins des p messes : établir des appuis pour aider à surmonter les obsta

ganiser des haltes pour renouveler la ferveur, se recueillir à rtaines dates privilégiées. Les vœux religieux, qui représentent sommet de l'engagement humain, appellent en retour l'engament divin, et l'âme se repose dans une sécurité infinie tant l'elle demeure fidèle.

Nous avons laissé entendre que le fondement légitime de l'engement était la permanence de la personne, et cette affirmaon appellerait toute une étude que nous ne ferons point. Nos ntemporains ne s'engagent plus parce qu'ils ignorent l'homme parce qu'ils ignorent Dieu.

Ils ignorent l'homme et le caractère métaphysique de sa rsonne, fondement de la valeur immuable de sa destinée. Ils norent Dieu, sa permanence transcendante, son immanence rmanente.

Ils ignorent Jésus, l'économie de sa personne, la stabilité de états. Ils ignorent la vraie vie et son mouvement; ils ignont qu'elle ne se déploie que dans une direction unique : celle « dépassement » indéfini jusqu'à son terme qui est la gloire. croient qu'on peut choisir à son gré la vie ou la mort, passer n degré de vie à un degré de vie moins haut, s'engager, se gager, jouer avec ce moi que Dieu n'a créé libre que pour une nsion constante vers la lumière. « Tu ne t'arrêteras pas », tu es fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, en qui le uvement de la vie ne peut pas fléchir, mais ne peut que jailsans cesse.

Et pourtant, quand ils regardent le monde matériel, ils y couvrent parfois encore l'image d'une certaine fidélité. La sai de la loi de nature en sa rigueur leur révèle une harmonie laquelle ils savent parfois encore trouver quelque repos, endre quelque lointain murmure les invitant à suivre la loi leur être comme la création suit la sienne.

Nostalgie d'une fidélité répudiée qui ne peut pas ne pas revenquer son droit. Désignation de l'immutabilité divine que des urs baptisés ne sauraient ignorer entièrement, et que des es vierges, même dans leurs erreurs, ne cessent de saisir doureusement comme l'image et l'appui de la fidélité abandon.

Mais si notre monde moderne méconnaît la valeur de l'enga-

gement personnel et arrive même à troubler des âmes jusqu'alo fidèles, il demeure interdit au seuil du vivant mystère qu'est u existence de saint, pour peu qu'il s'efforce de l'approcher. C'e comme un second degré pour accéder à la vraie lumière, le pr mier étant l'émotion reçue au contact de l'univers matériel q chante la fidélité à sa loi. Second degré, transcendant : par que la liberté y est inscrite, alors que le déterminisme insc dans le premier n'était qu'un vestige lointain de la fidélité. suffit de regarder profondément ces êtres engagés, dont la fid lité arrivée à son terme nous éblouit et nous repose, mais dont chemin fut ardu et semé d'obstacles comme le sont les nôtre

Les plus beaux types d'humanité sont bien ceux qui réalise la vraie notion de fidélité : non pas fidélité statique, mais déploi ment dans une ligne unique d'une vie dont la permanence mét physique devient comme sensible :

Dominique, l'écho du Verbe.
Catherine, le frêle vaisseau qui porte l'Église.
Benoît Labre, le pèlerin qui ne sait plus que Dieu.
Jean-Baptiste, l'intraitable prophète et l'ami de l'Époux.
Thérèse, la petite sœur d'innombrables enfants.
Gertrude, le héraut de l'Amour.
Jeanne, la fille de Dieu qui « va » jusqu'au bûcher.
Madeleine, la pénitence et la contemplation conjointes.
Michel, au cri vainqueur « qui est comme Dieu ? »
Joseph, le joyau secret caché dans la main du Père.
Marie, l'unique, la créature aux confins de la divinité, la tou jours Vierge faite toujours Mère, la fidélité incarnée et féconde

Dieu a dit « Marie » comme il a dit *Fiat Lux*; et Marie fu comme fut la lumière : parfaite dès le premier instant, en s docilité, en sa fidélité, en sa virginité.

Pour nous, quand Dieu nous appellera dans la Gloire, nou entendrons le nom « nouveau », le nom mystérieux déjà chiffr sur la pierre blanche remise à chacun des élus.

La fidélité définitive aura vaincu les mille retards et les mill refus enregistrés sur la voie de l'engagement; elle sera tissée d leur trame, mais elle nous révélera notre vrai visage et notr

rai nom. Tandis que le nom de Marie sera le même, égal à ui-même comme celui de Jésus, à cause de sa rigoureuse fidélité.

Marie, vous êtes la Vierge fidèle. Vous êtes Marie éternellement. aissez-moi me reposer en votre fidélité afin de vous contem- ler davantage. Laissez-moi déposer dans votre cœur fidèle la harge de mes infidélités écrasantes; laissez-moi vous confier mon ésir éperdu de fidélité virginale et prendre appui sur vous pour ublier l'ombre même de la crainte des défaillances à venir; aissez-moi m'ensevelir en vous, Vierge fidèle, et là, bercé comme n tout petit enfant, permettez que j'ignore tout ce qui dans la réation n'est pas vous.

Vierge fidèle, Vierge en votre fidélité, fidèle en votre virginité, armonie à la gloire de Dieu. Vous êtes de Dieu, vous êtes à Dieu, ous êtes pour Dieu : Vierge en l'absolu de votre dépendance comme )ieu est Vierge en l'absolu de son aséité. Vierge vous l'êtes comme réature parfaite. Et vous allez le devenir d'une manière nouvelle omme Mère de Dieu. Le Verbe incréé, le Verbe en son immu- abilité divine, c'est lui qui s'abaisse jusqu'à la Vierge fidèle et ui vient consacrer et transfigurer cette fidélité première, cette irginité originelle.

La Virginité de Dieu, la Fidélité de Dieu, les voilà donc ivantes en Marie dès qu'elle a murmuré la très simple parole : *'iat mihi secundum Verbum tuum*. Fidélité vivante, virginité ivante, soumises à cette loi de la vie qui est le dépassement sans nesure.

O Mère du Verbe, où donc partez-vous ? Sur quelle route sans erme vous engagez-vous ? Vous allez de Dieu à Dieu, mais Dieu st infini — et il vous faut votre légèreté et votre stabilité de 'ierge — votre science, et votre ignorance de Vierge, et votre mour de Vierge mère pour oser vous embarquer avec cette fer- eur assurée et joyeuse sur le chemin de l'absolu.

Marie, vous êtes Marie, vous êtes la Vierge fidèle, au départ et u terme et tout le long du beau voyage. Vous êtes si proche le Dieu et pourtant vous êtes tout humaine.

Vierge fidèle qui tient à son engagement terrestre et qui ne eut renoncer à son propos de virginité. Et vous posez une ques- ion à l'ange. Et comme vous la posez bien ! La Vierge fidèle sait ue Dieu est fidèle, qu'il n'existe point en lui de contradiction.

Marie s'informe du « comment » sans douter qu'elle aura u bonne réponse. Pas de trouble en profondeur, simplement l'ém de cette visitation... et le dialogue se poursuit dans la paix.

La Vierge fidèle se repose en son Dieu fidèle avant même savoir que c'est la vertu du Très-Haut qui la couvrira de s ombre. Et le Dieu fidèle se repose en sa Vierge fidèle avant mêr qu'elle ait répondu oui à l'adorable sollicitation.

Et la route ne manquera pas d'obstacles, mais Marie ne doute jamais. Elle posera d'autres questions, dans le fond de s cœur ou au bord de ses lèvres, mais toujours virginalement. étaient si exempts d'inquiétude essentielle, vos « pourquoi? et vos « comment? » Vierge Marie. Vous saviez dans la foi q votre Dieu caché était un Dieu fidèle et que chaque épreu devait vous affermir dans la virginale fidélité.

Jusqu'à l'épreuve surhumaine du vendredi saint et des jou au tombeau, vous avez grandi dans la foi obscure — puis ju qu'à la fin de votre existence terrestre dans la foi lumineuse d matin de Pâques.

Auprès de la Vierge fidèle se tient le témoin fidèle, Jésus.

Les litanies de son saint Nom omettent ce vocable, mais fidélité est comme sous-jacente à tous les autres titres décern à Jésus.

Cette fidélité de Jésus est nécessaire et libre parce qu'elle e une fidélité divine; elle est la fidélité du Verbe incréé : « J suis Celui qui suis. » En lui nous touchons le fondement de l fidélité créée : l'être créé a sa source dans le Verbe. « Toute choses ont été faites par lui. » Chaque créature étant un mot d Dieu, nous comprenons comment la fidélité du Verbe est l'appu de toute fidélité créée; le créé est défaillant, infidèle par nature et Jésus, achevant d'enseigner Catherine, lui disait le fond d toute vérité humaine après le mystère de la Vérité divine : « T es celle qui n'est pas. »

Regardons maintenant la fidélité de l'humanité sainte : ell est bien singulière.

La nature humaine de Jésus n'ayant pas de subsistance pr pre, sa fidélité est soutenue par la fidélité divine, absolumen nécessaire et libre, et à cette lumière, la personne de Jésus décou verte dans l'Évangile s'éclaire d'une profonde clarté.

« Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père », doit redire Jésus si souvent; et nous pourrions traduire : « Je ne is *être* autrement que dans cet état de fidélité. »

« Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? », murmure Jésus croix, et nous découvrons là une sorte de jeu divin, le jeu amatique de la Passion du Sauveur. La nature humaine de sus, suspendue au Verbe, ne peut pas, absolument, être aban-nnée. Décret de Sagesse qui ne peut se renier lui-même : « Je is Celui qui suis. » Je suis ma propre sagesse, je suis ce décret sagesse qui a inventé l'économie de la personne de Jésus et je suis éternellement.

Et le Verbe pourrait nous dire à nous aussi : « Je suis le cret de Sagesse qui a construit la créature que tu es selon dessein éternel et ta fidélité c'est de dire *Amen* à ce divin uloir. »

Nous avons regardé quelques aspects de la fidélité en des éatures privilégiées. Regardons maintenant l'harmonie entre fidélité et la virginité, à notre niveau de créatures misérables. âme vierge est fidèle parce qu'elle a, en désir, réalisé l'unité son être en choisissant un seul objet : Dieu. Dieu en lui-ême ou Dieu dans le prochain. Toutes ces forces sont polarisées r cet objet unique : psychologiquement, une accumulation se alise qui rend la fidélité relativement facile. La fidélité entraîne fidélité, comme la transparence entraîne la transparence; la élité développe la générosité, la patience, la pénitence qui font e fidèle; tandis que la non-fidélité est la terre où germent spon-nément l'égoïsme, l'orgueil, la sensualité, qui à leur tour dé-urnent de la fidélité.

L'être vierge, totalement, selon le corps, l'esprit et le cœur, ne uche le créé qu'au travers de Dieu; il le touche en l'état de sa procession à partir de Dieu » ou en l'état de son « retour » rs Dieu, et donc à l'état vierge d'une certaine manière; la erge n'est pas atteinte par la dégradation des créatures, elle est point dégradée elle-même par leur approche, elle est inat-quable comme une tour d'ivoire : toute force, toute prudence, ute joie, toute vie, toute lumière, toute justice, toute vérité, ut amour... parce que enclose en Dieu qui est tout cela même. La Vierge fidèle ne peut pas n'être pas fidèle parce qu'elle

est un avec Dieu l'immuable. Ils sont si merveilleux les échanges entre la virginité et la fidélité ! Plus tu es fidèle et plus tu es vierge. Plus tu es vierge et plus tu es fidèle.

Il en est de ces relations comme de celles qui ont lieu entre l'Amour et la Connaissance : ascension indéfinie de l'une à l'autre réalité. O rigueur du tout premier engagement si plein de promesse, où n'aurais-tu pas dû conduire ton enfant vierge. Mais il s'est laissé séduire un peu — si peu ! — par ce qui n'était pas l'objet premier de son choix.

Marie, Vierge fidèle, puisqu'il te contemple en ta fidélité originale, donne-lui, à cet enfant infidèle, de retrouver la ferveur du tout premier engagement, de saisir son objet et de ne plus le lâcher, jamais, mais de se laisser conduire par lui, au rythme de l'amour, jusqu'au degré que rêve le Dieu fidèle.

Vierge fidèle, montre-lui dans ta lumière la splendeur d'une courbe qui s'élance d'un jet, sans retombée, comme la tienne, la splendeur du diamant, la splendeur de la sphère parfaite, images de sa virginité.

Et surtout, révèle-toi toi-même en la multiple splendeur, recueillie en ce seul nom : Marie, et en ta qualité de Vierge fidèle. Car si tu es la Mère du Créateur, la Mère du Sauveur, la Mère des hommes, la Mère du bel amour, c'est que tu fus d'abord la Vierge fidèle. Si tu es « Vierge très pure, Vierge prudente, Miroir de justice, Maison d'or, Étoile du matin, Rose mystérieuse », c'est que tu fus d'abord la Vierge fidèle. Si tu es la Reine des anges, la Reine des patriarches, la Reine des prophètes, la Reine des apôtres, la Reine des saints, c'est que tu fus d'abord la Vierge fidèle.

Montre-nous tout l'éclat de ta gloire pour ranimer notre courage et nous garder vierges pour Dieu seul.

Apprends-nous, ô maman, à te bien regarder, à te bien obéir : ainsi que les serviteurs fidèles des noces de Cana, ayant « fait tout ce que tu diras », nous aurons l'émerveillement de voir changée en le vin de fidélité virginale l'eau de notre pauvre effort d'enfant.

La fidélité des vierges de tous temps, soutenue par la fidélité de Marie, a été préparée par la fidélité du peuple élu.

Dieu a suscité les prophètes pour garder Israël dans sa fidélité

— et quelle tendresse dans l'appel, quelles images suggestives pour faire comprendre au peuple élu la rigueur et la douceur de l'engagement réciproque ! Ce sont les « fiançailles » et les « épousailles » mystiques traduites avec les accents de la passion la plus forte et la plus pure.

Mais quand Israël abandonne l'époux, les prophètes s'indignent, se lamentent sur la trahison, humilient la « prostituée », la courtisane dont le front ne sait plus rougir. Ils gémissent sur l'adultère et la véhémence de leur parole fait sentir jusqu'au fond de l'être l'immensité du sacrilège. C'est plus que d'un engagement humain qu'il est question.

> Le péché de Juda est écrit avec un stylet de fer,
> avec une pointe de diamant.
> Il est gravé sur la table de leurs cœurs
> et aux cornes de vos autels.
>
> (Jérémie, 17, 1.)

Et Yahweh maudit l'infidélité, mais il semble qu'il ne puisse persévérer dans la malédiction :

> Je me suis souvenu de la piété de ta jeunesse,
> de l'amour de tes fiançailles
> alors que tu me suivais au désert,
> en pays qu'on n'ensemence pas.
>
> (Jérémie, 2, 2.)

Et c'est l'Amour qui triomphe — dans l'Ancien Testament, préfiguration du Nouveau.

> Je veux la miséricorde et non le sacrifice.
>
> (Matt., 9, 13; 12, 7.)

Tâchons cependant d'être pour Dieu des enfants fidèles.

Que le cœur de ses vierges fidèles lui soit pour jamais un lieu de repos.

M.-L. G. des Lauriers, O P.

# *Chances, risques et privilèges de l'Art Sacré*

Il est des problèmes plus graves que ceux de l'art sacré, et qui requièrent plus immédiatement l'attention du chrétien. Il en est même tellement qu'on est parfois enclin à considérer le domaine de l'art sacré comme négligeable, les problèmes de l'art sacré comme futiles. On passe, on se détourne : il s'agit de querelles d'esthètes qu'il faut laisser les esthètes vider entre eux; il sera bien temps, en tout cas, de s'y intéresser plus tard. Ce n'est pas quand la maison est prise dans la tempête qu'on peut discuter utilement de sa décoration.

Pareille attitude n'est pas sans analogie avec celle de beaucoup de gens devant l'art profane : pour le philosophe souvent, mais aussi et surtout pour le politique et pour l'homme d'action, toute question d'art est secondaire, indigne de retenir une attention sérieuse, étrangère.

Or, s'il est bien vrai que les problèmes de l'art sacré sont moins importants que beaucoup d'autres, il est faux qu'ils soient pour autant négligeables : ils ont un retentissement sur toute la vie spirituelle; avec eux il ne s'agit pas de querelles byzantines, de problèmes quelconques de décoration ou d'ornement, il s'agit du visage même de l'Église. Ces problèmes mettent en cause la vie même de la foi.

L'art au service de la liturgie, l'art dont le rôle est de faire « contempler » la « réalité sublime » cachée dans la célébration reflète les tendances divergentes de la foi aujourd'hui. La stricte conformité aux enseignements du magistère ne doit pas être confondue avec

l'académisme; la foi audacieuse dans ses recherches, avec un art inquiet, désespéré; la foi qui met l'accent sur l'approfondissement intérieur, avec un art en quête de pureté, même au risque de perdre contact avec l'immense foule des fidèles, et donc de manquer pour cela de puissance apostolique.

Lorsqu'on accepte d'aborder en chrétien les problèmes de l'art sacré, on est rapidement débordé : il ne s'agit pas seulement d'esthétique, mais de spiritualité. Les questions les plus complexes, apparemment insolubles, se pressent et vous assaillent. En vérité, il serait bien commode de pouvoir s'abstenir, de laisser à d'autres le soin de découvrir des remèdes, d'avoir recours à des spécialistes et à des techniciens comme on fait confiance, malade, au médecin. Mais pareil abandon n'est pas possible, car c'est *notre* affaire, et c'est *avec nous tous* seulement qu'on risque de découvrir les solutions satisfaisantes.

Il y a divorce entre l'art et le public depuis longtemps. Ce mal dont souffre l'art profane est lourd de conséquences et trahit une véritable maladie sociale. L'art sacré en est atteint lui aussi, et bien plus gravement encore, puisque cela constitue un véritable scandale : l'art au service de la liturgie ne *peut* ni mentir ni faillir à la charité. Il doit être comme un rayonnement des Béatitudes, et chaque fois qu'une œuvre s'en écarte — comme c'est le cas si souvent, hélas ! dans nos églises — on peut être assuré qu'elle n'est pas du ressort de l'art sacré. Et sans doute faut-il insister spécialement sur un point, sur une contradiction au moins apparente : il est vrai que *sacré* c'est *séparé* (d'où certaines tentations fréquentes d'ésotérisme), mais un art sacré chrétien ne se conçoit pas sans adhésion profonde de tous les membres de l'Église. Imposé, étranger, privé de la communion de ceux à qui il s'adresse, il manquerait à la fois à la charité et à la vérité, il serait absurde en tant qu'expression de la religion de l'Amour incarné. L'art sacré chrétien est populaire ou bien il n'est rien. Or, entrant dans un sanctuaire, comment n'être pas frappé par ces accents sans justesse, qui sont comme le signe d'une affreuse indifférence à la justice, par une volonté de douceur qui choit dans le doucereux ou par l'expression du tragique perverti en aveu du désespoir, par un dédain de la pureté jeté comme une insulte à la face de Dieu ?

« Pour qui ose les regarder, les églises modernes — écrit Paul

Claudel — ont l'intérêt et le pathétique d'une confession chargé
Leur laideur, c'est l'ostension à l'extérieur de tous nos défaut
faiblesse, indigence, timidité de la foi et du sentiment, sécheres
du cœur, dégoût du surnaturel, domination des conventions et d
formules, exagération des pratiques individuelles et désordonné
luxe mondain, avarice, jactance, maussaderie, pharisaïsme, bouff
sure. »

Il n'est pas tolérable qu'on déforme le visage de l'Église du Chris
soit qu'on lui prête des traits conventionnels, fades ou grimaçan
(adopter les consignes de la mode n'est pas se tenir dans le co
rant le plus vif de l'art d'aujourd'hui), soit qu'on y figure les rid
de la décrépitude (ces pastiches qui donnent à penser que l'Égli
veut perpétuer le passé. Les formes vivent et meurent : il semb
que, trop souvent, le chrétien ait une spéciale dilection envers l
cadavres des formes. Ces hauts couloirs que sont par nécessité l
nefs médiévales, il entreprend, par goût, de les reproduire; et cet
obscurité de la salle liturgique contre laquelle luttèrent pendant d
siècles les vieux bâtisseurs, ils la recherchent parce qu'ils lui tro
vent une allure « mystique »). Nous sommes les complices de c
trahisons, diverses mais également odieuses, lorsque nous nou
détournons des problèmes de l'art sacré.

On parle beaucoup d'engagement. Et l'art sacré est *engagé*, ma
autrement que l'entendent les philosophes ou les simples partisa
d'un régime pour la Cité terrestre : prendre parti n'est pas adopte
les consignes d'un parti. L'art sacré est même le cas extrême de l'a
engagé et il sera jugé à la fois pour sa valeur en tant qu'art
selon des critères étrangers à la plastique. Devant lui, il nous faudr
maintenir toutes nos exigences envers les arts profanes, mais av
une sévérité indispensable, avec une spéciale rigueur, puisqu'
s'agit d'une expression de la vérité et de la vitalité du christianism

Ce qui paraît nécessaire à l'art est trop souvent en opposition av
ce qu'exige le sacré et, pour résoudre ces contradictions interne
la tentation est forte d'avoir recours à un compromis. Seulement, o
ne peut transiger ni avec les exigences de l'art ni avec celles d
culte. On constate souvent que le fameux « divorce » de l'art et d
public s'est produit historiquement, au début du siècle dernier,
on en cherche le remède dans une pharmacopée assez dérisoire
cours et conférences, expositions et propagande. Moyens ridicule

u moins si on les croit suffisants, car le mal dont on entend ainsi uérir n'est que la conséquence fatale d'un divorce autrement tra- ique : celui de l'homme avec son Dieu.

Si Dieu est mort, avec le Créateur sont mortes ses créatures. Nous e serions alors pas même des survivants : des fantômes errants ans un monde vidé de toute valeur, où l'art serait donc un parfait on-sens. Ainsi un art profane contemporain apparaît comme une urvivance d'un organe après la disparition d'un besoin. Par corol- aire, les chances de l'art sacré sont immenses, et sa déchéance ctuelle peut être envisagée comme l'effet accidentel d'une conta- ion dont il doit être guéri. Préparons la nouvelle manifestation de 'Homme Nouveau dans l'homme moderne.

*L'Art Sacré* est la « seule revue française d'art religieux ». Ce 'est pas seulement en cela que cette revue est unique, mais parce u'à une époque où les revues d'art se présentent sous la forme de uxueux magazines, paraissent vouées à la délectation d'un monde boli et dont subsiste la nostalgie, elle est un organe vivant et igoureux, traitant de questions actuelles. De l'extérieur, cela peut araître paradoxal : comme elles sont anémiques, les réalisations acrées, en face des grandes œuvres profanes ! Pourtant, si médiocres oient-elles, elles échappent à la menace qui pèse sur les ouvrages les lus magnifiques des meilleurs parmi les artistes d'aujourd'hui : Dieu existe, l'homme existe, le monde des valeurs existe. Nous savons ue le monde racheté ne risque pas de sombrer dans cet univers bsurde vers lequel il paraît glisser.

*L'Art Sacré* est, sans aucun doute — et c'est normal —, la plus xigeante quant à la qualité des revues d'art actuelles : on lui fait arfois reproche de manquer d'éclectisme, ce qui, pratiquement, ignifie qu'on la souhaiterait plus tolérante envers de détestables roductions, moins sensible à la laideur qui témoigne des discordances es âmes. Il serait bien commode aussi que, plutôt que de se soucier ant de doctrine, elle apportât des formules, qu'elle offrît des solu- ions illusoires à des problèmes terriblement complexes. Pareille evue ne peut que décevoir ceux qui ne veulent pas résister aux solli- itations de la facilité, ceux qui entendent être confirmés dans leur uiète assurance.

Certes, c'est une revue spécialisée, mais qui ne s'adresse nulle-

ment à de prétendus spécialistes. L'art ancien n'y est pas étudié d
point de vue de l'archéologue, comme dans un savant bulletin d'
rudits, mais d'abord pour permettre une meilleure contemplatio
des œuvres belles, ensuite à cause de sa puissance d'enseigneme
sur les valeurs permanentes que nous devons maintenir — valeu
spirituelles et plastiques — enfin parce que la garde d'incomparabl
trésors d'art ancien est, pour une très grande part, confiée au clerg
Or, faute d'information surtout, la façon dont le prêtre s'acquit
de cette tâche n'est qu'assez rarement à son honneur, et cet
carence, à plus d'un titre, est hautement déplorable. Gâter l'œuv
de nos pères, c'est attenter à cette unanimité spirituelle qui re
plus efficace la prière.

L'art contemporain exige une attention toute particulière d
l'homme contemporain, car, par une anomalie singulière et pour d
raisons que nous avons tenté d'esquisser, il reste plus étranger qu
l'art ancien à la plupart d'entre nous, aussi bien au laïc qui en e
pratiquement écarté dans ses occupations normales, qu'au prêt
qui, ni au séminaire ni dans sa paroisse, n'a bien souvent aucu
contact avec aucune œuvre récente. L'équipe de *L'Art Sacré* s'e
efforcée d'élaborer et d'exposer une doctrine cohérente, de dégag
des principes et non pas de donner des formules, sans négliger pou
autant l'examen des cas concrets et les conseils pratiques. Ains
les chrétiens ont-ils désormais à leur disposition un incomparab
instrument d'information et de culture. Il reste que, bon gré ma
gré, si la revue, expression d'un mouvement, n'obtient pas la larg
audience qu'elle mérite, tant par sa qualité propre que par l'excep
tionnelle importance de ce dont elle traite, elle sera réduite à n'êt
que l'œuvre de spécialistes destinée à des spécialistes. L'effort aur
été vain, une chance unique aura été gâchée. Or, il faut le répéte
l'art sacré qui, depuis deux siècles et plus, n'est plus qu'une sectio
de l'art, qu'une branche fragile sur un arbre à l'allure encore pui
sante, l'art sacré sera dans l'avenir la plus vigoureuse expressio
de l'homme. Il sera sinon tout l'art vivant, du moins l'essentiel d
l'art vivant, son domaine de choix. Il en sera ainsi tôt ou tar
car le monde sans Dieu est un monde sans homme, sans âm
sans art.

PIERRE VILLOTEAU.

# LES REVUES ITALIENNES

## Vie spirituelle de l'Italie moderne

Si toute guerre comporte toujours une victoire de la matière sur l'esprit, tout après-guerre amène aussi une impasse où se rencontrent et s'opposent des tendances antagonistes, sans trouver immédiatement de solutions satisfaisantes aux problèmes les plus urgents de l'heure. Dans le cas de la guerre comme dans celui de l'après-guerre, le matérialisme, ou disons les préoccupations matérielles, semblent envahir tous les domaines de l'activité au point d'étouffer toute voix qui tenterait de s'élever, de l'intérieur, de la meilleure part de l'homme.

On assiste de la sorte au spectacle navrant de peuples chrétiens qui, ayant perdu pour un temps le sens de « la chrétienté », placent les intérêts temporels au-dessus des intérêts spirituels, se désintéressent des problèmes de la vie de l'âme, et ne considèrent plus dignes d'attention que les questions politiques, économiques ou techniques, quand ils ne vont pas jusqu'à tuer, à supprimer radicalement tout ce qui est du domaine du spirituel, asservissant les consciences, bâillonnant l'Église, traçant un fossé infranchissable entre l'esprit de l'Église et la prétendue civilisation moderne.

L'après-guerre en Italie, tout en amenant comme à l'ordinaire les séquelles inévitables de désordres économiques et sociaux, n'a pas pu, grâce à Dieu, la défaite de l'esprit ni l'arrêt brutal d'une nouvelle floraison spirituelle. Nous avons pu le constater au cours de la grandiose manifestation du 27 septembre 1947, lorsque de tous les coins de l'Italie les hommes de l'Action catholique affluèrent à

Rome pour se rassembler autour du Saint-Père. Celui qui avait eu peur jusque-là ne pouvait plus avoir peur désormais, devant pareil témoignage de foi et d'abnégation ! L'avenir garanti était moins le résultat des élections politiques d'avril 1948 que des rassemblements grandioses et vibrants d'enthousiasme, en septembre 1948, des jeunesse masculine et féminine de l'A. C. Ces trois congrès, qui ont ému tous les catholiques italiens ou étrangers, ne furent pas les preuves de la seule force organisatrice — bien que cela ne fasse aucun doute — mais aussi de la profonde vie intérieure de l'A. C., de sa maturité apostolique, adaptée aux temps modernes.

### Caractéristiques spirituelles de l'Action catholique

« L'intériorité fut définitivement acquise par l'A. C. italienne durant la période du fascisme — avais-je écrit en avril 1948 dans la revue *Tabor* —, non par le mérite de celui-ci, bien entendu, mais plutôt dans la lutte contre le fascisme, représentant l'attitude défensive contre l'oppression. Ne faudrait-il pas dire que cela s'est fait par instinct de conservation ? Sans doute, s'il ne s'agissait pas là d'un phénomène dont les racines plongent dans la volonté même de Dieu, volonté qui trace ses plans sans que les hommes puissent la contrecarrer toujours et déjoue ainsi les manœuvres de ses ennemis. Au cours de vingt années de recueillement, la spiritualité de l'A.C. atteint des sommets encore inconnus des laïcs. Des phénomènes tels que la sainteté de la jeunesse, le nombre croissant de vocations sacerdotales et religieuses, l'esprit de dévouement, de consécration de toute vie, très répandu de nos jours parmi les laïcs, sont autant de témoignages de l'efficacité des moyens spirituels utilisés et de la valeur des résultats. Les fruits en sont rapidement arrivés à maturité. A l'heure qu'il est, et à diverses reprises, ils ont pu s'épanouir et déverser leurs semences partout où ce fut nécessaire. De telles semences amènent partout, avec l'esprit d'intériorité, celui de conquête. Ce signe fondamental de l'A. C. est tellement caractéristique que, se basant sur lui, nous avons pu parler de « révolution » de l'Église dans les temps modernes ». En effet, si la perfection d'une méthode se mesure aux effets produits, personne ne pourra refuser

à l'A. C. le titre d' « école de sainteté moderne ». Nous devons nous souvenir ici, à côtés des géants de la vie spirituelle comme Beato Ferrini, Toniolo, Torini, Necchi, Moscati, Frassati, Marcozzi, Argene Fati (et qui pourrait les énumérer tous?), de bien des jeunes apôtres; tel ce Renato Sclarandi, qui écrivait un jour : « Les saints savent lutter, isolés, comme des géants parce qu'ils sont formidablement unis à Dieu », et fut assassiné en portant secours à un de ses compagnons du camp de concentration allemand; ou encore ce Gino Pistoni, qui mourait perdu dans un bois en récitant l'Office de la Sainte Vierge, après avoir écrit sur son sac de montagne, avec son propre sang : « J'offre ma vie pour l'Action catholique. »

Celui qui ne voit dans la structure de l'A. C. italienne que l'organisation la plus aguerrie et la plus combattive des catholiques laïcs de notre temps se trompe : il admire un corps, mais en ignore l'âme. Pour se détromper, il lui suffira de participer à l'un des « triduums de récollection » d'un groupe quelconque de l'A. C. pour s'apercevoir de l'importance qu'acquiert, pour la formation des laïcs à l'apostolat, la vie intérieure alimentée de méditations, de la communion quotidienne, de lectures spirituelles, d'examens de conscience, de retraites mensuelles, d'exercices spirituels annuels et, par-dessus tout, de ce *sensus Christi* qui incite les âmes à rechercher la perfection personnelle, non pas tant pour leur salut personnel qu'en vue du bien de toute l'Église. Le motif en est évident : comment l'A. C. pourrait-elle jamais assumer avec tant de succès la tâche délicate de porter un souffle de vie spirituelle dans cette mêlée confuse qu'est notre société moderne si elle-même ne s'alimentait continuellement de cette même vie spirituelle?

### Nouvelles formes de vie religieuse

C'est en partie au climat spirituel créé parmi les laïcs de l'A. C. qu'est due l'apparition, au cours de ces dernières années, de nouvelles formes de vie religieuse, à côté des anciennes. Déjà, de nombreuses formations déploient une activité apostolique plus opportune et plus féconde que jamais. Nous ne mentionnerons que deux d'entre elles, les plus connues sans doute : la *Société de Saint-Paul*

(Compagnia di San Paolo) fondée après la guerre de 1914-1918 à Mil par le vénéré cardinal Ferrari, et la *Pro Civitate christiana*, fondée Assise par l'abbé Giovanni Rossi au cours de la dernière guerre; to deux sont des instituts séculiers ayant obtenu récemment u entière approbation par l'encyclique *Provida Mater* de Pie XII. temps nouveaux formes nouvelles de vie religieuse. Non que ces no velles formes doivent supplanter les anciennes ou les supprim toutes peuvent fort bien coexister au sein de l'Église et servir da leurs domaines spécifiques tout en manifestant la prodigieuse vi lité de l'Église. A quiconque est tant soit peu familiarisé avec l'hi toire de la spiritualité chrétienne, il semblera évident que l'Égli pour maintenir son unité fondamentale et irréductible, adopte d formes et des méthodes diverses, adaptées non seulement au car tère particulier d'un milieu religieux déterminé, mais aussi a conditions de vie spéciales de telle ou telle période de l'histoire. L ermites, les Basiliens, les Bénédictins, les Ordres mendiants, la Co pagnie de Jésus et, après le Concile de Trente, les congrégations re gieuses fondées à un rythme toujours accéléré jusqu'à nos jours, av leurs spiritualités variées, sont redevables, à l'origine, au siècle q les a vu naître. Le chêne antique de la spiritualité porte de nouvell pousses à toutes les époques, et de ce chêne antique sont nées Italie de toutes jeunes congrégations, comme la *Société de Saint-Pa* et la *Pro Civitate christiana*, qui rassemblent des laïcs sous leu bannières et les conservent tels, même quant à l'habit, mais les ob gent à des vœux temporaires et les préparent à de nouvelles form d'apostolat appropriées au monde moderne. Nous ne nous arrêtero pas pour redire tout le mérite des « missions pauliniennes » et d « catéchèses chrétiennes », mérite qui saute aux yeux de tout Italie catholique depuis bien des années; nous ne signalerons que la bel et consolante nouveauté que représentent ces « missions » et c « catéchèses » pour les foules qui entendent la parole de Dieu de bouche des laïcs, au milieu d'une place, parmi les établissemen ouvriers, aux carrefours des rues, dans les théâtres, dans les sall publiques, dont l'accès, par méfiance, serait interdite à toute pe sonne venant parler en costume religieux.

## Revues de spiritualité

Ce qui peut surprendre de nos jours, c'est l'intérêt toujours oissant des laïcs pour la cause de la culture religieuse et de la vie irituelle. Cet intérêt ne put d'abord guère se satisfaire. En Italie, n'existait, avant la guerre, qu'une seule revue de spiritualité : la *ita Cristiana* des Pères Dominicains de Fiesole, près de Florence, ni était d'ailleurs assez peu connue dans les milieux laïcs. Aujourhui, deux nouvelles revues vivent et prospèrent à côté de *Vita ristiana* : *Tabor* et *Rivista di vita spirituale*, toutes deux déjà à leur oisième année de parution.

*Vita Cristiana* reparut en 1947, après trois années de silence, et rmula avec plus de netteté encore son programme précis : « Notre vue, déclare l'éditorial du premier numéro paru après la guerre, poursuit pas de buts proprement culturels ou d'érudition : elle t plutôt une revue de formation. Nous voulons nourrir les âmes, ler à acquérir la vertu, à prendre conscience de l'insondable hesse de la grâce divine, à vivre intégralement le sublime idéal rétien. Comme but secondaire, notre revue se propose de susciter ntérêt pour l'étude proprement dite des problèmes d'ascèse et de ystique, de publier de brefs essais sur ces sujets, de tenir les teurs au courant des progrès accomplis en ce domaine, d'attirer ur attention sur la préparation d'une future histoire de la spiritalité italienne sans que, pour autant, elle veuille s'engager dans s questions de critique pure ou dans la reproduction de textes à guments exclusivement philologiques. » *Vita Cristiana* a tenu role et est restée fidèle à sa devise. Elle n'est ni populaire, ni docte, négligée de forme, ni remplie de savantes élucubrations.

*Tabor*, dont le premier cahier paraissait en janvier 1947, est une vue mensuelle de spiritualité pour les laïcs, jouissant de la faveur nérale dès le début . « Le programme de *Tabor*, écrivions-nous dans ditorial du premier numéro, est éclectique; ses pages sont donc vertes à tout courant spirituel catholique et à tout problème qui ite l'âme moderne; il désire cependant se maintenir sur un plan ssible à tous et y apporter ces prémices savoureuses qui mûrisnt en tous temps dans l'Église de Dieu. » En fait, *Tabor* a été, rant ces trois années de son existence, une revue que tout laïc

de culture moyenne a pu lire avec profit. Attentif à tout courant nouveau de spiritualité, aussi bien en Italie que hors des frontières la revue, loin de fermer ses portes aux étrangers, les accueille, ne veut pas pour autant se réserver uniquement au profit « spécialistes et de techniciens du travail »; elle ne préconise aucune théorie ascétique particulière, comme le fait par exemple *Vita Cristiana*, ouvertement reconnue comme revue *thomiste* ou comme *Rivista di vita spirituale*, dirigée par les Pères Carmes Déchaussés qui s'efforcent de faire connaître et de répandre la spiritualité thérésienne et juaniste. Dans la vie spirituelle toutes les voies sont bonnes du moment qu'elles conduisent à la perfection. L'éclectisme de *Tabor* ne doit pas faire croire toutefois à un manque d'unité. Tous les cahiers de cette année ont été consacrés à l'étude de l'influence des sacrements sur la vie spirituelle, prouvant éloquemment l'unité organique de la revue. Celle-ci se propose d'élargir encore l'année prochaine le cercle de ses lecteurs, presque tous laïcs de l'A. C., et d'élaborer un programme en rapport avec les grandes tendances spirituelles de l'*Année du Pardon* (année sainte). Outre *Vita Cristiana* et *Tabor*, il existe encore, avons-nous dit, une troisième revue, la *Rivista di vita spirituale*, publication trimestrielle dirigée par les Pères Carmes Déchaussés, parue depuis janvier 1947. Elle n'est pas non plus une revue d'érudition proprement dite, mais plutôt un organe de vulgarisation pour un cercle de lecteurs assez restreint et plus délimité, une revue « familiale » dirons-nous. L'intérêt qu'elle éveille, dans les milieux spirituels surtout n'en est pas amoindri. La spiritualité de sainte Thérèse et celle de saint Jean de la Croix sont étudiées non seulement comme matière à comparaison ou d'érudition (de telles recherches sont toujours utiles pour mettre en lumière les trésors, ignorés de beaucoup, de la spiritualité thérésienne), mais avant tout adaptées non seulement aux religieux et aux religieuses cloîtrés, mais à tout chrétien vivant dans le monde.

### Les semaines de spiritualité

A côté des publications dont il a été question ci-dessus, un autre moyen a été créé en Italie pour maintenir vivante l'asce

rétienne : l'Université du Sacré-Cœur de Milan a lancé, il y a uelques années, les « Semaines spirituelles » qui ont connu un très f succès, aussi bien par les sujets traités que par le nombre des rticipants. Il suffit de feuilleter les quatre volumes de comptes ndus des conférences parus jusqu'ici, pour se rendre compte de la ortée de cette initiative. La première semaine avait été consacrée ux « Écoles catholiques de spiritualité », la seconde à « la Prière », troisième à « l'Union à Dieu », la quatrième à « la Théologie ariale dans la vie spirituelle ». Les leçons furent données par éminents spécialistes, tels que les PP. Cordovani et Gemelli, Fr. Gaiel de S. M. Mad., Filograssi, Fr. Emiliano, le card. Piazza, gr Cernareggi, Mgr Olgiati, le P. Luzi, le P. Colosio, le P. Rosini, etc. Les « semaines » sont tout particulièrement destinées aux ïcs ou en général à ceux qui, n'ayant pas étudié les sciences crées, ne disposent point, comme les clercs, d'une préparation éologique approfondie, mais simplement d'une culture religieuse nérale. Les conférences n'ont pourtant pas la prétention d'être s exposés théologiques systématiques; « chaque conférence est ujours préparée en vue du but très précis d'aider ceux qui, en hors du clergé, sont conscients du fait que pour perfectionner ur vie intérieure il leur est indispensable de puiser aux sources de sainte Écriture, des Pères de l'Église et de la théologie dogmaque, et pour ce faire de se laisser guider par ceux qui sont experts théologie ascétique et mystique ».

On peut encore considérer comme de véritables assises de spiritualité les « Semaines de Camaldole » qui, depuis 1936, ont lieu en oût et septembre à Camaldoli di Arezo, bien que leur tendance octrinale soit plus dogmatique qu'ascétique. Elles ne s'adressent s au grand publique, mais à une élite de laïcs, tels que dirigeants 'A.C., etc. Elles n'ont pas la prétention de s'épuiser dans de savants posés, faits par les spécialistes des différentes disciplines théologiues. L'inoubliable Igino Righetti, le regretté animateur et inspiateur de ces « semaines », avait, en quelques lignes, tracé le plan travail de la « semaine », tel qu'il est encore en vigueur aujourd'hui, s'étant avéré de loin le plus pratique : « Le matin — écrit ighetti — libre participation aux offices en commun à l'église, puis ne « leçon » faite par un maître compétent en théologie sacrée...; après-midi un ou plusieurs « rapports » (communications) faits par

des maîtres ou, mieux encore, par des laïcs, quelque auditeur, aya
des compétences sur le sujet proposé ou sur d'autres analogu
en relation étroite avec le plan de la semaine; — le soir, à l'égli
la journée se termine par une brève « méditation » sur un su
se rattachant au thème général; cette méditation devra souligr
la valeur spirituelle de la doctrine et indiquer l'attitude religie
caractéristique et personnelle de celui qui admet et pratique ce
doctrine pour en vivre... Les méditations reflètent un moment s
rituel et moral, l'importance intérieure de la vie religieuse, et so
par conséquent, à confier à un maître de spiritualité. »

### Initiatives de culture religieuse

S'il est consolant de voir partout, et notamment dans les milie
d'A. C., une participation toujours plus active et consciente à la
spirituelle et un épanouissement incontestable de l'ascèse moder
dans l'apostolat, le mérite en revient pour une bonne part à un va
mouvement religieux et culturel qui, depuis des années et par d
méthodes progressivement perfectionnées, tend à la formation int
lectuelle et religieuse des laïcs. Signalons quelques initiatives exc
lentes prises sous ce rapport en Italie :

1) *L'Institut de culture religieuse* auprès de la Faculté Pontifica
Grégorienne. Fondé en 1918, il comprend :

*a*) un cours public d'apologétique exposant la vérité catholiq
et la défendant du point de vue scientifique dans des cycles de co
férences hebdomadaires;

*b*) des cours systématiques de culture religieuse, comprenant u
enseignement de trois ans de la philosophie chrétienne, de l'apol
gétique, de la dogmatique et de l'éthique sociale. L'Institut organi
en outre un cycle annuel de conférences pour préparer la Pâque,
tous les mois une brève « retraite spirituelle ».

2) Le « *Studium Christi* » de la Société de Saint-Paul, à Rom
né en 1936, foyer animateur d'études, de publications, de réunion
d'initiatives pour ramener tous les milieux sociaux au Christ, org
nise, après quelques essais préparatoires, des cours annuels de chri
tologie, avec participation d'éminents spécialistes de toutes les di

iplines, ecclésiastiques d'abord, et d'autres autorités aussi, dont es spécialités ont des rapports avec le sujet. Avec l'après-guerre, es cours de christologie sont entrés dans une phase de développement plus organisé et méthodique, suscitant un intérêt accru parmi es étudiants et le public, intérêt tenu en éveil non seulement par le sujet central, qui demeure toujours le Christ Jésus, mais aussi par la personnalité scientifique ou culturelle appelée à exposer et à développer la thèse proposée.

3) *Le cours d'études chrétiennes* à Assise. Patronné par la *Pro Civitate christiana*, le cours rassemble tous les ans aux premiers jours de septembre, auprès de la tombe du Poverello, des milliers d'auditeurs qui sont en grande partie des gens cultivés. Les cours traitent tous les ans d'un article du symbole de Nicée-Constantinople, envisagé sous ses aspects les plus divers : dogmatique, moral, scientifique, mystique, littéraire, artistique. L'animateur de ces cours est l'abbé Giovanni Rossi, fondateur de *Pro Civitate christiana*.

4) *Études théologiques pour les laïcs.* Issues du dur climat de la guerre et développées au milieu des difficultés innombrables de l'après-guerre, elles ont déjà fait leurs preuves et se préparent, grâce à une meilleure organisation, à recueillir les fruits abondants de l'apostolat laïc. Sous l'égide des Frères Mineurs, auxquels revient le mérite de cette initiative, les « Études théologiques » surgissent un peu partout à Florence, à Assise, à Viterbe, à Potenza, à Naples, à Padoue, à Pérouse, à Messine, etc. Une revue remarquable, *Città di vita*, riche déjà de l'expérience de quatre années, est l'organe officiel de ces « Études ».

## Littérature religieuse

En même temps que les initiatives de culture religieuse et du fait de leur succès toujours croissant, le désir s'accentue chez les laïcs d'approfondir la théologie, l'intérêt à l'égard de Jésus-Christ et de la Bible une fois éveillé. Jusqu'à ces dernières années, un livre de théologie pour laïcs constituait une véritable exception et, d'ailleurs, le laïc n'abordait un tel livre qu'avec une certaine méfiance et avec la crainte de s'égarer dans les labyrinthes de la spéculation. Les

théologiens ont eu le tort, à vrai dire, de se cantonner dans les systèmes rigides de la tradition scolastique, sans pouvoir en sortir ou si, une fois, ils se décidaient d'en sortir, ils ne le faisaient qu'avec circonspection, craignant eux-mêmes de s'égarer et de ne plus pouvoir retrouver le chemin de leur tour d'ivoire. La condamnation du modernisme était un épouvantail à leurs yeux; il n'a pas fallu moins que la théologie fervente et courageuse d'un P. Cordovani pour dissiper la méfiance et balayer les timidités. Son *Cours universitaire de théologie catholique*, en trois volumes, réimprimé il y a quelques années par les éditions « Studium », de Rome, est pour une large part responsable de son succès. Deux autres livres ont obtenu un succès non moindre, la traduction de la *Piccola Dommatica per i laïci*, de Rudloff, et la *Visione Cattolica del mondo*, de Lippert. En 1940 Mgr Giuseppe Siri entreprend la publication d'un *Cours de théologie pour les laïcs*, qui aurait dû paraître en huit volumes (hélas! deux seulement ont été publiés : *La Révélation*, *L'Église*, par suite de l'élévation à la chaire archiépiscopale de Gênes de ce même Mgr Siri). Par contre, un traité complet de théologie pour les laïcs a été publié par l'abbé Grazioso Cerani, professeur à la Faculté théologique de Milan et à l'Université catholique du Sacré-Cœur, sous le titre *Christus hodie*, en cinq volumes (introduction au christianisme — la personne du Christ — l'œuvre du Christ — la vie du Corps mystique — la morale du Christ). La théologie a encore trouvé d'excellents vulgarisateurs, ces dernières années, dans la personne du P. Fanfani : *Théologie pour tous* (*Teologia per tutti*); du P. Giacon : *La vérité catholique* (*La verità cattolica*); de Mgr Parente : *Dieu et l'homme* (*Dio e l'uomo*); de Mgr Guano : *Cours supérieur de culture* (*Corso di cultura superiora*); d'Igino Giordani : *Dieu* (*Dio*). Un *Dictionnaire de théologie dogmatique*, œuvre de Parente, Piolanti et Garofalo, a déjà atteint sa troisième édition. Le *Catéchisme romain du Concile de Trente* ne cesse de se répandre parmi les laïcs, traduit et annoté avec soin par l'abbé Luigi Andrinapoli. Il ne manque pas non plus d'essais plus particuliers sur la théologie catholique, comme *Le problème de Dieu et de la religion dans la philosophie actuelle*, par Sciacca; *Le problème de Dieu et de la science*, par Marcozzi; *Le salut des incroyants*, du P. Lombardi, et d'autres encore. Les Pères Dominicains annoncent, par exemple, la publication de la *Somme* de saint Thomas, traduite en italien avec le texte original

n regard, cette œuvre éditée chez Salani, à Florence, comportera rente-quatre volumes, plus un tome d'introduction.

Le laïcat manifeste un intérêt accru pour la doctrine du Corps ystique, depuis que, après l'encyclique *Mystici Corporis* de Pie XII, es vulgarisateurs tels que l'abbé Grazioso Ceriani : *Le mystère du hrist et de son Église* (*Il mistero di Cristo e della Chiesa*), et l'abbé ennaro Auletta : *Le Corps mystique* (*Il Corpo mistico*), se sont mis l'œuvre. Cette année, un livre important a paru sur le même sujet, û à la plume de Carlo Falconi : *L'Humanité et le Christ* (*L'umanità il Cristo*), et a déjà rencontré la faveur de la critique et du grand ublic.

La patristique n'est pas négligée non plus : la *Collection Salésienne es Pères de l'Église*, publiée aux Éditions internationales de Turin, . *Le Florilège des Pères* (*Il fiore dei Santi Padri*), publié par l'Ins- tut missionnaire de la pieuse Société de Saint-Paul à Rome, ont it connaître aux laïcs les ouvrages célèbres des Pères et des écri- ains ecclésiastiques qui, jusqu'ici, semblaient être réservés exclusi- ment aux spécialistes. En ce qui concerne la Bible, les ouvrages Toneli et de Riciotti ont familiarisé l'homme moderne avec ce ivre par excellence. Trois nouvelles traductions de la Bible sont tuellement en cours d'édition en Italie : l'une faite sur le texte iginal, sous la direction des Pères de l'Institut Biblique Pontifical de ome (neuf volumes dont trois ont déjà paru chez Salani); une autre ite par Nardoni, paraissant à la Société de Saint-Paul de Rome, sous direction de Mgr Salvatore Garofalo; ce sera le premier commen- ire biblique moderne et scientifique en Italie, dont la rédaction été confiée à une vingtaine de spécialistes. Il a déjà paru, dans tte série, chez Marietti à Turin : *Daniel*, par Rinaldi; *Ezéchiel*, par adafora, et les *Lettres catholiques*, par Ambroggi. L'ouvrage com- et paraîtra en quinze volumes et comprendra, outre le commen- ire, quelques volumes secondaires sur des sujets bibliques. On voit nc que l'Italie travaille avec courage et ferveur. On annonce ncore une édition critique de la Bible en hébreux et un bulletin l'Association biblique italienne, où des professeurs d'Écriture inte assisteront et conseilleront tous ceux qui désirent se consacrer la diffusion et à la meilleure connaissance de la Bible; il n'est pas mpossible qu'une revue biblique voie bientôt le jour, destinée au rand public.

Il est cependant incontestable que la vie et l'enseignement
Seigneur Jésus restent les premiers sujets d'intérêt du laïcat. I
« Vies » de Jésus ne manquent pas en Italie, il y en a même po
tous les goûts, et toutes ont rencontré et rencontrent encore
vif succès. Nous ne nous arrêterons pas à les énumérer, ce se
trop long; nous dirons simplement que la courbe de cette recher
passionnée du Christ est indiquée par le bimensuel *La Rocca*, org
d'un vaste mouvement christologique, à la tête de *Pro Civitate ch*
*tiana*, de l'abbé Giovanni Rossi. Cette revue recueille, à côté
témoignages des siècles passés, les témoignages que l'homme m
derne rend au Christ. Nul siècle n'a ressenti davantage q
le nôtre le besoin, la soif du Christ; au siècle où nous vivons,
suffit de parler du Christ, même dans des milieux réfractaires, pe
attirer aussitôt l'attention et susciter des vagues d'enthousiasme r
gieux. C'est parce que de nos jours, sans nullement toucher à
divinité du Christ, ou diminuer sa grandeur, nos hommes le se
tent plus proche d'eux comme homme, et « homme de douleurs
Par là s'explique le succès des ouvrages de Mazzolari : *Engagem*
*avec le Christ* (*Impegno con Cristo*) et *Le Christ notre Compagn*
(*Il Compagnone Cristo*), et de la prédication du P. Lombardi, q
répète aux foules la parole du message de Jésus.

L'intérêt pour le Christ entraîne nécessairement celui pour
Vierge Marie. *La Mariologie*, de Roschini; la *Vie de la Vierge*,
Santelli; la *Mater Christi*, de Cecchelli; la *Vierge Marie dans l'Évangi*
de Landucci; la *Vie de Marie*, de Roschini (cette dernière ayant attei
en peu de temps le 23e mille), sont les meilleurs témoignages re
dus à la Madone au cours de notre après-guerre; sans parler d
innombrables livres de piété qui se trouvent entre toutes les mai
et enfin la revue *Marianum*, dirigée par le P. Roschini, qui s'adre
aux étudiants en mariologie. Cependant, ce qui est plus réel, pl
fort que la littérature mariale, c'est la dévotion des catholiques i
liens envers la Madone. « Le signe le plus encourageant de no
temps — s'exclama Pie XII dans son discours aux prédicateurs
carême de Rome, l'année dernière — est la manifestation, toujou
croissante, au point d'atteindre des visions d'une grandeur merve
leuse, de la confiance et de l'amour filial qui conduit les âmes ve
la très pure et immaculée Vierge Marie. » La dévotion à la Sai
Vierge a toujours été populaire en Italie, mais depuis que, ap

la guerre, la Madone est sortie pour son pèlerinage, de cité en village, à la rencontre des âmes, une surprise devait attendre tout le monde, même les adversaires, en voyant se multiplier partout triomphes et apothéoses. Qui ne verrait dans cette dévotion de l'Italie à Marie qu'un romantisme religieux se tromperait grandement; la dévotion à Marie n'est pas pour nous une simple attitude, elle est au contraire une conviction basée sur la maternité divine et sur la médiation de Marie, conviction qui s'élève aujourd'hui plus forte que jamais pour conduire à une connaissance plus approfondie de Jésus-Christ et de la Rédemption.

## Conclusion

De ce panorama rapide, et sans doute plein de lacunes, de la spiritualité italienne, il ressort clairement que les catholiques italiens, tout en vivant des heures sombres de l'histoire, préparent ce que le P. Lombardi aimait à appeler « l'ère du Christ ». Il est significatif à cet égard que la Croisade de la Bonté, du P. Lombardi, soit partie précisément d'Italie, et après y avoir fait ses preuves, ait été lancée à l'assaut des autres pays de l'Europe et de l'Amérique.

Nous ne voudrions pourtant pas conclure en disant qu'en Italie tout soit déjà fait ou qu'il ne nous reste plus rien à y faire, notamment en ce qui concerne le redressement moral et social du peuple. Bien au contraire. Il existe encore un problème qui attend sa solution, qui n'est même pas encore ressenti comme en France : le problème de la spiritualisation de la vie de famille. Nous conservons cependant l'espoir que ce problème capital pour l'avenir de la nation sera bientôt affronté avec des moyens appropriés; ce sera une fois de plus à l'A. C. de devenir l'instrument principal du retour au Christ et à sa loi de toute la vie familiale.

Luigi Bedda.

# *A travers les revues*

## LE SENS DE L'ÉCRITURE

Sur le sens de l'Écriture et son interprétation typologique, un double débat est en cours dont la portée et la valeur des protagonistes méritent de retenir l'attention.

Le premier de ces débats a pour origine un article de M. l'abbé Steinmann, paru dans *La Vie Intellectuelle* de mars 1949, qui a soulevé les protestations passionnées de MM. Paul Claudel et Massignon, épaulés par le R. P. Daniélou (*Dieu Vivant*, n° 14), à quoi répond *La Vie Intellectuelle* de décembre. L'autre débat se déploie dans les trois dernières livraisons d'*Esprit et Vie*, où un article de Dom Charlier (Exégèse patristique et exégèse scientifique) ayant suscité une lettre à la Direction du R. P. Daniélou, un second article de Dom Charlier (Typologie ou évolution; problèmes d'exégèse spirituelle) apporte à l'ensemble du débat une heureuse mise au point.

Sans nous sentir en plein accord avec Dom Charlier — nous apporterions notamment quelques nuances dans son opposition des génies sémite et grec, à sa critique de la scolastique et de l'aristotélisme, etc. — nous sommes persuadé que les pages qu'il vient d'écrire feront avancer la solution d'un problème qui nous tient à cœur.

Après avoir montré l'acquis et l'insuffisance de la critique historico-littéraire, Dom Charlier prend parti pour une méthode exégétique qu'il qualifie tour à tour de psychologique (p. 583), d'évolutive (p. 588, cf. pp. 586 et 595) et de vitaliste (p. 596) :

> Cette exégèse nouvelle doit d'abord tenir compte de ce qu'on pourrait appeler l'*ambiance mentale* d'un contexte historique donné. Chaque

ie humaine, chaque milieu est intinement conditionné par un ensemble de données, souvent impondérables mais très actives. Ces données échappent, généralement du moins, à l'investigation critique directe, mais elles se révèlent évidentes et décisives dès que l'enquêteur a appris à les détecter. Il y a un point de vue vital propre au Chinois ou à l'Hindou qui n'est pas celui de l'Américain ou du Français. Ce point de vue modifie radicalement la *Weltanschauung* de chacun de ces peuples, et celui qui refuse d'adopter ce point de vue, se condamne à ne rencontrer que des énigmes ou des absurdités dans les manifestations les plus diverses de leurs vies nationales. Ce phénomène est d'ailleurs observable, sur un plan restreint, dans les problèmes de psychologie individuelle et chaque homme peut faire l'expérience des incompréhensions auxquelles peuvent aboutir des relations humaines, même cordiales, dès que fait défaut cette communion initiale au climat mental.

Or, la Bible appartient de toute évidence à un monde dont le génie humain est profondément différent du nôtre. La méconnaissance de ce génie propre est à l'origine des fantaisies rationalistes, autant que des pusillanimités apologétiques (pp. 583-584).

Quelques lignes plus loin, il oppose les génies grec et sémite dans ces termes :

La dialectique sémitique ignore le processus abstractif de notre raison, et si elle l'avait connu, elle s'en serait défiée. Dominée par le souci de la réalité vivante, elle se refuse à séparer la pensée de la vie. Son souci dominant n'est pas d'exprimer, par une projection de l'esprit, ni d'argumenter, par le moyen du syllogisme, mais d'évoquer, de suggérer, d'entraîner l'adhésion vitale. Contrairement à la dialectique grecque, qui est dominée par la diversité du monde extérieur, elle reste envoûtée par le mystère de l'unité de toutes choses, dont la racine est spirituelle et intérieure. Si donc elle est inférieure à la première par son dédain de toute conquête scientifique, elle lui est supérieure par la finesse pénétrante de sa démarche, essentiellement spiritualiste (p. 585).

Nous en retiendrons cette vérité incontestable que pour comprendre la Bible il nous faut, dans toute la mesure du possible, entrer dans la psychologie sémite et retrouver notamment son sens du mystère et du symbole.

Dom Charlier se plaint ensuite qu'on n'ait pas, au sujet de l'inspiration, tiré tout le bénéfice de la théorie « instrumentaliste » de saint Thomas :

Ce ne sont pas seulement les documents utilisés, les sources écrites ou orales, les divers rédacteurs ou glossateurs qui acquièrent un droit au bénéfice de l'inspiration, mais encore le milieu humain où le germe de la vérité révélée a été déposé vitalement, et toutes les générations successives qui ont contribué à sa transmission ou l'ont enrichi au contact de leur expérience. L'inspiration est donc infiniment plus que la communication par Dieu d'un influx d'espèce mécanique qui lui subordonne l'activité littéraire de quelques instruments libres, c'est

une pénétration fécondante et enveloppante de l'histoire entière et de la vie du peuple de Dieu par l'action vivifiante de l'Esprit-Saint. Cette action est le principe vital déterminant de toute l'évolution, religieuse et historique, de la Révélation, incarnée dans l'évolution et la vie du peuple élu. A cet égard, l'inspiration de la Bible n'est que la concentration, la cristallisation et la fixation — au sens chimique de ces mots — sous les espèces verbales de l'inspiration vivante qui a livré à l'emprise divine le déroulement historique des faits juif et chrétien (p. 589).

Ainsi appuyé sur des bases solides, Dom Charlier dévoile très heureusement les faiblesses de l'exégèse typologique :

Que cette exégèse ne tienne pas compte du contexte ni des genres littéraires, cela apparaît déjà dans sa coutume d'aligner des citations de textes pris, un peu au hasard, en fonction d'un rapprochement verbal, et choisis à travers les livres les plus disparates de la Bible. Il est facile de rapprocher Ève, Rachel, Rébecca, Suzanne, Rahab, la courtisane d'Osée, Judith, Esther, Marie-Magdeleine et Marie mère de Jésus. On pourrait encore joindre à la liste Bethsabée et Ruth. Il suffit d'y mettre quelques nuances de présentation pour rendre la chose suggestive. Mais y voir des figures de l'Église, c'est peut-être céder au goût hellénique qui nous a habitués à représenter les abstractions sous la forme d'une femme (pp. 590, 591).

C'est donc au nom du génie sémite, de l'économie de la Révélation et de la nature de l'inspiration que Dom Charlier se refuse à céder au jeu chiffré de la typologie :

Si l'inspiration scripturaire est la projection d'idées divines toutes faites sur la formulation d'idées humaines, la Bible est un écrit chiffré, et on est en droit de n'exiger de l'exégète qu'une seule science : celle du chiffre, et ce chiffre est le rapport figuratif. Le sens humain et l'événement terrestre ne font qu'accrocher l'idée divine à la terre et au temps ils n'en sont pas l'incarnation temporelle. Dans cette hypothèse, la pensée divine ne déborde pas seulement la pensée de l'écrivain sacré, elle s'y surajoute. Et comme le sang du Christ ne peut avoir été mis, ni explicitement, ni implicitement, ni embryonnairement, dans le rubas écarlate qui sauva Rahab, par l'écrivain du récit de Josué, on est obligé pour l'y retrouver, de dissocier le sens spirituel du sens littéral. Or, un tel dédoublement de la Bible ne peut que compromettre ce sens intime de l'Incarnation, que le P. Daniélou a si profondément mis en lumière en d'autres domaines (pp. 593, 594).

Et Dom Charlier propose, pour sauver cette unité, la distinction d'un sens *initial* et d'un sens *évolué* :

La signification première de la Bible est inscrite dans la cohésion profonde de son évolution interne. Cette évolution oscille entre deux termes qu'on a appelés le sens littéral et le sens spirituel. J'ai préféré naguère éviter le danger de dédoublement suggéré par cette expression, en

nployant les termes de perspective
storique et de perspective *éternelle*.
ais ces vocables laissent encore sup-
oser la possibilité d'abstraire l'éter-
l de l'historique. Il me paraît donc
lus exact et plus simple de parler
sens *initial* ou embryonnaire et
sens *évolué*, comme de deux mo-
ents qui marquent les limites extrê-
es d'un même développement tem-
rel à l'intérieur d'une même signi-
ation et d'une seule réalité
p. 594, 595).

Nous ne sommes pas sûrs que les expressions *initial* et *évolué* soient pleinement satisfaisantes. Mais, cette chicane de vocabulaire mise à part, cette distinction, dans la réalité qu'elle signifie, nous semble de nature à apporter au débat un peu de lumière et de sérénité. Elle nous paraît, en tout cas, fidèle au génie sémite de la Bible.

## QU'EST-CE QUE LE KÉRYGME?

Sous ce titre, le R. P. Rétif, ans la *Nouvelle Revue théologi-ue* (novembre 1949) donne une égèse très solide de ce kérygme 'est-à-dire : proclamation), chère l'école d'Innsbrück, qui en a it un équivalent de la prédica-on. Le P. Rétif montre, textes main, que pour l'Église pri-itive, le kérygme n'est que la oclamation du salut aux païens. Il distingue quatre étapes dans réception de la Parole de Dieu : érygme, didachè, didascalie, sa-esse.

Le kérygme est le cri adressé aux on-chrétiens, pour les soumettre talement au Christ, choisi pour aître. La didachè, apportant alors nseignement moral et doctrinal emier, forme à la vie chrétienne, écède et suit le baptême. La di-scalie vient ensuite approfondir tte formation, grâce surtout aux leçons d'Écriture et à la réflexion chrétienne. Plus tard, s'il plaît à Dieu, viendra l'initiation à la sagesse des parfaits, par le prophète de Dieu (p. 917).

Le P. Rétif termine son étude par cette belle description du kérygme :

Le kérygme apparaît comme la venue de Dieu : le kérygme, c'est Dieu qui vient avec toute l'économie nouvelle. Son fondement, *la mission*, consiste en ceci en définitive que le Christ continue sa propre mission dans celle de ses hérauts et qu'il vient en eux proposer lui-même sa doctrine de salut et de rédemption effective, et ceci constitue le caractère particulier de ce *témoignage* : c'est, qu'au lieu d'avoir en lui-même valeur définitive, le témoignage des hommes n'a de valeur que parce qu'il est en même temps le témoignage de Dieu. Si le kérygme a ce pouvoir d'éclatement, cette capacité

et exigence interne de *publicité* sans limite, s'il est d'emblée catholique, au moins virtuellement et essentiellement, c'est qu'il porte une présence et un pouvoir divins, qu'il est l'expression d'un amour universel qu'aucune limite ne peut contenir et qui remplit tout l'espace qu'on lui ouvre. « In omnem terram exivit sonus *eius*. » C'est Dieu qui retentit par toute la terre dans le kérygme, avec cet écho que seule sa parole a le privilège de susciter par son action intérieure dans les âmes.

Ce Dieu qui vient ainsi dans le kérygme a un nom et un visage, un visage humain dans le mystère d'une seule personnalité divine : c'est *le Christ*. Le kérygme propose le Christ, il apporte le Christ et participe ainsi aux prérogatives du Verbe substantiel. Il est comme une enveloppe, une présence, un signe contenant le Verbe, et tout le but du kérygme est d'obtenir la foi dans la seule parole de Dieu, connue encore confusément, mais se détachant avec un relief suffisant pour qu'on lui dévoue toute sa vie. *La foi* s'accorde à un contenu prestigieux et reconnaît grâce aux *signes* manifestement divins, la présence toute-puissante de l'Esprit et le sceau de la main de Dieu. De même que Dieu agit dans les cœurs pour les ouvrir à la foi, par sa toute-puissance il se porte garant de la véracité de la parole du héraut, il le fait reconnaître aux yeux de bonne volonté. C'est enfin Dieu en personne qui vient *sauver* par le kérygme, et ce salut constitue en même temps un *jugement* qui établit un partage entre les hommes et divise l'individu d'avec lui-même. Mais ce jugement, malgré son aspect tragique et dramatique, est essentiellement un appel de *miséricorde* et une démarche d'amour, car, dans le kérygme, Dieu vient pour sauver et non pour condamner, il vient soigner et guérir, il vient *réjouir* (pp. 921-922).

## VIE SPIRITUELLE DU PRÊTRE

La grande revue américaine *The american Ecclesiatical Review* fête son soixantenaire dans un numéro spécial (octobre 1949), où sont rappelés les points essentiels de ses efforts : théologie dogmatique, mariologie, catéchèse, etc. Ce bilan est le signe éloquent du beau travail qui s'est déjà fait outre-Atlantique. Nous sera-t-il permis cependant de faire une remarque que, d'ailleurs, l'on pourrait faire tout autant en feuilletant la plupart des revues européennes depuis soixante ans ?

Les publications de la revue américaine sur la vie spirituelle du prêtre sont classées sous les titres suivants : sainteté, eucharistie, messe quotidienne, prière mentale, office divin, retraite annuelle. En dehors de l'Eucharistie, pas un mot (même à l'intérieur de ces rubriques) du ministère sacerdotal, de ce qu'on appelle maintenant « apostolat

s un mot de la charité du
ître, des vertus essentielles de
fonction dans l'Église, de l'en-
hissement personnel qu'il y
ut trouver.
Cette omission nous étonne
intenant en France, depuis
is les efforts qui se sont faits
ur donner au clergé « sa spi-
ualité particulière », efforts
is doute qui ne sont pas tou-
rs très heureux, mais qui fini-
it bien par aboutir à combler
te grave lacune dans la forma-
n spirituelle du sacerdoce.
Relevons, à ce sujet, la belle
nclusion que M. l'abbé Lucien
ypaert donne à son article sur
Contacts apostoliques et vie spi-
uelle du prêtre », dans la *Re-
e diocésaine de Tournai* (no-
mbre 1949) :

« L'essentiel est de vouloir atteindre l'intime de nos gens; non pas forcer indiscrètement les consciences, mais de se donner vraiment et de faire confiance à l'âme la plus profonde de nos frères. Il s'agit de contacts apostoliques, c'est-à-dire de tout autre chose que d'obtenir une présence matérielle dans nos églises. Il nous faut présenter le Christ de telle manière que nous dépassions la réserve prudente du paysan ou la politesse un peu distante du bourgeois ou la rudesse superficielle de l'ouvrier; c'est leur liberté même qui doit se laisser séduire sous l'œuvre de l'Esprit. Ainsi compris, le travail apostolique enrichit la vie spirituelle du prêtre, car il n'est rien d'autre que l'effort sincère d'union avec nos frères par le plus profond de nous-mêmes, une invitation à partager tous ensemble l'amitié que Dieu offre inlassablement en l'âme de tous ses enfants.

A. P.

# *Les Livres*

## ÉCRITURE SAINTE ET LITURGIE

Dom GUÉRANGER : *L'année liturgique*. Le 1er volume (*Avent et Noël*) a paru en 1948; le second (*Septuagésime et Carême*) vient de sortir de presses; le troisième (*Temps pascal*) paraîtra dans les premiers mois de 1950; on espère pouvoir continuer la parution au rythme d'un volume par an. L'édition en a été confiée à la Société Saint-Jean-l'Évangéliste. Desclée et Cie, Paris-Tournai-Rome.

La nouvelle édition de *L'Année Liturgique* de Dom Guéranger, entreprise par les moines de Solesmes, avec la collaboration de leurs confrères de Chevetogne, présente un certain nombre d'innovations qui méritent d'être signalées aux lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Depuis près de trente années, aucun volume de *L'Année Liturgique* n'avait été réimprimé, et de divers côtés des voix s'étaient élevées pour en réclamer une édition nouvelle adaptée aux exigences modernes.

Une réédition de *L'Année Liturgique* était plus que souhaitable, mais on ne pouvait songer à la reproduire telle quelle. Des dimensions plus modernes s'imposaient tout d'abord; beaucoup reculeraient aujourd'hui devant l'acquisition des quinze volumes, comme les comportaient les éditions primitives. Ajoutons que la grande majorité des fidèles a désormais son missel avec lequel tout une partie de *L'Année Liturgique* se trouve faire double emploi. Au bien, a-t-on supprimé, outre tous les textes latins, les longues prières quotidiennes que Dom Guéranger avait insérées dans chaque volume. Le calendrier romain, enfin, a subi depuis un siècle des modifications importantes, tant par l'addition de fêtes nouvelles que par la suppression ou la mutation d'un certain nombre d'autres.

C'est à ces divers besoins que la présente édition s'est appliquée à faire face. On a d'abord réduit le nombre des volumes de quinze à six. Chacun comportera environ huit cents pages imprimées sur papier bible, d'une typographie claire et soignée.

La mise à jour de *L'Année Liturgique* en conformité avec l'actuel calendrier romain était une entreprise délicate; il fallait que les no-

eaux développements vinssent s'in-irer harmonieusement dans le texte e Dom Guéranger. Les moines de olesmes l'ont menée à bien, et on ur saura gré du tact et de la dis-étions qu'ils ont su y apporter. En utre, ils ont cru bon de substituer à traduction de Dom Guéranger elle du P. Condamin pour les divers xtes d'Isaïe qu'on lit en Avent. uelques notes enfin rectifient de-ci e-là ce qui, dans le texte de *L'Année Liturgique*, ne correspondait plus ux données de la science d'aujourd'hui dans le domaine de l'histoire de l'archéologie.

Quant aux pièces empruntées aux iverses liturgies tant d'Orient que 'Occident et qui constituaient l'un es principaux intérêts de *L'Année iturgique*, on a jugé préférable d'en ire un choix qui s'est intégré dans n florilège de textes liturgiques mis n appendice à chaque volume; ce flo-lège est la nouveauté la plus digne 'attention de la présente édition.

Les moines de Solesmes en ont con-é l'élaboration à leurs confrères de hevetogne, que leur contact conti-uel avec les trésors liturgiques de Orient rendait plus en mesure d'ef-ctuer ce travail de synthèse. S'ins-irant des développements de Dom uéranger qu'il vise à illustrer, le orilège dégage les idées centrales e chaque période de l'année liturgi-ue pour grouper autour d'elle les xtes les plus représentatifs des di-erses liturgies chrétiennes : romaine grecque, mozarabe, milanaise, sy-enne, arménienne, etc.

Le lecteur trouve ainsi en une oixantaine de pages une mosaïque es pièces les plus variées dont la ainte Église ait fait usage pour célé-rer les mystères de sa liturgie. On y joint quelques-unes des plus belles omélies des Pères de l'Église que om Guéranger aimait tant à citer qui situeront le lecteur dans l'am-iance du mystère mieux que tout utre commentaire.

Telle qu'elle se présente, cette nouvelle édition de *L'Année Liturgique* sera appréciée de tous ceux qui aiment la prière de l'Église et qui en font l'aliment quotidien de leur vie; rajeunie et modernisée, elle s'adapte aux exigences des lecteurs du XX^e^ siècle, mais elle respecte au maximum l'œuvre de Dom Guéranger en s'efforçant de ne rien laisser tomber de ses exposés que tant de générations chrétiennes ont relus chaque année avec une joie toujours renouvelée.

D.-E. Lanne.

JEAN PIROT : *Paraboles et Allégories évangéliques*. Lethielleux, Paris, 1949; 508 pp.; 750 fr.

En 1943, M. Jean Pirot avait déjà publié *Allégories et Paraboles dans la vie et l'enseignement de Jésus-Christ*. L'ouvrage avait été favorablement accueilli malgré de trop nombreuses négligences de style et de présentation, qui en rendaient la lecture assez pénible. Bien que conçu selon les mêmes principes, le livre que nous présentons aujourd'hui au public est plus qu'une refonte de l'ancien; c'est un livre nouveau, plus complet et soigné que le précédent. Nous le croyons susceptible de rendre de grands services, non seulement aux professeurs d'Écriture sainte, mais encore aux prêtres de ministère qui ont souvent à prêcher sur les paraboles, et d'une manière plus générale encore à tous « les hommes de bonne volonté, lettrés ou non », désireux de respirer « l'air pur de l'Évangile » (Introduction).

Les paraboles sont étudiées selon l'ordre chronologique, plan discutable, car, abstraction faite des problèmes spéciaux soulevés par les « parémies » johanniques, il y a dans les Évangiles synoptiques des groupements artificiels de paraboles, et le contexte historique de chacune d'elles demeure souvent difficile à préciser. Mais passons. Avec raison, l'auteur

souligne la grande souplesse du genre parabolique. Non seulement à côté des paraboles pures (le riche insensé) ou des allégories presque pures (les vignerons homicides), il existe un genre mixte : paraboles allégorisantes ou allégories parabolisantes (le semeur, l'ivraie); mais encore toutes les paraboles ne concluent pas de la même façon : la plupart concluent du même au même; il en est cependant dont la leçon doit être déduite par antithèse : intendant astucieux, juge inique, ami importun; il est évident par exemple que Dieu est tout l'opposé du juge inique ou encore du père de famille « grincheux » qui ne donne qu'à contre-cœur les pains qu'on lui demande. Il y a encore les paraboles à double épisode, dénommées par l'auteur « paraboles à chambre haute », où le trait principal, établi dans une première partie, semble mis en échec par un incident (par exemple l'incident du fils aîné dans l'enfant prodigue), lequel ne fait en réalité que souligner davantage la leçon (cf. outre l'enfant prodigue, Lazare et le mauvais riche, les ouvriers de la vigne). — Dans le commentaire de chaque parabole, le trait principal est bien mis en relief et distingué avec soin des traits secondaires et des détails simplement littéraires. Les Pères de l'Église sont mis à contribution, et aussi, à l'occasion, les auteurs spirituels (surtout saint Jean de la Croix), les orateurs, voire les artistes.

On saura gré à l'auteur d'avoir allié à une technique exégétique rigoureuse un sens religieux profond et une fine psychologie (cf. par exemple les explications sur les deux débiteurs et le bon Samaritain), qui lui permettent de restituer aux enseignements du Sauveur toute leur force et leur fraîcheur. Incomparablement mieux que les docteurs humains, le Maître divin nous fait en quelque sorte toucher du doigt la bonté infinie du Père, sa miséricorde sans bornes pour les pécheurs repentants (cf. les paraboles sur le pardon et sur la prière), la nécessité qui incombe à toute âme religieuse de « se convertir » et de se remettre sans cesse face de Celui qui voit dans le secret (le pharisien et le publicain, les deux fils, les deux débiteurs...). Jésus arrache tous les masques. Constamment ses paraboles nous poussent à nous poser la question salutaire : suis-je vraiment chrétien ? Est-ce que je regarde Dieu, le monde qui m'entoure, mes frères dans la vraie lumière qui est celle du Christ ? Que penserait de moi Jésus, si en ce moment je comparaissais devant lui (les paraboles eschatologiques) ?

Malgré la joie que nous a causée la lecture de ces pages, nous exprimons quelques *desiderata* portant moins sur des détails techniques que n'intéresseraient pas les lecteurs de *La Vie Spirituelle* que sur la doctrine des paraboles. Nombre d'entre elles ont trait au Règne ou Royaume de Dieu : à l'exemple de J. Jeremias dont l'étude (*Die Gleichnisse Jesu*, Zürich, 1947) n'est jamais citée, l'auteur aurait dû, nous semble-t-il, rattacher davantage les paraboles du Royaume à l'enseignement général du Christ à ce sujet et au climat de « fin » du monde ou de recommencement du monde, de victoire messianique définitive du bien sur toutes les puissances du mal dans lequel le Sauveur se meut et fait vivre ses disciples. Le caractère strictement eschatologique de certaines paraboles comme celle du juge inique, n'a été qu'imparfaitement reconnu. La connaissance du livre de Jeremias et aussi de celui de Dodd (*The Parables of the Kingdom*, Londres, 1946) aurait attiré l'attention de l'auteur sur le problème délicat de la réinterprétation par la communauté primitive de certaines paraboles évangéliques. Il est difficile, par exemple, de ne pas concéder à Jeremias et Dodd que l'image si dure du voleur qui arrive pendant la nuit visait primitivement, et vise encore, selon nous, dans saint Matthieu, 24, 42-44 (cf. *Revue Biblique*, 1949, pp. 358-360).

venue vengeresse du Christ contre s Juifs coupables : Jésus n'a pas mparé son retour vers ses amis à irruption d'un brigand; le contexte ns lequel le troisième Évangile (12, )-50) insère cette parabole n'est pas rimitif. La petite parabole de l'adersaire laissée de côté, on ne sait op pourquoi, par J. Pirot, semble voir gardé son sens originel dans int Luc (12, 58-59); avertissement ressé aux Juifs menacés par un juement divin historique; sous la ume de saint Matthieu (5, 25-26), le devient une exhortation, valable our tous, à la réconciliation fraernelle. Même problème en ce qui uche la double recension de la bres perdue dans Luc et dans Matieu, comme l'avait bien vu le Buzy (*Les Paraboles*, Paris, 1932, 152). Au sujet de Marc, 12, 8, et Matthieu, 22, 7 (mort du Christ ors de la ville sainte et ruine de rusalem), on peut poser la quesn d'une certaine précision par la adition des données primitives. Ce ui est dit (pp. 9, 99) du but des paboles et du texte si difficile de arc, 4, 11-12, est insuffisant; pourt le commentaire de Lagrange sur int Marc met déjà sur la voie d'une lution très nuancée; l'explication riginale de L. Hermanink (*La Parale évangélique*, Paris, 1947, pp. 1-; 302-344), aurait pu au moins être entionnée, même si on la juge artielle. Comment commenter les comraisons des outres et du vin (Mc, 4, et par.), du sel et de la lumière lt., 5, 13-16 et par.)... sans faire pel aux antécédents de l'Ancien estament ? Pour la première comraison, cf. J. Jeremias, *op. cit.*, 78); pour les deux autres, cf. G. Œsterley, *The Gospel Parales in the light of their Jewish ckground*, Londres, 1932, pp. 212-4. En ce qui touche les ouvriers la vigne (le Maître de bonté), l'aur dit de fort bonnes choses, mais n'explique pas suffisamment, à tre gré, pourquoi le Christ, vount souligner la bonté « autonome » de Dieu et le caractère gratuit de l'entrée dans le Royaume d'ici-bas, choisit l'exemple déconcertant d'un contrat d'embauchage où les rapports entre maître et ouvriers sont commandés non par la bonté, mais par la justice. Là encore un recours plus explicite à l'Ancien Testament, en particulier à la doctrine prophétique de l'alliance, eût fourni la clé de l'énigme (cf. notre étude, « Les ouvriers de la vigne et la théologie de l'alliance », *Rech. Science religieuse*, 1947, pp. 303-327).

Maintes autres remarques pourraient être faites. A une époque où, conformément aux directives de l'encyclique *Divino Afflante Spiritu*, on cherche à rendre l'exégèse, en même temps que plus critique, plus théologique, et à montrer l'harmonie profonde des deux Testaments, il nous semble que le présent commentaire des paraboles, plus psychologique que doctrinal, ne s'est pas engagé suffisamment dans cette voie. Tel qu'il est, il demeure néanmoins fort intéressant et *témoigne d'un sens exégétique et d'un jugement très sûrs;* bref, il est digne d'être chaudement recommandé.

A. Feuillet.

Jean LELOUX, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire d'Arras : *Pour mieux prier les psaumes.* 96 pp. et fiches rappel pour chaque journée; 120 fr.

Les plus sérieuses approbations d'éminents ecclésiastiques et théologiens ont déjà salué la parution de ce petit livre destiné à aider et à faire aimer la récitation du psautier. Quelques lignes seulement suffisent à éclairer le sens de chaque poème, à rejoindre l'intention de l'auteur sacré, à s'élever jusqu'à la prière du Christ et de l'Église. Pratique et concret, ce modeste volume aidera et favorisera la méditation liturgique quotidienne de ceux à qui manque une information

plus approfondie de la sainte Écriture.

L.-M. G.

A la suite de la recension que nous avons fait paraître (octobre 1949) de l'ouvrage de M. le chanoine Croegaert, *Les rites et les prières du saint Sacrifice de la messe*, nous sommes heureux de publier la lettre que l'auteur a reçu de S. Exc. Mgr Montini :

Segreteria di stato
di sua santita
N° 200386

Dal Vaticano,
li 29 avril 1949

Monsieur le chanoine,

Le Saint-Père a vivement agréé l'hommage que vous avez eu à cœur de lui faire de la seconde édition de votre livre sur *Les rites et les prières du saint Sacrifice de la messe*.

Vous connaissez le souci de Sa Sainteté de voir se répandre dans le peuple chrétien une connaissance toujours plus approfondie de la sainte liturgie — souci dont témoignait avec éclat, tout récemment encore, l'encyclique *Mediator Dei* — et je n'ai pas besoin de vous dire tous ceux qui travaillent, com vous, avec zèle et compétence, à apostolat liturgique, sont assurés sa bienveillance et de ses encour ments.

Votre ouvrage apportera sans doute une aide précieuse aux pr adonnés au saint ministère, auxq incombe le devoir d'instruire le dèles dans ces matières. Il facili leur tâche en leur évitant la con tation d'un grand nombre de v mes, dont vous avez rassembl substance à leur usage.

C'est vous dire que le Père mun forme les meilleurs vœux p que ces pages soient riches de fr pour un grand nombre d'âmes. ses paternels remerciements et en voquant sur la continuation de travaux l'abondance des grâces d nes, il vous envoie de tout cœur Bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, monsieur le noine, l'assurance de mon religi dévouement en Notre-Seigneur.

Signé : J. B. Montini, *subs*

Signalons aux lecteurs français l'ouvrage est en dépôt à Paris gnard, 38, rue Saint-Sulpice).

## L'ÉGLISE ET L'ŒCUMÉNISME

Y. DE MONTCHEUIL : *Aspects de l'Église*. Coll. « Unam sanctam », 18. Le Cerf, 1949; 169 pp.

Faisant suite aux conférences sur le Christ, voici un nouveau cycle de cours donnés par le P. de Montcheuil au C. U. C. en 1942-1943. On n'y cherchera pas un traité complet de l'Église; néanmoins, le choix des aspects évoqués dessine les grandes avenues qu'un tel traité aurait à parcourir. L'Église Royaume de Dieu, Israël nouveau et Corps du Christ; sa vie intérieure qui s'épanouit dans la catholicité de la communauté et la sainteté à laquelle le péché des membres ne porte pas atteinte; enfin les problèmes sociétaires de la vie de l glise : rôle de la hiérarchie, place chrétien, situation des Églises sé rées, des non-croyants, rapports a l'ordre temporel, activité missi naire. On voit que ce plan deme classique et ne fait que peu de pl à ce mystère de l'Église qui a do lieu ces temps derniers à un ren veau de l'ecclésiologie. Telles quell ces pages, écho d'un enseigne trop tôt interrompu et encore inco plètement élaboré, seront pour be coup une découverte et un enric sement.

I.-H. D.

BOURGUET : *Protestantisme et catholicisme.* Coll. « Protestantisme », Édit. Je Sers, Paris, 1949; 160 pp.

M. le pasteur Bourguet s'est proposé de réunir une documentation pratique et objective sur la croyance des deux grandes fractions de la chrétienté d'Occident. L'entreprise n'était pas sans écueils : trouver des textes suffisamment clairs et qui fassent autorité, les juxtaposer sans fausser l'équilibre ni trahir le contexte. Pour le catholicisme, la chose était relativement facile; l'auteur s'en est tenu aux citations du catéchisme du Concile de Trente, qui n'est pas sans doute un livre dogmatique, mais dont l'autorité est incontestée et qui, pour une confrontation, a l'avantage d'avoir été rédigé en référence aux doctrines réformées. D'où peut-être l'insatisfaction qu'éprouve le catholique aujourd'hui à la lecture de ces pages : certaines des résonances de sa foi y sont atténuées, qui n'étaient pas mises en question; d'autres sont soulignées plus qu'on ne le ferait aujourd'hui. Et, surtout, un catéchisme suppose une catéchèse; le corps de doctrine n'est pleinement intelligible qu'au terme d'une initiation, à l'intérieur d'une communauté de croyants. Pour être parfaitement objectif, l'auteur a réduit au maximum l'annotation, et son recueil, comme le suppose l'introduction, s'adresse à ceux qui possèdent déjà une connaissance suffisante des deux traditions et de leur équilibre différent. C'est ainsi que le lecteur averti notera dans l'explication du symbole de foi, substantiellement identique de part et d'autre, hormis l'article sur l'Église, les différences d'orientation spirituelle et de climat; et de même pour le commentaire des commandements et du *Pater*.

Du côté protestant, les références sont prises des livres symboliques luthériens (grand et petit Catéchismes, articles de Smalkade) et calvinistes (Catéchisme, Confession de La Rochelle). Le plus souvent, les deux traditions sont juxtaposées, mais parfois on n'en trouve qu'une; peut-elle représenter la « foi protestante » sur la question ? Nous avons développé ces remarques critiques en raison même de l'intérêt et de l'utilité de ce recueil qui, en juxtaposant ces convergences et divergences, constitue un instrument indispensable à qui veut travailler dans la vérité et sans illusions à la cause de l'Unité chrétienne.

I.-H. Dalmais.

## MONACHISME ET SACERDOCE

Boniface BENZING, O. S. B. : *Benedictus, Vater der Moenche.* Éditions Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1949; 160 pp.

Utilisant les meilleures sources mais sans leur faire violence, Boniface Benzing nous présente saint Benoît comme « témoin de Dieu ». Il nous en montre la personnalité exceptionnelle et la sainteté charismatique. Il décrit d'abord l'époque le milieu où Benoît de Nursie naquit et prit la détermination de se faire ermite. Sous bien des aspects, cette époque et ce milieu ressemblent au monde actuel, à la situation politique, économique et sociale dans laquelle nous vivons : partout des ruines, nulle part la paix, un profond laisser aller en face de l'insécurité générale. D'où la grande et vivante actualité du message spirituel de saint Benoît.

Benzing montre comment le jeune Benoît veut échapper à un monde plein d'impostures et de fallacieuses promesses, comment il se décide à rompre radicalement avec la sagesse des hommes, comment, jeune ana-

chorète, il parvient rapidement à la vie contemplative la plus élevée, comment Dieu lui-même l'arrache bientôt à la solitude absolue pour en faire, non seulement le Père des moines, mais aussi le promoteur d'une culture nouvelle et chrétienne. Providentiellement Benoît est appelé à exercer une influence prodigieuse dans l'histoire du monde comme dans celle de l'Église

Pour mettre en relief toute la personnalité de saint Benoît, Benzing oppose ses attitudes humaines et religieuses à celles d'autres grands moines anciens et modernes, à celles du starez Paisij comme à celles de saint Pachôme ou de Cassiodore. Ces traits originaux font ressortir comment Benoît, ermite aux bords de l'Anio ou Abbé au Mont-Cassin, n'agit qu'à la lumière de Dieu, mais sans jamais abandonner le bon sens pratique et la discrétion en toutes choses. Dans ses aspirations ascétiques et mystiques les plus hautes, il reste parfaitement homme; dans son effort pour réaliser une vie de clôture complète, il demeure sensible à toutes les détresses spirituelles et corporelles de ceux du dehors.

Au chapitre v de son livre, Benzing nous trace un aperçu intéressant de l'idéal monastique et de la vie selon la Règle bénédictine. Il nous fait toucher du doigt qu'ici la loi n'est plus qu'une expression de l'esprit qui vivifie. L'auteur de cette *Regula* apparaît vraiment comme *pneumatikos*, comme homme rempli de l'esprit de tous les justes. Si cette Règle qui, d'après les données archéologiques les plus récentes, fut pratiquée au premier monastère de Subiaco, si cette Règle est de la main de saint Benoît, elle nous livre assurément tout ce qu'il y a de plus précieux sur la personnalité et l'esprit du Patriarche des moines d'Occident. Mais Benzing passe sous silence la grave controverse actuellement soulevée autour de l'auteur de la *Regula monachorum*. Faut-il lui reprocher ce silence? Nous ne le pensons pas. Même si elle n'est pas l'œuvre personn de saint Benoît, cette Règle es reste « la Règle bénédictine » aut tique, car c'est elle qui, depuis torze siècles, a formé tous les B dictins, tous les moines de la gr lignée cassinienne, disciples de Benoît.

Benzing continue son beau cha par quelques pages trop rapides raconte comment le code monast a fait des moines les missionnair les éducateurs chrétiens de peu entiers. Après la large part faite description de la vie liturgique le monastère de saint Benoît, l teur nous développe très bien pensée bénédictine sur la prière vée. Saint Benoît ne veut pas qu disciples soient, à l'instar des mo pacômiens, des « vanniers orants veut qu'ils soient vrais dans tout comportement, surtout dans prière. Si le moine bénédictin prier, qu'il entre simplement à l' toire et qu'il y prie dans la pu du cœur, sans se laisser arrêter distraire par l'occupation des ma Sa prière intime doit être sponta et, pour cela, elle n'est liée à au moment de la journée, limitée aucune prescription. Benzing n montre alors qu'en dernière ana toute la vaste culture bénédictine moyen âge a sa source profo dans la prière contemplative moines.

Très heureux, mais trop co encore une fois, est le chapitre c sacré à l'homme paradisiaque fut saint Benoît. *Fuit vir.* c'était homme, raconte saint Grégoire. tait un homme parfait qui, en Di avait retrouvé l'équilibre humai l'instar de la vie paradisiaque.

Tout ce petit livre, très sim mais débordant de l'esprit même saint Benoît, nous donne une le magistrale dont pourraient pro bien des âmes qui, en France com ailleurs, cherchent aujourd'hui idéal monastique rajeuni.

J. H.

Marcel SAHLER : *Les grands Ordres monastiques des origines à 1949.* Tome I : *Les Abbayes de France.* Auch, Cocharaux, 1949; 124 pp.; 600 fr.

Il y a actuellement en France quarante-huit abbayes ou prieurés de bénédictins, cisterciens, chartreux, chanoines réguliers. Quels sont ces monastères ? Quel est leur passé, l'histoire de leurs constructions, leur histoire spirituelle ? Quelle est leur situation, leur activité présente ? C'est à ces questions qu'entend répondre M. Sahler, par une notice consacrée à chacun de ces monastères et rédigée dans la majorité des cas d'après les indications fournies par les abbayes elles-mêmes. On peut ainsi être assuré de l'exactitude des renseignements fournis. Un tel ouvrage méritait une meilleure présentation : les quatre photographies en hors-texte qui l'illustrent ne suffisent pas à racheter la médiocre qualité du papier.

A. Duval.

L. SOUBIGOU : *Lumières sur le sacerdoce de Jésus-Christ, prêtre selon l'ordre de Melchisédech.* P. Lethielleux, Paris, 1948; 142 pp.

Recueil de pieuses élévations sur les textes de Genèse, Ps. 109, Hébreux, 5, 13, qui évoquent la figure mystérieuse du prêtre-roi de Salem, type du Christ. Une première partie exégétique et historico-doctrinale aidera à les replacer dans la lumière qui leur convient.

I.-H. D.

Chanoine J. MAHIEU : *La sainteté dans la vie du prêtre.* Beyaert, Bruges, 1948; 158 pp.

Pieux commentaire de l'*Exhortatio ad clerum catholicum* de Pie X et de l'encyclique de Pie XI *Ad catholici sacerdotii fastigium.* On regrettera sans doute le peu de place donnée à la prière liturgique et au ministère pastoral parmi les aliments de cette sainteté sacerdotale qui ne paraît guère se nourrir que dans des exercices spirituels : méditation, lecture spirituelle, examen de conscience.

I.-H. D.

Abbé BAILLY : *Allocutions de Fêtes,* médaille d'or de l'Académie d'Arras, préface de M. le chanoine Gagnère. Aubanel; 500 pp.

L'éloquente prédication de M. l'abbé Bailly, curé de Bienvilliers, a déjà trouvé large audience dans le Pas-de-Calais, où il exerce son ministère. Après le couronnement de son œuvre par l'Académie régionale et sur la demande de ses confrères dans le sacerdoce, ainsi que de jeunes séminaristes qui ont écouté avec profit le vénérable ecclésiastique, celui-ci a accepté la publication de ces allocutions. Grâce à son style simple, à sa forte armature théologique, grâce encore aux nombreuses anecdotes dont il est émaillé, ce livre aidera beaucoup de prêtres, trop pris ou épuisés par l'apostolat, dans la préparation des instructions dominicales : cette fraction si importante de leur devoir pastoral.

L.-M. G.

BERTEM-BOUTOUX : *Saint Pierre Fourier.* Bonne Presse; 128 pp.; 90 fr.

Cette vie du « bon curé de Mirecourt », si semblable en bien des points à celle du saint curé d'Ars, est extrêmement attachante. Le récit, très vivant, appuyé sur un document jusqu'alors inédit, fourmille d'anecdotes sur une époque fertile en événements politiques et religieux importants. L'influence de Pierre Fourier, brillant universitaire, modeste curé de campagne, s'étendra sur ces deux domaines. La Lorraine est alors l'enjeu de plusieurs princes et constitue

un foyer ardent d'hérésie calviniste. Le saint apaisera toutes ces luttes, convertira le peuple. De plus, il dotera l'Église d'un ordre nouveau : les Chanoinesses de Notre-Dame, et travaillera à la réforme de l'Ordre auquel il appartient lui-même : les Chanoines réguliers. A près de tr siècles d'intervalle, l'exemple missions que prêche le saint gar un intérêt d'actualité, ainsi que récit de ses grandes vertus.

L.-M. G.

## FEMMES CHRÉTIENNES

Jean STIÉNON DU PRÉ : *Sainte Catherine de Bologne*, Paris, Desclée de Brouwer. Collection « Les Iles ». 1949; un vol. in-12, 234 pp.

Une grande mystique, comme Catherine de Sienne et Catherine de Gênes. Si elle n'a pas, comme celle-ci, exercé une influence considérable sur le mouvement religieux de son temps, ni essayé, comme celle-là, d'intervenir directement dans la complexe mêlée de l'action politico-religieuse, elle a du moins le charme de nous faire admirer le visage frais et distingué du *Quattrocento* sous l'habit de sainte Claire.

L'histoire de cette sainte nous conduit en effet de la cour fastueuse et raffinée des princes d'Este à Ferrare, où Catherine de Vigri entre à onze ans comme demoiselle d'honneur de la princesse Marguerite, au monastère de Pauvres Dames qu'elle fonda en 1456 à Bologne et dont elle mourut abbesse en 1463. Certes, la cour de Nicolo III d'Este était autre chose qu'une école de vertu. Mais Catherine était déjà prise par Dieu, c'est-à-dire déjà rudement travaillée intérieurement par le problème de son salut. Dans ce milieu où elle acquiert le sens du péché et de la faiblesse humaine, elle s'initie aussi à cette culture humaine dont ses écrits spirituels garderont la trace. La mort de son père l'amène à quitter la cour et à consacrer sa vie au Seigneur sans quitter totalement le monde, au sein d'une congrégation de tertiaires franciscaines. C'est ainsi qu'elle prépare à Ferrare la fondation du couvent *Del Corpus Domi* à Bologne, où elle entraînera av elle sa propre mère.

Comme toute sainte de ce tem Catherine est favorisée de visions de diverses grâces extraordinaires C'est le drame intérieur de ce existence que fait revivre pour no M. Stiénon du Pré dans un liv écrit avec ferveur, où il utilise ass abondamment les écrits de la sai et cherche à rapprocher ses exp riences et ses directives de cell d'autres grands mystiques.

A. Duval.

Abbé POINTEAU, curé-doyen : *Se vante de Jésus-Prêtre : Thérè Pointeau*. Édit. Saint-Paul; 124 p

Donner à l'Église sous le vocab de l'Annonciation, un Institut de tiné à consoler le Christ des infidél tés de ses consacrés et à obtenir c lui des vocations, tel fut le rêve Thérèse Pointeau, rappelée à Dieu 22 mars 1914, à trente-deux ans. S vie intérieure, aux apparences tr modestes, fut cependant une vie co sumée par l'amour de Jésus-Host et par la grande passion de lui g gner des âmes consacrées. La spir tualité qui se dégage des extraits d son journal intime rappelle beau coup celle de plusieurs instituts écl ces dernières années, voués au se vice du sacerdoce et à la glorificatio de Jésus-Eucharistie. Ce petite livr contribuera sans doute avec bonheu à rayonner ce haut courant spiritue

L.-M. G.

Sara MAYNARD : *Rose d'Amérique:* Collection « Ferveur », La Colombe, Paris, 1949; 128 pp.

Une vie de sainte Rose de Lima qui se lit comme un roman. On peut regretter que l'accent soit mis sur le « merveilleux » de cette vie (qui n'en manqua pas, il est vrai) aux dépens de la vie d'union à Dieu dans la foi qui est plutôt suggérée à l'occasion du merveilleux. Mais on se réjouit d'y voir souligné fortement l'amour que portait aux Indiens la grande sainte américaine.

A. P.

*L'apport des femmes chrétiennes à la communauté humaine.* Éd. Spes, Paris, 250 pp.; 275 fr.

Ce volume rassemble les rapports présentés au XI[e] conseil de l'Union internationale des ligues féminines catholiques, tenu à Rome en 1947. Il est précédé des consignes données au Congrès par S. S. Pie XII, et constitue un document unique sur le rôle de la femme face aux problèmes d'après-guerre : mission familiale, économique, politique et sociale. Il est souhaitable que ce livre connaisse une large diffusion parmi les adhérentes des ligues, mais il est encore apte à susciter et éclairer, au-delà de ces centres d'action, bien des orientations tant apostoliques que sociales.

Partout il ouvrira des perspectives vastes et progressives, en même temps que surnaturelles.

L.-M. G.

Fabienne VAN ROY : *Toi qui deviens femme, déjà.* Castermann; 228 pp., 8 hors-texte; 300 fr.

En même temps qu'une réédition illustrée de l'ouvrage bien connu de J. le Presbytre : *Toi qui deviens homme*, paraît de ce livre une adaptation destinée à la jeunesse féminine de quinze à dix-huit ans, due à une plume infiniment délicate et compréhensive des problèmes que soulève cet âge.

L'éducation du cœur, de l'intelligence, de la santé d'âme et de corps de l'adolescente, est présentée sous une forme attrayante qui retiendra l'attention de la jeune lectrice et la placera sans heurt devant les choix décisifs : sera-t-elle, par sa générosité, une médiatrice de paix et d'amour ? ou bien, par une perpétuelle défaite, le jouet et la victime des plus folles illusions ?

Il reste au discernement des parents et éducateurs attentifs de pressentir à quel moment ce guide précieux doit être remis aux jeunes mains auxquelles il est destiné.

L.-M. G.

## ÉDUCATION ET FORMATION CHRÉTIENNES

G. DELCUVE, S. J., et A. DE MARNEFFE, S. J. : *Jésus-Christ, lumière du monde.* Castermann. 1 vol. 200 pp., cartes et 9 hors-texte hélio; 280 fr.

La collection « Témoins du Christ », en cours de réédition, se conforme aux nouveaux programmes de l'enseignement secondaire. C'est à la classe de cinquième qu'est maintenant destiné *Jésus-Christ, lumière du monde.* L'ouvrage a été considérablement modifié, et à son avantage. Les partisans des méthodes actives dans l'enseignement religieux ont là un instrument de grande valeur, auquel on ne trouvera guère à reprocher que d'être trop riche. Mais un bon maître — c'est-à-dire un artiste — ne se plaindra jamais de devoir choisir, l'art étant choix,

au lieu de laisser servilement le livre faire son cours à sa place. Dans chaque chapitre, une liste de suggestions pour les recherches individuelles et en équipes et pour les applications : dessin, chant, scènes mimées, prières, étude de textes, etc., invitent à préparer et prolonger l'enseignement du maître par l'activité personnelle.

De nombreux textes de la sainte Écriture, des lectures intéressantes, une présentation très étudiée facilitent tout ce travail.

Le fil conducteur, à travers les trois parties (*Jésus préparé, Jésus sur terre, Jésus continué*), est la vie (du *don de la vie* par la création au *retour à la vie* par l'Église) sous l'angle du dogme. *Jésus notre vie* reprendra le thème sous l'angle doctrine sacramentelle (classe de quatrième).

M. F.

P. PIROT, M. MÉLOT, etc. : *Le mystère de la messe et l'enfant*, écrit en collaboration. 1 vol. illustré 122 pp., 12 × 17. Édité par « La Formation chrétienne des tout-petits de Belgique », Namur.

« Le sacrifice de la messe est réellement le sacrifice de la croix qu'il applique. Celui qui ne comprend pas cette saisissante assimilation n'entend rien à la messe » (p. 18, cité de Dom Capelle).

N'entend *rien*... c'est aller un peu loin. On dirait la plupart des pages de ce petit livre écrites pour nuancer certaines de ses propres affirmations, trop catégoriques. Si, le petit enfant entend quelque chose à la messe. Quelque chose seulement. A six, huit ans, il n'a pas besoin de comprendre que le Christ seul est une offrande digne du Père (p. 19) pour s'offrir lui-même à la messe (p. 71); ni *d'éprouver le besoin* d'un intercesseur entre le Père céleste et lui (p. 61) pour prier *avec Jésus* (p. 54).

« Les mamans d'âmes éprouvent souvent une grande difficulté à expliquer la messe à des enfants de sept ans » (p. 60). Je crois bien. Mais pourquoi s'acharnent-elles à leur expliquer, au risque de le donner l'illusion qu'ils l'ont comprise ? Qu'elles suivent plutôt les conseils pratiques de ce petit livre : dialoguer les prières avec le prêtre, changer d'attitudes — tous ensemble : sentiment de communauté — chanter du grégorien, écouter, sans missel à la main, le Propre (dont on donne ici des adaptations pour les grandes fêtes). En s'occupant ainsi, les enfants ne s'ennuieront pas, mais prieront et tireront de la messe le profit spirituel que le Saint-Esprit leur destine, à eux petits.

Les lectures et prières adaptées sont excellentes. Personne ne prétendra qu'on en peut pénétrer tout le sens à l'âge de la F.C.T.P.; mais qu'il reste un peu de mystère dans le langage avec lequel on s'adresse à la Majesté divine ne messied pas et du moins est-ce un langage plein de dignité, quoique plus simple que celui du Missel des grandes personnes.

M. F.

*La foi des jeunes, la foi des étudiants et leur formation religieuse.* Édit. de l'Amitié étudiante, 16, rue Sainte-Barbe, Louvain.

Ce petit livre contient des leçons faites aux Journées d'études des aumôniers de la Jeunesse étudiante catholique de Belgique à Malonne 16-17 août 1948.

Il reproduit d'abord un article de M. l'abbé Blanchard, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, intitulé : « Nos jeunes ont-ils encore la foi ? », article qui avait paru dans la revue *Chronique sociale de France*.

Son enquête précise et judicieusement ordonnée fera réfléchir tous ceux qui ont une mission à remplir dans le monde de la jeunesse. Elle m'amène à *suggérer quelques constatations* : 1° La littérature in

oyante qu'il cite abondamment unit des noms de penseurs, de poè- s, d'essayistes qui s'imposent au ublic par la qualité de leur langage leur talent. 2° Notre littérature rétienne est soit infantile pour ns adolescents, soit écrite en lan- age théologique souvent difficile.

Il y a là un divorce. C'est tout le rame de la rencontre entre la pen- e « du monde » et la pensée « pour monde ».

L'abbé Aubert, professeur au sémi- aire Saint-Joseph à Malines, rejoint s conclusions de M. l'abbé Blan- hard : « Les véritables objections ıxquelles la foi se heurte ne sont uère situées au plan de la vérité, ıais à celui de la valeur. »

Il insiste beaucoup dans son effort e présentation de la religion catho- que aux jeunes gens d'aujourd'hui, ır « l'aspiration à la pureté mo- ale » en un sens de l'amour à re- lacer dans une perspective spiri- uelle, dans le sens chrétien de l'his- oire, dans l'engagement personnel u chrétien vis-à-vis de la personne u Christ. Tout cela est profondé- ent vrai, mais ce qui importe vant tout, c'est de redonner à homme le « *sens du sacré* », le sens u mystère de la transcendance et immanence de Dieu.

Précisément la liturgie, que traite om Capelle, Abbé du Mont-César e Louvain, donne à l'homme ce ns du mystère auquel il participe ans le culte. Son analyse du chri- anisme, de la liturgie est théolo- ale. On regrette peut-être qu'il ne soit pas inspiré de tout l'apport si che de la symbolique d'un Ro- ano Guardini et qu'il n'ait pas ppelé que pour entrer dans le ystère liturgique il était nécessaire 'entrer dans une connaissance profondie de la Bible.

« Le travail en équipe au cours de ligion » a été excellemment traité r M. l'abbé Delbecq, l'aumônier énéral de la J. E. C. C'est une appli- tion des « méthodes actives » à ntérieur d'un cours d'instruction religieuse. N'oublions pas que, dans cette méthode, la difficulté viendra toujours non des élèves, mais du professeur. Il est requis dans le cas présent qu'il soit un vrai théologien et, en même temps, un éveilleur d'âmes.

Ph. VERCOUSTRE.

J. DELÉPIERRE, S. J., et V. HONNAY, S. J. : *Valeurs de vie et livres d'aujourd'hui*. Bruxelles, J. Vandenplas, 75, rue de la Croix-de-Fer. Éditions de Lumen Vitae, 27, rue de Spa; 2 vol. gr. in-8°, 216 pp. chacun; 400 fr. français le volume.

Cet ouvrage s'adresse aux chrétiens cultivés et désireux de se cultiver davantage, aux dirigeants intellectuels, aux bibliothécaires. Il entend proposer « un programme complet de formation intellectuelle : idées directrices et livres qui les développent ». Il ne s'agit pas d'un simple catalogue. Si abondantes que soient les indications bibliographiques, elles n'accaparent au total qu'une partie assez restreinte du livre, qui consiste donc principalement dans des exposés sommaires des différents domaines du savoir humain, en l'état actuel de leurs problèmes. Ces éléments ne sont évidemment pas présentés en vrac, mais situés, appréciés. L'ambition des auteurs n'est pas seulement de renseigner, mais de former.

Le premier volume étudie l'homme (par la philosophie et la théologie) et la société (sociologie, courants d'idées actuels, éducation). Sous les rubriques « le monde connu » et « le monde rêvé », le second traite d'une part des sciences (sciences naturelles, philosophie des sciences, histoire et géographie), et d'autre part des beaux-arts (littérature française, littératures étrangères, esthétique).

Du point de vue de la classification des sciences, on pourrait évidemment discuter cette division assez empirique, ainsi que la subdivision

de chaque section. Cela n'aurait après tout que peu d'importance si, dans l'ordre même des différentes parties du savoir, les valeurs d'intelligibilité n'étaient déjà engagées. *Sapientis est ordinare.* Certaines fonctions de la théologie semblent un peu trop traitées en parents pauvres. De la collection « Sources chrétiennes », il est dit simplement, sans autres détails, qu'elle est « à l'usage des initiés ». Des chrétiens de moyenne culture pourraient cependant lire sans difficulté les lettres d'Ignace d'Antioche ou les sermons de saint Léon, avec plus de profit peut-être que tels ou tels ouvrages recommandés dans la section « spiritualité ». D'autres lacunes seraient à signaler. On peut se demander d'autre part si, par l'importance accordée de façon un peu appuyée à certains auteurs, la pensée du lecteur n'est pas parfois un peu trop orientée... Il serait facile de formuler d'autres réserves. Un ouvrage de ce genre en appelle toujours. Mieux vaut remercier les auteurs de ce qu'il y a de positif dans leur effort et dans leur réussite. On dit toujours du mal des manuels, mais on est bien heureux de les avoir.

A. DUVAL.

Chanoine BOYER : *Bible des tout-petits. Méthode pour le catéchisme maternel et le jardin d'enfants.* Vingt-huit chapitres en feuillets séparés de deux à huit pages sous une couverture spéciale; 128 pp. (12 × 19); 250 fr. Lethielleux (3e édition).

Il n'y a plus à présenter aux catéchistes des tout-petits cet ouvrage que complète un matériel didactique et sensoriel.

Soulignons son inspiration doctrinale : « La préoccupation de l'auteur est la culture des puissances infuses de la foi, de l'espérance, de la charité, à l'occasion de la présentation des grands faits de la révélation. »

*Regards sur le Christ.* Plaquette 100 pp., format de poche; 100 Éd. Jeune rurale, 27, rue Cassett Paris.

Quelques aumôniers de l'Acti catholique rurale ont cherché à pr senter le Christ aux jeunes de quin à seize ans, si souvent déshérités da nos campagnes, à l'égard des livr de spiritualité. Une édition s'adres aux garçons, une autre est adapt aux jeunes filles. Elles diffèrent po les applications pratiques et le cho des passages évangéliques. Chaq texte d'Évangile est suivi d'un br commentaire. La lecture en se extrêmement profitable aux jeun désireux de formation spirituelle pourra également servir de poi d'appui aux discussions de leurs ce cles d'études.

L.-M. G.

L. VAN DEN BRUWAENE : *L'Égli vivante, Manuel de religio* L'Édition universelle, Bruxelle 396 pp., 14 × 20; 88 fr. belges.

« La question religieuse d'aujou d'hui », dit la bande de la troisièm édition.

Si nous essayions de voir ce qu justifierait le plus cette note d'a tualité, nous le trouverions dans l caractère nettement historique d toutes les parties de ce livre : *Expos apologétique* (qu'a voulu le Christ et l'Église répond-elle à ses inter tions ?); *Exposé dogmatique* (le Corp mystique, la mission de l'Église); *L Voix de l'Église* (préoccupations ac tuelles de l'Église résumées dans le Encycliques).

Manuel, spécifie le sous-titre — l'ouvrage a été écrit pour les classe supérieures des humanités ancienne et modernes — manuel, non résumé seules les questions capables de nou intéresser y sont traitées, forman une belle synthèse de l'Église « tell que le Christ l'a voulue ».

M. F.

# LIVRES REÇUS

*Nous rappelons à nos lecteurs qu'il ne nous est possible de leur fournir que s ouvrages édités par les Éditions du Cerf. En ce qui concerne les autres uvrages signalés dans cette rubrique, ils voudront bien s'adresser, soit à leur braire, soit directement aux maisons d'édition intéressées.*

*genda ecclésiastique 1950.* Mame, Tours. Procure du Clergé, Paris.

*ssomption de Marie.* Bulletin de la Société française d'études mariales, 1948, 6e année. Vrin, Paris; 1949; 146 pp.

ERTHET (Henri) : *Mamans qui voulez un fils prêtre.* Bonne Presse, Paris, 1948; 147 pp.

ISHOP (F. P.) : *The ethics of advertising.* Robert Hale, London, 1949; 1 vol. cart. 251 pp. 10/6 d.

ONNEFOY (J.-J., O. F. M.) : *Le mystère de Marie selon le Protévangile et l'Apocalypse.* Vrin, 1949; 183 pp.

UCER (Martin) : *Traité de l'amour du prochain.* Traduction, introduction et notes par Henri STROHL. Presses Universitaires de France, 1949; 75 pp.

*e Cénacle et son message.* Bonne Presse, Paris, 1949; 260 pp., 8 hors-textes; 300 fr.

LAUDE (Robert, S. J.) : *Éducation cinématographique.* La Pensée catholique, Liége, 1949; 63 pp.; 6 fr. belges.

ANIEL-ROPS : *Évangile*, vie et message du Christ. Traduction et notes par F. AMIOT. A. Fayard, Paris, 1949; 493 pp.; 500 fr.

HEILLY (J.) : *A la découverte de la Bible.* Plan de travail. Édit. Équipes enseignantes, 64, rue des Plantes, Paris, 1949; 32 pp.; 80 fr.

ONNIER (Abbé Pierre) : *Les textes du Nouveau Testament sur le sacerdoce.* Centre de documentation sacerdotale, Paris, 1948; 88 pp.; 100 fr.

UHR (R. P. Joseph, S. J.) : *La glorieuse Assomption de la Mère de Dieu.* Bonne Presse, Paris, 1949; 141 pp.

UPERRAY (Mgr) : *Vers un plus grand amour.* Bonne Presse, Paris, 1949; 262 pp.

*rançois d'Assise.* « Fêtes et Saisons », n° 46. Édit. du Cerf, Paris, 1949; 30 fr.

OLLA (Louis) : *La pensée philosophique à travers les âges.* Édit. du Mont-Blanc, Paris, 1949; 252 pp.

ALTIER (Paul, S. J.) : *L'habitation en nous des Trois Personnes.* Édit. Pontificia Università Gregoriana, Rome, 1950; 244 pp.

AMANN (J.-G.) : *Sämtliche Werke in Seche Bänden.* Herder, Wien, 1949; 349 pp.

JENNY (Henri) : *Le mystère chrétien dans le déroulement de l'année liturgique*. Édit. Équipes enseignantes, 64, rue des Plantes, Paris, 1949; 39 pp. 100 fr.

JOANNÈS (G.) : *O femmes, ce que vous pourriez être*. Édit. familiales de France, Paris, 1949. Nouvelle éd. revue et enrichie; 77 pp., 30e mille.

LADAME (Abbé Jean) : *Manuel de la dévotion au Cœur douloureux et immaculé de Marie*. Dillen et Cie, Issoudun, 1949; 164 pp.

LE BRUN (Pierre) : *Explication de la messe*. Coll. « Lex Orandi », Édit. du Cerf, Paris, 1949; 632 pp.; 800 fr.

LEE (R. S.) : *Freud and Christianity*. Coll. « Theology for modern men », Édit. James Clarke and Co, London, 1948; 1 vol. cart. 197 pp.; 8/6 d.

MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS (R. P.) : *Je veux voir Dieu*. Édit. du Carmel, 1949; 467 pp.

MONIN (Chan. A.) : *Notre-Dame de Beauraing*. Desclée de Brouwer, Paris, 1949; 225 pp.

*Mort et résurrection du chrétien*. « Fêtes et Saisons », no 45. Édit. du Cerf, Paris, 1949; 30 fr.

NIEDERMEYER (Albert) : *Handbuch der speziellen Pastoralmedizin*. Herder, Wien, 1949; 1 vol. cart. 508 pp.

OLIVER (O.) : *In God's wonderland*. Burns Oates et Washbourne, London, 1945; 1 vol. cart. 110 pp.; 6/.

OMBLINE DE LA VILLÉON : *Saint François d'Assise, chevalier de la joie parfaite*. Bonne Presse, Paris, 1949; 164 pp.

OSTY (Chan. E.) : *Le Nouveau Testament*. Trad. nouvelle, Édit. Siloé, Paris, 1949; 564 pp.

*Les Pères du désert*. Textes choisis et présentés par R. DRAGUET. Plon, 1949; 332 pp.

PERROY (H., S. J.) : *La messe expliquée aux petits enfants*. Dillen et Cie, Issoudun, 1949; 51 pp.; 45 fr.

PICHON (Charles) : *Histoire du Vatican*. Édit. S. E. F. I., Paris, 1949; 498 pp.

*Poèmes du foyer*, rassemblés et présentés par H.-Ch. CHÉRY. Édit. du Feu Nouveau, Paris, 1949; 216 pp.; 330 fr.

*Saint Vincent de Paul*. Œuvres présentées par André DODIN, prêtre de la Mission. Aubier, Paris, 1949; 232 pp.

SMARAGDE : *La voie royale; Le diadème des moines*. Introduction par Dom Jean LECLERCQ, O. S. B. Édit. de la Pierre-qui-Vire, Saint-Léger-Vauban (Yonne); 252 pp.

STOCKER (Dr A.) : *Personne et société*. Édit. de l'Œuvre Saint-Augustin, Saint-Maurice-en-Valais (Suisse), 1950; 258 pp.

TIBERGHIEN (Chan.) : *L'Action catholique, précisions nouvelles*. Édit. J. E. C. F., Paris, 1949; 110 pp.; 330 fr.

VALLENTIN (J.) : *La foi des chrétiens*. Alsatia, Paris, 1949; 392 pp.

VANDEUR (Dom) : *Aimez-vous les uns les autres*. Éditions de Maredsous, Belgique, 1949; 95 pp.

VILLEPELET (Mgr J.) : *Sainte Solange*. Édit. Tardy, Paris, 1949; 132 pp., 4 photos, 2 hors-texte; 200 fr.

---

*Le gérant* : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1950. — Impr., no 529.